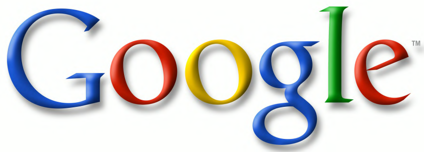
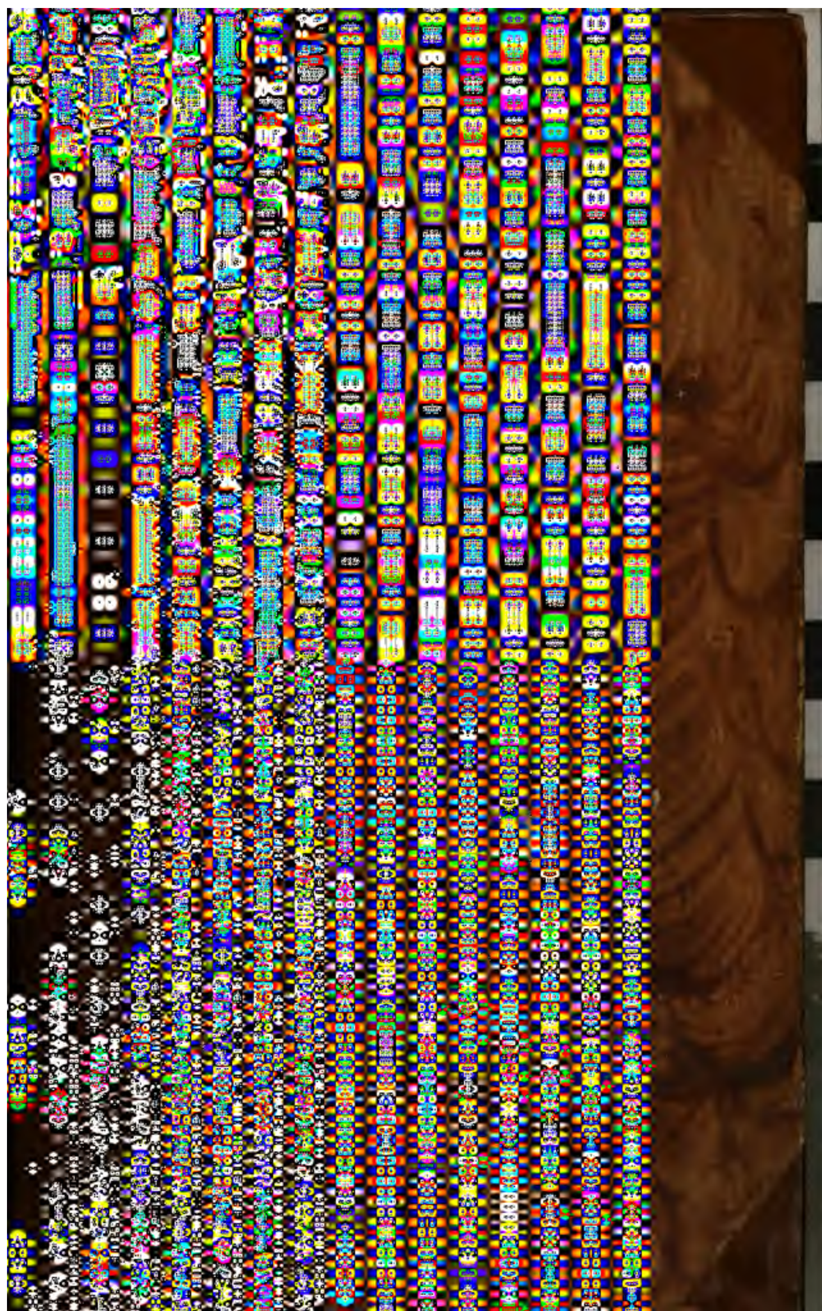
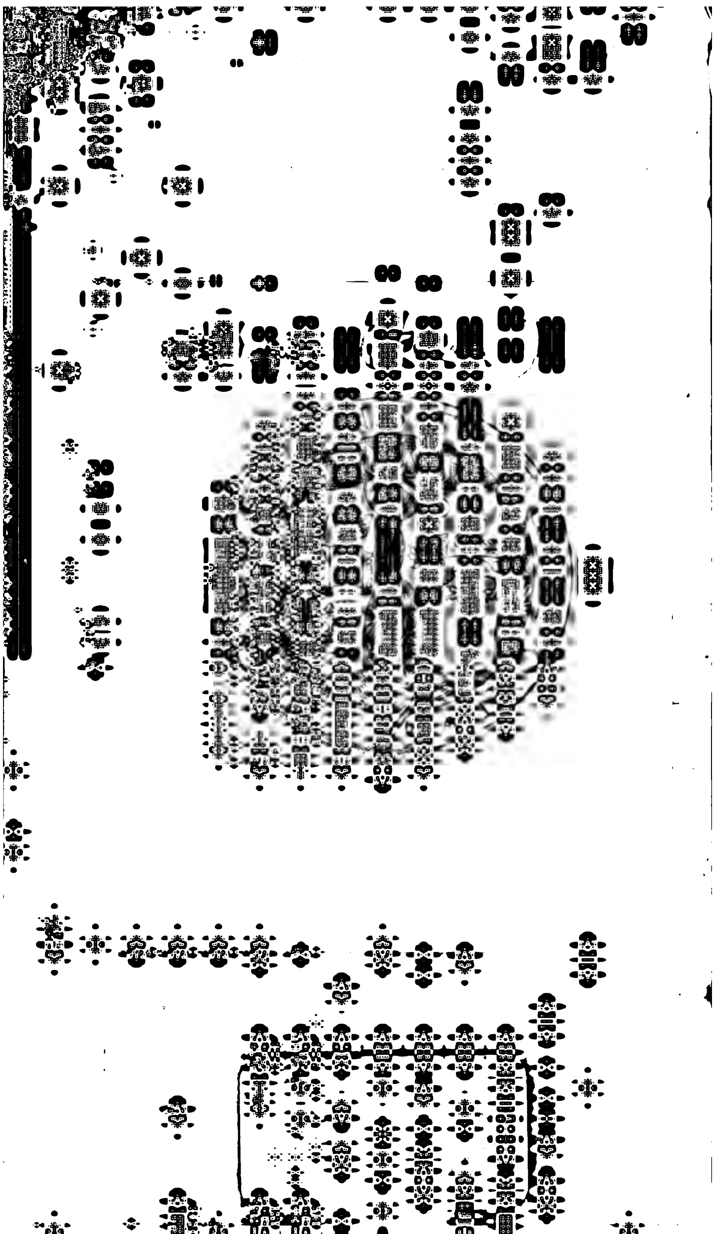
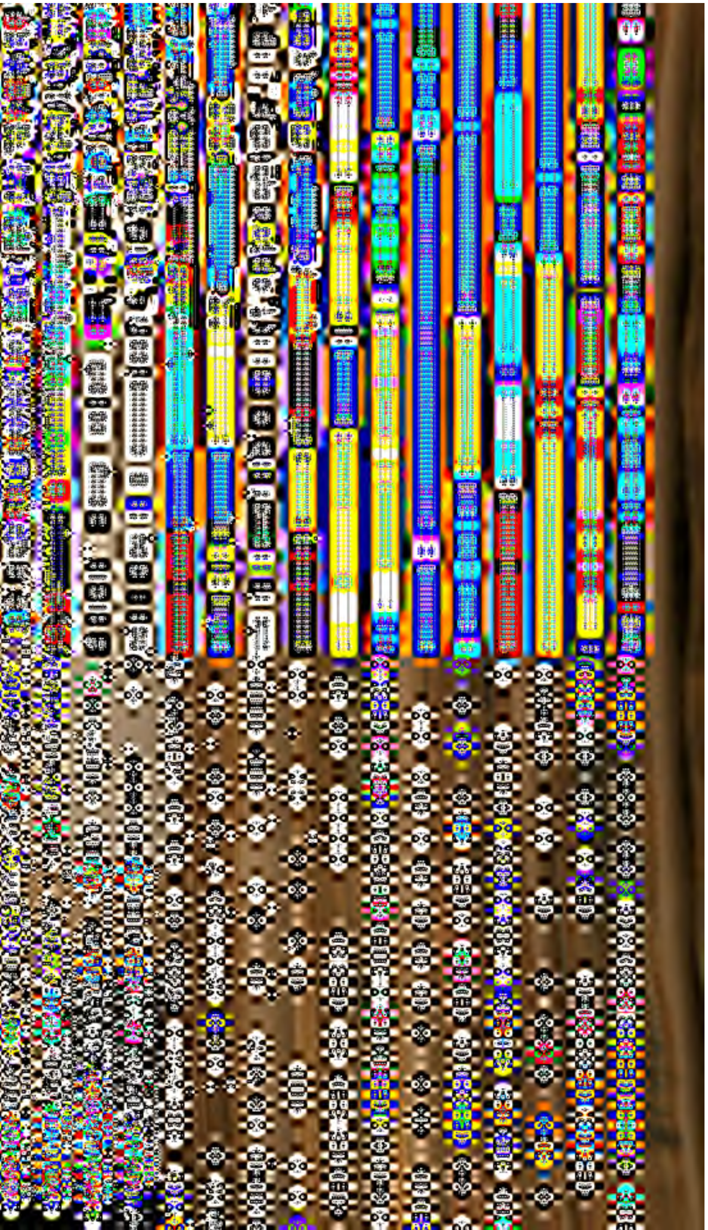
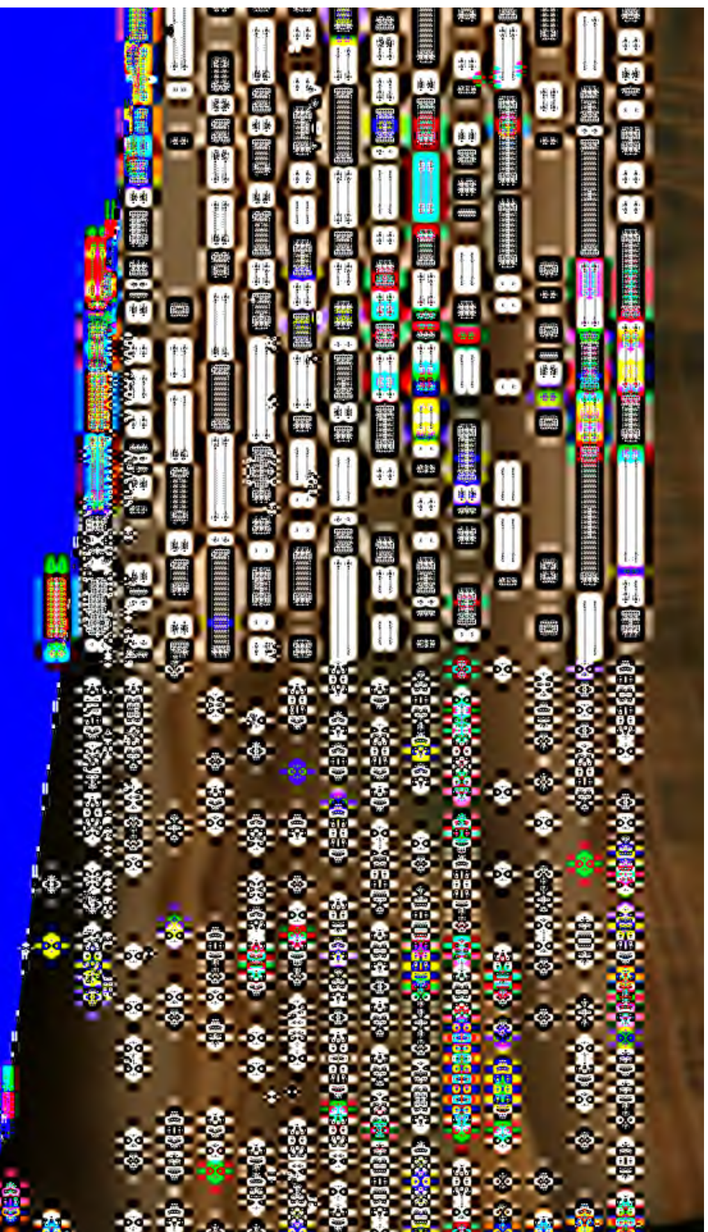
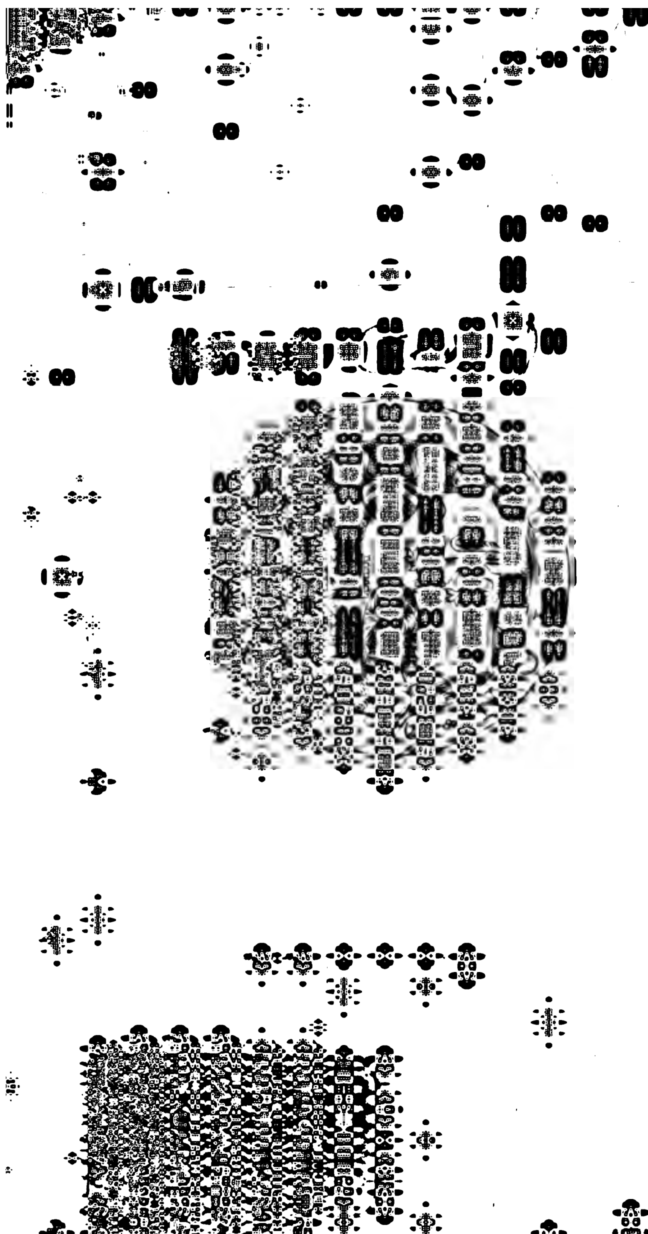


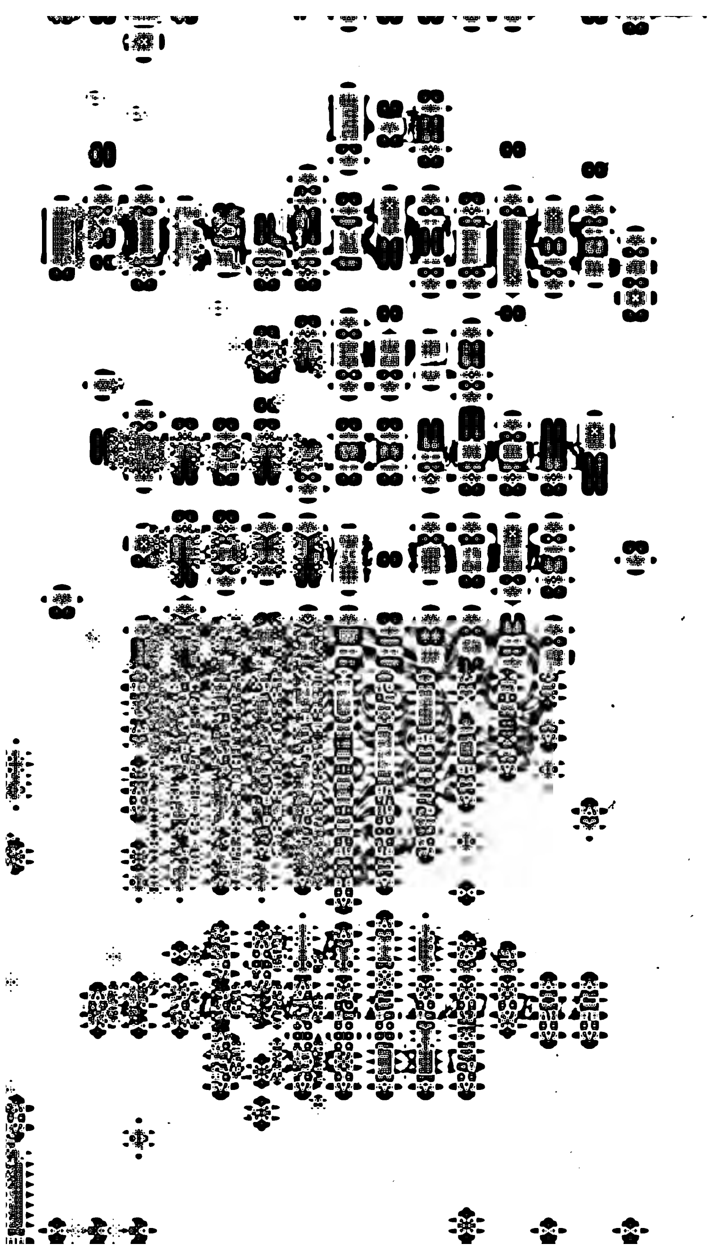


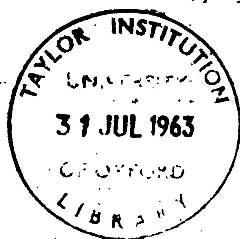




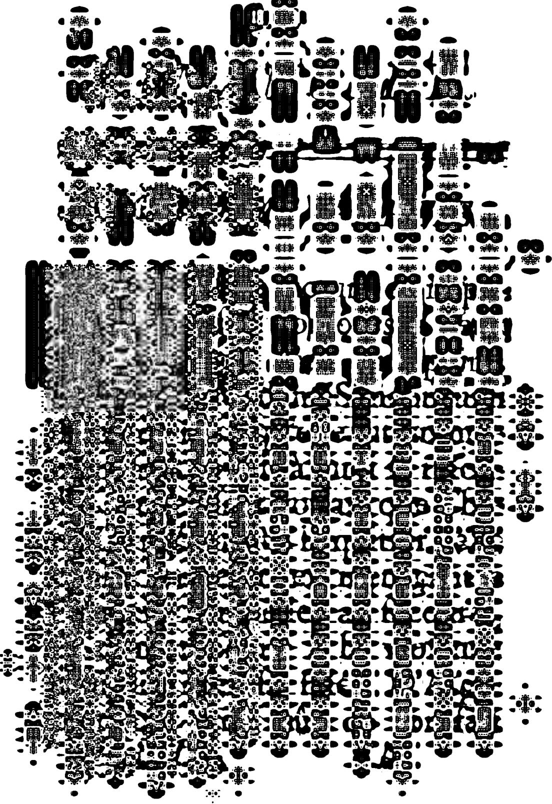







TAYLOR INSTITUTION
31 JUL 1963
LIBRARY













lui rit au nez, en l'aſſurant que ſi elle ne lui remettoit au plus vîte la jeune perſonne qu'elle vouloit perdre, il alloit la faire conduire chez un Commiſſaire, qui l'enverroit où elle auroit dû être logée depuis long-temps. La Simeon effrayée du ton dont on lui parloit, lâcha Thereſe & s'enfuit, ſans oſer ajouter un ſeul mot.

La jeune Thereſe tremblante, irréſolue, demanda à d'Argicourt ce qu'elle alloit donc devenir? Raſſurez-vous, lui dit-il, vous venez d'échapper au danger le plus à craindre que vous pouviez jamais courir: je vais vous conduire moi-même dans une maiſon où vous n'aurez plus à en riſquer de ſemblables. Après ces mots il alla à la place voiſine où il prit une voiture dans laquelle il fit monter la

jeune personne ; il ordonna au Cocher de le conduire au Faudourg Saint Honoré. Il descendit chez M. & Madame Dancicourt, à qui il présenta Therese, en leur apprenant les motifs qui l'avoient engagé à en prendre soin, & en les priant de vouloir bien la conduire le jour suivant dans un Couvent. Ils lui furent un gré infini de sa confiance, & éleverent jusqu'aux nuès son action. Ils lui promirent que l'on exécuteroit avec la derniere exactitude ses ordres ; mais lorsqu'il revint trois jours après pour savoir le Couvent où l'on avoit conduit Therese, afin d'y faire payer exactement sa pension : Madame Dancicourt lui apprit qu'elle avoit trouvé dans cette jeune enfant un si heureux naturel, tant d'esprit, de raison & de sagesse, qu'elle n'avoit

lui rit au nez, en l'aſſurant que ſi elle ne lui remettoit au plus vîte la jeune perſonne qu'elle vouloit perdre, il alloit la faire conduire chez un Commiſſaire, qui l'enverroit où elle auroit dû être logée depuis long-temps. La Simeon effrayée du ton dont on lui parloit, lâcha Thereſe & s'enfuit, ſans oſer ajouter un ſeul mot.

La jeune Thereſe tremblante, irréſolue, demanda à d'Argicourt ce qu'elle alloit donc devenir? Raſſurez-vous, lui dit-il, vous venez d'échapper au danger le plus à craindre que vous pouviez jamais courir: je vais vous conduire moi-même dans une maiſon où vous n'aurez plus à en riſquer de ſemblables. Après ces mots il alla à la place voiſine où il prit une voiture dans laquelle il fit monter la

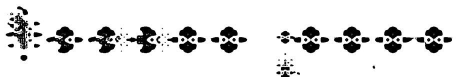
avoir procuré une compagnie si agréable, & remercia en secret le Ciel de s'être servi de lui pour préserver cette infortunée des périls où sa vertu avoit été exposée.

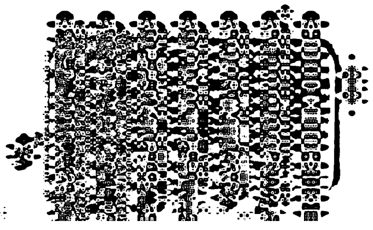
Le lendemain d'Argicourt partit à quatre heures du matin avec son bon ami Vauban, qui l'accompagnoit toujours dans ses tournées : sa suite consistoit dans un Valet-de-chambre, deux Laquais, un Postillon, sans comprendre le Domestique de Vauban. Il ne lui arriva rien depuis Paris jusqu'à Chalons, qui mérite d'être rapporté ; excepté qu'il donna cinquante louis à un Marchand qui avoit été brûlé à dix lieues de Paris, pour l'aider à se remettre, & qu'il tira de Prison plusieurs malheureux que la misere y avoit conduits ; mais il étoit à peine à quatre lieues

lui rit au nez, en l'aſſurant que ſi elle ne lui remettoit au plus vîte la jeune perſonne qu'elle vouloit perdre, il alloit la faire conduire chez un Commiſſaire, qui l'enverroit où elle auroit dû être logée depuis long-temps. La Simeon effrayée du ton dont on lui parloit, lâcha Thereſe & s'enfuit, ſans oſer ajouter un ſeul mot.

La jeune Thereſe tremblante, irréſolue, demanda à d'Argicourt ce qu'elle alloit donc devenir? Raſſurez-vous, lui dit-il, vous venez d'échapper au danger le plus à craindre que vous pouviez jamais courir: je vais vous conduire moi-même dans une maiſon où vous n'aurez plus à en riſquer de ſemblables. Après ces mots il alla à la place voiſine où il prit une voiture dans laquelle il fit monter la

jeune personne ; il ordonna au Cocher de le conduire au Faudourg Saint Honoré. Il descendit chez M. & Madame Dancicourt, à qui il présenta Therese, en leur apprenant les motifs qui l'avoient engagé à en prendre soin, & en les priant de vouloir bien la conduire le jour suivant dans un Couvent. Ils lui furent un gré infini de sa confiance, & éleverent jusqu'aux nuès son action. Ils lui promirent que l'on exécuteroit avec la derniere exactitude ses ordres ; mais lorsqu'il revint trois jours après pour savoir le Couvent où l'on avoit conduit Therese, afin d'y faire payer exactement sa pension : Madame Dancicourt lui apprit qu'elle avoit trouvé dans cette jeune enfant un si heureux naturel, tant d'esprit, de raison & de sagesse, qu'elle n'avoit









connu ; il étoit enchanté qu'on la prévînt en sa faveur, afin que les motifs d'une reconnoissance légitime lui préparassent un retour qu'il se proposoit bien de mériter par tous les services & par tous les soins dont il étoit capable.

Il répondit avec toute la modestie qui lui étoit naturelle, aux remerciemens que lui firent les Dames, & cela de si bonne grace, & en des termes si polis & si propres à intéresser en sa faveur, qu'elles ne douterent pas qu'il ne fût aussi-bien né que son action valeureuse venoit de l'annoncer. La jeune Dlle toute indifférente qu'elle étoit naturellement, comme on l'apprendra dans la suite, ne put s'empêcher de le considérer avec une attention qui ne lui étoit pas ordinaire ; mais la rencontre des yeux du Finan-

cier qui cherchoient les ſiens, la fit rougir plus d'une fois, & l'obligea à baiſſer ſouvent ſes regards.

Si l'Officier & les Dames deſiroient avec ardeur de connoître à qui ils étoient redevables du ſervice important qu'on venoit de leur rendre, d'Argicourt n'étoit pas moins curieux de ſavoir ce qui avoit donné lieu à l'entrepriſe hardie qu'il avoit ſi heureuſement empêchée. C'étoit un enlevement prémédité, il n'en pouvoit pas douter : mais étoit-ce un Amant aimé, qui, congédié, ou refuſé par des parens cruels, recouroit à cette violence pour jouir de l'objet de ſes feux ? Il n'y avoit pas d'apparence la belle Inconnuë s'étoit trop bien défenduë pour conſerver aucun ſoupçon ſur ce ſujet, mais combien ne lui en venoit-il pas d'autres : elle étoit ſi bel-

le, elle avoit tant d'attraits qu'il ne paroissoit pas naturel qu'elle fût restée jusques-là sans Adorateurs. N'avoit-il pas lieu de craindre dans cette supposition un choix ; & si cela étoit, que lui restoit-il à espérer ?

Rien ne jette plus de langueur dans la conversation que de ne se connoître ni les uns, ni les autres. Le hazard a beau donner lieu à des préventions favorables & réciproques, il subsiste toujours un certain embarras, dont on ne sort que lorsqu'un peu de confiance a commencé à percer. Les Dames, l'Officier, le Financier, se trouverent précisément dans ce cas : ils se vouloient assurément mutuellement tout le bien possible, mais comme nulle d'entre ces personnes n'osoit commencer par s'attaquer de confiance, la conversation traina

jusqu'à ce qu'à ce qu'on fût arrivé au Village.

M. de Vauban avoit détaché un des gens du Financier pour faire préparer une bonne chambre aux Dames avec du feu & à déjeûner. Avant que de descendre de Carosse le Militaire dit à sa femme & à sa fille : engagez donc ces Messieurs à qui nous avons des obligations si essentielles, à nous faire l'honneur de manger un morceau avec nous : il est bien juste qu'ils apprennent à qui ils ont rendu un service aussi important, & que nous connoissions à notre tour nos Libérateurs. D'Argicourt enchanté d'une invitation qui alloit le mettre à portée de savoir qui étoit l'objet de son penchant naissant, répondit qu'il trouvoit trop de plaisir à voir prolonger le bonheur de les voir pour faire aucune cé-

rémonie dans cette occaſion, & que ſon ami & lui acceptoient avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance, un honneur qu'ils avoient deſiré.

L'uſage d'un Monde poli exigeant qu'on laiſsât les Dames en liberté pendant quelques momens, les Cavaliers allerent faire un tour dans le jardin ; enſuite inſtruits qu'elles les attendoient, ils remonterent auprès d'elles. Le Militaire n'entra qu'un quart-d'heure après : enfin je ſai qui vous êtes, Monſieur, dit-il, en abordant le Financier, l'hôte de cette maiſon qui vous connoît, & qui connoiſſoit encore mieux Monſieur votre pere, à ce qu'il m'a aſſuré, ne m'a rien laiſſé à deſirer ſur ce chapitre : mais quand il ne m'auroit pas auſſi bien inſtruit, votre nom ſeul eût fait votre éloge : je ſai des choſes de

vous, ajouta-t-il, en lui parlant à demie-voix, qui vous font bien de l'honneur dans mon esprit, & qui mériteroient d'être sues de tout le monde : mais comme je n'ignore pas aussi que c'est vous désobliger que de trop insister sur ce chapitre, je garderai le silence : Ne nous entretenons donc pour le présent que de ce qui a donné lien à notre connoissance. Je vous dois trop pour vous en faire un mystere. Après ces mots, l'Officier engagea le Financier, ainsi que Vauban, à s'asseoir ; & quand il se fut placé lui-même au milieu d'eux, il continua dans ces termes.

Je porte le nom de Versan, Monsieur, & la vérité plutôt que l'orgueil m'oblige d'ajouter que je suis de l'une des meilleures maisons de la Province : après

quarante ans de ſervice je me ſuis retiré avec deux mille francs de penſion & la qualité de Maréchal de Camp. Ne me croyant pas aſſez riche pour demeurer à la Ville avec ma famille, je pris le parti de fixer mon ſéjour dans une Terre qui porte mon nom, qui eſt ſituée à quatre lieuës d'ici: nous y avions vêcu tranquilles & heureux juſqu'ici, mais la fortune jalouſe du repos dont nous jouiſſions eſt venuë le troubler tout-à-coup par l'événement que je vais vous rapporter.

Il y a trois mois qu'un Gentilhomme de mon voiſinage, nommé Dubuiſſon, m'écrivit que le Comte de Valquieres, neveu d'un homme en place à la Cour, & allié à tout ce qu'il y a de plus grand en France, étoit arrivé chez lui la veille; & que ſur tout le bien qu'il avoit

entendu dire de moi & de ma famille, ce jeune homme desiroit passionnément de m'être présenté ; que ne pouvant se dispenser de me l'amener à cause de ses instances réiterées, il avoit pensé qu'il devoit m'avertir qu'il viendroit le lendemain dîner chez moi. Mon voisin ajoutoit qu'il avoit cru aussi me faire plaisir de me procurer une connoissance aussi distinguée, parce qu'il étoit bien doux quand il survenoit des affaires à la Cour d'avoir pour amis des gens y avoient du crédit, & qu'il n'étoit pas douteux que les parens du jeune homme dont il me parloit n'y en eussent beaucoup.

Je sus un gré infini à M. Dubuisson de son attention. J'avois beaucoup vêcu à l'armée avec le pere du jeune Comte qui étoit Lieutenant Général, & qui

y avoit fait une grande figure tant qu'il avoit vêcu. Il m'avoit même rendu plusieurs services, & je fus ravi de trouver l'occasion d'en marquer de la reconnoissance à son fils en le recevant de mon mieux, & en lui procurant tous les agrémens qu'on pouvoit gouter à la campagne dans la saison où il y venoit.

La maniere polie & distinguée avec laquelle ce jeune homme répondit aux avances que je lui fis lorsque M. Dubuisson me l'amena, confirma les bonnes dispositions où j'étois à son égard. Je lui trouvai les façons aussi nobles que sa figure; vous l'avez vû, il est bienfait il a de l'esprit & du monde. Son air modeste & sage m'ayant d'abord prévenu en sa faveur, j'allai le présenter à ma femme & à ma fille, & je leur

en dis tout le bien que je croyois qu'il méritoit alors.

Il eut des manieres si polies & si respectueuses avec elles, qu'il s'attira facilement leur estime. Au lieu de trois jours qu'il devoit passer avec nous, il en resta quinze, & quand son devoir l'obligea à nous quitter pour aller joindre un Regiment dont il est Colonel, qui est sur la Frontiere : nous l'engageâmes avec beauconp d'instance de revenir nous voir, & de rester le plus longtemps qu'il lui seroit possible avec nous.

Il ne fut que trop exact à sa parole. Malheureusement pour nous, un mois après il revint nous voir ; il nous dit que l'impatience qu'il avoit euë de jouir un peu plus longtemps du bonheur de se trouver avec nous, lui avoit fait solliciter un congé,

qu'il avoit obtenu. Cet empressement de sa part étoit trop flatteur pour ne pas lui en marquer beaucoup de reconnoissance. Il eut soin d'entretenir les bonnes dispositions où il nous avoit mis à son égard, par une conduite si sage & si mesurée, que nous nous étonnions quelquefois qu'à son âge il fût aussi peu dissipé & aussi retenu.

Je ne fus pas longtems cependant sans remarquer qu'il trouvoit ma fille à son gré; malgré la circonspection qu'il mettoit dans les soins qu'il lui rendoit, son goût pour elle se laissoit entrevoir dans toutes les occasions. Je fis part à Madame de Versan de mes observations sur ce sujet : elle me dit qu'elle les avoit faites comme moi, dès le second jour qu'il étoit arrivé; mais elle étoit sur ses gardes, me dit-elle, & m'exhorta

horta à être parfaitement tranquille sur ce sujet.

M. de Valquieres chercha pendant quinze jours l'occasion de se déclarer à Mlle de Versan; mais la trouvant toujours accompagnée de Madame sa mere, il ne douta pas que l'on n'eût remarqué son amour. Persuadé par cette réflexion, de l'inutilitê de ses tentatives; il prit son parti: il vint me voir un jour à mon lever. Vous ne devineriez jamais ce qui m'amene si matin, me dit-il;.. mais je me trompe, ajouta-t-il en s'interrompant; il n'est pas possible que vous ne vous en doutiez. Je ne le soupçonnois que trop: je feignis cependant de l'ignorer: ah! se peut-il, Monsieur, qu'étant pere d'une fille aussi belle que Mlle de Versan, continua-t-il, vous n'ayez pas pensé qu'il étoit im-

possible que je la visse plus long-tems sans desirer de lui plaire, & d'en devenir l'époux. Voilà l'objet de ma visite : vous savez qui je suis, je me flatte que vous ne désaprouverez pas ma recherche, & l'envie extrême que j'ai de la rendre heureuse & de vous appartenir.

J'avoue avec franchise, Monsieur, continua M. de Versan, que la proposition du Comte de Valquieres me flatta beaucoup. Ce jeune homme n'a que vingt ans ; il jouit déja de trente mille livres de rente : doit en avoir cent à la mort d'un oncle qui est en place ; & selon toutes les apparences la guerre continuant, il sera Officier-général avant dix ans. Tant de motifs étoient bien capables de me faire desirer un établissement aussi considérable pour ma fille: je lui

répondis que j'étois on ne peut pas plus ſenſible à l'honneur qu'il nous faiſoit, & que j'en connoiſſois tout le prix. Hé bien agréez-moi donc pour votre gendre dès ce moment, reprit-il vivement, & préſentez-moi comme tel à Madame & à Mlle de Verſan : vous ſavez que quelque charme qui m'attache dans votre aimable maiſon, je ſerai obligé avant peu de m'en retourner à la Cour : ne traînons donc point les choſes en longueur ; recevez ma parole, donnez-moi la vôtre, & qu'avant que je parte mon bonheur ſoit conſommé. Nul obſtacle ne s'y oppoſe ; quoique jeune, je ſuis le maître de diſpoſer de mon ſort : s'il vous venoit cependant aucun doute ſur ce ſujet dans l'eſprit, ajouta-t-il, conſultez votre ami M. Dubuiſſon. Il connoît toute ma

famille ; il vous donnera ſur ce ſujet toutes les lumieres que vous pourrez deſirer.

M. de Valquieres étoit ſi preſſant qu'il m'embarraſſa. Ne voulant point m'engager, cependant ſans en conférer avec ma femme & avec ma fille, je lui répétai que je reſſentois comme je le devois l'honneur qu'il me faiſoit ; mais qu'une affaire de cette importance exigeant toutes mes réfléxions, & qu'aimant d'ailleurs tendrement Madame & Mlle de Verſan, il devoit trouver bon avant de lui donner ma parole, que je les prévinſſe, pour lui ménager leur agrément. Il n'y avoit rien de plus raiſonnable que cette réponſe ; il n'oſa en diſconvenir, & je le remis à la huitaine.

Il ne ſe fut pas plutôt retiré, que je paſſai dans l'appartement

de ma femme. Je lui rendis compte de la visite que venoit de me faire le jeune Comte & de ses vuës pour ma fille. Madame de Versan fut aussi frappée que moi des grands avantages, & de l'honneur que cette alliance devoit nous procurer; elle fut la premiere à convenir qu'il ne falloit pas hésiter; mais ma fille qui étoit présente, ne m'en parut pasautant touchée quenous; elle nous dit qu'elle pensoit qu'avant de s'engager davantage avec M. de Valquieres, il convenoit de consulter M. Dubuisson, puisque le jeune homme avoit été le premier à le proposer & à s'en remettre à son rapport: qu'elle croyoit même que dans une affaire de cette importance, il ne seroit point mal d'écrire à Paris pour s'informer des mœurs de M. de Val-

quieres, & pour favoir s'il étoit bien le maître de difpofer de fon fon fort; elle ajouta qu'elle n'avoit aucune répugnance pour lui; mais qu'elle craignoit fort qu'il ne fût pas auffi raifonnable qu'il le paroiffoit : qu'enfin lorfqu'il s'agiffoit de fe féparer pour jamais d'un pere & d'une mere avec lefquels elle fe trouvoit fi bien & fi heureufe, pour fe donner à un époux qu'elle ne connoiffoit pas, elle croyoit qu'elle ne pouvoit prendre trop de précautions, afin ne pas fe mettre dansle cas d'avoir à regretter la félicité dont elle jouiffoit.

Les répréfentations de Mlle de Verfan étoient trop fenfées pour qu'on n'y eût pas égard. Une heure après cette conférence, je me jettai dans ma chaife & j'allai chez M. Dubuiffon. Il étoit déja prévenu

ſur la viſite que je lui rendois ; il ne m'en fit point un myſtere. Le Comte de Valquieres eſt éperdument amoureux de votre fille, me dit-il ; il veut l'épouſer ; il eſt venu hier dès le matin m'en faire confidence, & m'a fait les plus fortes inſtances pour l'aider à lever les obſtacles qu'il a raiſon de prévoir ; mais quoique je doive ma fortune à feu ſon pere, & que je deſire fort d'en marquer ma reconnoiſſance au fils, ce ne ſera cependant point ſur ce ſujet, parce que je penſerois que mon honneur s'y trouveroit intéreſſé. Vous êtes mon ami, vous venez me demander un conſeil : je ne dois rien écouter dans cette occaſion que ma probité. Ainſi quelque priere que m'ait faite M. de Valquieres pour vous engager à lui donner vo-

tre fille, sans lui faire essuyer toutes les formalités requises en pareil cas : je vous exhorte au contraire à ne point passer outre que vous ne soyez bien sûr que ce mariage ne puisse être cassé. J'appuye avec d'autant plus de raison sur ce chapitre, que je sai à n'en pouvoir douter, que le Marquis de Valquieres son oncle est tuteur du jeune homme, & qu'il ne peut disposer de rien sans l'agrément de ce parent. C'est de cette connoissance dont vous devez partir pour vous conduire dans cette occasion délicate; & si vous m'en croyez vous ne prendrez même aucun engagement que vous n'ayez en forme un bon consentement de cet oncle.

Je fus infiniment sensible à la franchise avec laqueile M. Dubuisson me parla sur ce sujet; je

lui promis de ne le compromettre en aucune maniere, & de suivre à la lettre tous les conseils qu'il avoit bien voulu me donner. Dès que je fus de retour chez moi, j'écrivis à deux personnes à Paris sur lesquelles je pouvois absolument compter : je leur fis part des raisons que j'avois de ne point accorder ma fille au Comte de Valquieres, qui me la demandoit en mariage avec de grandes instances, que je ne fusse certain de l'agrément de sa famille. Je les priois en même-tems de me mander avec franchise qu'elle avoit été jusque-là la conduite de ce jeune homme, & si je pouvois compter qu'en lui donnant Mlle de Versan, son bonheur ne courût aucun risque.

Je me conduisis avec tant de prudence pour ces différentes

précautions, que le jeune Comte ignora toutes les mesures que j'avois prises; il ne sut pas même que j'avois vû M. Dubuisson. J'affectai les jours suivant tant de liberté, dans la maniere dont je vécus avec lui, qu'il ne forma aucun soupçon: d'ailleurs il est né vain & présomptueux; je ne doute pas que dans la persuasion où il étoit alors que nous devions être comblés de l'honneur qu'il vouloit bien nous faire, il ne fût sans inquiétude sur la réponse qu'il attendoit. J'en jugeai par l'air de gayeté & de confiance qu'il mit dans tous ses discours & dans toutes ses actions. Il ne se contraignoit pas comme il avoit fait jusques-là auprès de ma fille; il lui disoit toutes les galanteries qu'un amant autorisé débite auprès d'un objet, sur lequel

il pense avoir acquis des droits légitimes.

Mais quoiqu'il soit grand, bien fait, & d'une très-jolie figure, Mlle de Versan, qui a de la solidité dans le caractere : (éloge que je ne lui donnerois pas si elle étoit présente) n'en avoit point été touchée : le ton de Petit-Maître qui est propre à ce jeune homme, avec l'affectation de parler sans cesse de ses *bonnes fortunes*, lui avoient déplu dès les premiers jours ; ainsi, au lieu de répondre à toutes les douceurs qu'il lui prodiguoit, elle les écoutoit avec autant d'indifférence que de froideur, & quand il revenoit à la charge, elle se levoit, en lui disant qu'elle n'y étoit pas accoutumée ; qu'elle ne les aimoit point, & venoit se mettre au-

près de sa mere, ou auprès de moi.

Le temps où je devois rendre réponse au Comte de Valquieres étant écoulé, il ne manqua pas de venir me la demander : je lui dis que j'avois parlé à Madame & à Mlle de Versan de l'honneur de sa recherche, qu'elles étoient reconnoissantes l'une & l'autre comme elles le devoient de celui qu'il nous faisoit ; mais que comme elles s'aimoient tendrement, l'idée d'une séparation prochaine les avoit si fort allarmées, qu'elles m'avoient demandé le délai de quinze jours pour se déterminer : que je n'avois pû refuser à leurs instances une priere si raisonnable, & qu'il pouvoit compter qu'au bout de ce tems, je lui expliquerois leurs inten-

tions & les miennes sans aucun détour.

Valquieres pâlit & se déconcerta. Il ne manque pas d'esprit ; il ne douta point qu'on ne l'eût desservi, ou que je n'eusse pris des mesures pour faire des informations sur ce qui le concernoit : ce nouveau délai le confirma dans cette idée. Un pareil soupçon l'allarma : accoutumé à se livrer avec emportement à toutes les fantaisies qui lui passoient par l'esprit, sans en craindre les suites, il fut outré de ma réponse, & prévit les obstacles qu'on alloit opposer à ses désirs. Il est violent ; ne doutant point que je n'eusse écrit à Paris, & que les réponses que je recevrois ne détruisissent son espoir, il résolut de les intercepter : pour cet effet il se fit informer du jour de l'arrivée

du Courrier ; il n'en fut pas plutôt instruit, qu'il fit travestir ses gens, se mit à leur tête : alla l'attendre dans le Bois : l'arrêta, le fit attacher à un arbre, & emporta sa malle.

Cette action fit un si grand bruit dès le lendemain que j'en fus aussitôt informé. Je pensois si peu que M. de Valquieres fût capable d'une entreprise aussi hardie que j'en parlai à dîner devant lui avec l'indignation qu'elle méritoit. Il ne s'étoit pas sans doute préparé à la fermeté dont il avoit besoin dans cette occasion ; je remarquai tant d'altération sur son visage alors que je conçus des soupçons. M. Dubuisson dînoit chez moi je ne pus m'empêcher de les lui communiquer lorsque je fus seul avec lui : il hésita pendant quelques instans de me répondre comme

s'il eût craint qu'en convenant que ce jeune homme en avoit été bien capable, je ne lui eusse reproché de m'en avoir donné la connoissance, mais l'ayant pressé de me dire naturellement ce qu'il en pensoit, il avoua que les apparences paroissoient contre lui, & que ce que l'on pouvoit conjecturer d'une extrêmité aussi blamable (si l'on ne lui faisoit point une injustice en l'en accusant) c'est que persuadé que j'avois écrit à Paris pour faire faire des informations sur son compte, & qu'elles le perdroient dans mon esprit, il n'avoit pas voulu risquer l'événement, ayant attaché sans doute tout son bonheur à la possession de ma fille qu'il pensoit bien que je ne la lui accorderois pas, tout grand Seigneur qu'il étoit, si j'apprenois qu'il eût

voulu me tromper, & que sa conduite n'eût pas été aussi réguliere qu'il avoit voulu me le persuader.

Allarmé par l'idée de donner Mlle de Versan à un aussi mauvais sujet, supposé qu'il eût été capable d'une action aussi noire ; je m'attachai le lendemain à faire faire en secret des enquêtes pour apprendre si mes conjectures étoient bien ou mal fondées? j'avois un Valet-de-chambre intelligent, auquel je commis ce soin ; il trouva le moyen de gagner un des gens de M. de Valquieres, & d'apprendre de sa bouche la vérité de cette avanture. Il n'en fallut pas davantage pour me décider : cependant voulant être parfaitement en régle, vis-à-vis d'un homme aussi violent, pour être en droit de le confondre, s'il

osoit prendre des tons quand je le congédierois. J'attendis l'arrivée des lettres que je devois recevoir, ne doutant pas que je ne reçusse par l'ordinaire suivant des réponses sur les informations que j'avois prié qu'on fît de ce jeune homme, & que le bruit qu'avoit fait la violence exercée contre le Courrier précédent, ne fit prendre à celui qui devoit arriver, de bonnes mesures pour ne pas courir les mêmes risques.

En effet, deux jours après mes lettres arriverent saines & sauves. J'en reçus trois qui s'accordoient parfaitement sur les comptes qu'on me rendoit du Comte de Valquieres : on m'apprenoit qu'il avoit toutes les mauvaises qualités qu'on peut reprocher à un jeune homme ; qu'il aimoit à la fois, les fem-

mes, le vin & le jeu: que ces trois passions auxquelles il se livroit à l'excès, lui avoient fait commettre une infinité d'actions plus répréhensibles les unes que les autres, & dont il eût été puni infailliblement, sans le crédit de sa famille; qu'il avoit enlevé il y avoit six mois, la fille d'un Négociant, qui étoit dans un Couvent: que cette affaire lui avoit coûté cent mille francs; & que sous les promesses de mariage qu'il faisoit, il avoit séduit plusieurs filles de famille, qui pleuroient alors dans des Monasteres le malheur de l'avoir connu.

Je n'hésitai point après ces rapports, sur le parti que j'avois à prendre; il étoit clair que je n'avois pas un moment à perdre pour me défaire d'un homme aussi dangereux; mais je sentis en mê-

me-tems que pour ne point m'exposer aux suites de son ressentiment, le croyant capable de tout après son action contre le Courrier, & ce que j'en avois appris, je ne pouvois en consulter trop les moyens : j'en conférai en secret avant-hier avec mon Curé, & Madame & Mlle de Versan. Le Curé me conseilloit tout uniment, de lui écrire une lettre polie, par laquelle je me dégagerois sans parler des raisons qui m'y obligeoient ; mais Mlle de Versan qui trembloit que cet enragé ne m'insultât, sous prétexte de lui avoir manqué de parole, a proposé qu'on la conduisît à son insçû à Châlons, dans un Couvent, où elle resteroit jusqu'à ce qu'il eût quitté la Province. Ce parti nous ayant paru à tous le plus sage, nous nous y sommes arrêtés ; hier il fut décidé que l'ordre seroit donné pour que le Carosse

qui devoit nous conduire fût prêt à minuit : que nous ne partirions qu'après que M. de Valquieres seroit couché, & que le lendemain au matin étant à l'abri des fureurs de ce jeune homme : on lui remettroit à son lever une lettre de ma part, par laquelle je lui apprendrois que ma fille s'étoit retirée dans un Couvent. Nous avions crû par ces mesures prudentes nous défaire sans risque de cet homme ; mais soit qu'il se soit apperçû des préparatifs de notre départ, ou qu'il ait gagné quelques domestiques qui lui en ont rendu compte, il s'est porté à la violence, dont vous avez été, Messieurs, les heureux témoins, & sous laquelle nous eussions succombé infailliblement, sans l'intrépidité que vous avez montrée, qui lui en a imposé & qui

nous a défait d'un si dangereux ennemi.

On apporta à déjeûner un moment après que M. de Versan eut achevé son récit. M. d'Argicourt fit plus que de s'intéresser aux chagrins que ce respectable Officier avoit essuyés de la part du Comte de Valquieres, il ne put s'empêcher de prendre un vif intérêt à Mlle de Versan. Il la trouva si belle, si raisonnable, & elle marquoit tant de justesse dans l'esprit lorsqu'elle parloit, qu'il s'étonnoit que dans un âge aussi peu avancé, elle eût déja aquis tant de solidité, & un mérite aussi supérieur ; il ne put s'empêcher de faire son éloge plusieurs fois, & d'en faire compliment à Monsieur son pere & à Madame sa mere : il ne mangea presque point, il avoit toujours les yeux sur elle : elle s'en

apperçut, & elle en rougit plus d'une fois.

Après le déjeûner, auquel il n'y eut que le Curé qui fît honneur, M. de Versan qui persistoit dans la résolution de conduire sa fille dans un Couvent, où son projet étoit de la laisser jusqu'à ce ce qu'il fût assuré que le Comte de Valquieres auroit quitté la Province, ordonna qu'on mît les chevaux : les Dames marquerent d'abord quelqu'inquiétude, dans la crainte que leur Persécuteur ne revînt à la charge ; mais lorsqu'elles furent que Messieurs d'Argicourt, Vauban & leurs gens les accompagneroient, & qu'outre une escorte si propre à les rassurer, elle seroit grossie par six Paysans armés de fusils que M. de Versan avoit retenus, elles furent plus tranquiles : elles avoient eu

bien raison de s'allarmer ; à peine le Carosse étoit-il entré dans un Bois, qu'il falloit traverser, que l'on entrevit plusieurs hommes à cheval de l'un & de l'autre côté du chemin, qui vinrent de loin reconnoître le Carosse : il faisoit grand jour, il étoit fort aisé de les distinguer. M. de Versan après les avoir examinés avec sa lorgnette, assura qu'il avoit reconnu le Comte de Valquieres & plusieurs de ses gens : mais ils disparurent bientôt; ils avoient sans doute remarqué qu'on s'étoit précautionné contre eux, & qu'on étoit en trop grand nombre pour les craindre : en effet un moment après le valet de chambre de d'Argicourt, qui étoit déterminé, & qui étoit resté derriere pour savoir ce qu'ils deviendroient, rapporta qu'il les avoit vû se réunir après

que la voiture avoit été passée, au nombre de six ou sept, qu'ils avoient tourné sur la gauche au grand galop, & qu'il y avoit apparence qu'ils s'enfuyoient, & qu'on n'en entendroit plus parler.

Cette bonne nouvelle rassura entierement les Dames, qui, malgré les bonnes mesures qu'on avoit prises pour leur sureté, avoient toujours été dans l'inquiétude jusques-là. D'Argicourt les entretint à la portiere pendant le reste de la route, & il montra tant d'esprit & d'élévation dans sa façon de penser, qu'elles conçurent pour lui, ainsi que M. de Versan, une estime infinie. Mlle de Versan qui avoit été indifférente jusques-là, étendit plus loin son examen: elle trouva qu'il montoit à cheval avec grace, qu'il étoit d'une

figure

figure intéressante, & qu'il avoit des yeux, qui, quoique modestes, sembloient vouloir dire bien des choses: elle le fit remarquer à Madame de Versan qu'elle aimoit tendrement, & à qui elle ne cachoit rien de toutes ses pensées.

On arriva à Châlons à midi. Monsieur de Versan descendit dans l'Hôtellerie où il avoit coutume d'aller: il ordonna qu'on préparât le dîner, y invita d'Argicourt & Vauban, & voulut les engager à venir passer quelques jours à sa campagne: mais malgré les raisons qui faisoient desirer au Financier de lier avec ce Gentilhomme une plus intime connoissance, il étoit trop exact à remplir ses devoirs pour accepter cette partie; il en fit des excuses que le cœur dictoit: mais il promit qu'à son retour de Lyon, il joui-

roit de cet honneur avec tout le plaisir qu'il s'en faisoit d'avance.

Avant que de se mettre à table, M. de Versan alla au Couvent dans lequel Mlle sa fille devoit entrer pour en prévenir l'Abbesse qui étoit sa parente : pendant ce temps-là, d'Argicourt fit sa cour à Mlle de Versan. Vauban s'entretenoit avec Madame de Versan, pour le Curé qui étoit exact en tout, veilloit à la cuisine à ce que l'on fût bien servi, & surtout qu'on eût de bon vin.

Enfin vous voilà donc à la veille d'entrer dans un Couvent, dit d'Argicourt à Mademoiselle de Versan du ton le plus triste, & moi prêt à vous quitter pour beaucoup plus de temps que je ne le desirerois ; que les événemens de la vie sont incompréhensibles, continua-t-il, sans

attendre de réponse : j'étois hier tranquille : je ne m'occupois que du soin de hâter mon arrivée à Lyon pour y remplir les devoirs de mon état : mon ame toujours indifférente & paisible jusqu'ici, voyoit sans aucune sensation tous les objets qui l'environnoient. Ah! Mademoiselle, que l'avanture qui m'a procuré l'honneur de votre connoissance, occasionne dans mon cœur de révolution. Tout m'agite aujourd'hui, m'allarme, m'inquiéte : depuis que je vous ai vû, il semble que j'aye pris un nouvel être, & que j'aye des yeux tous différens ; avant ce temps-là je remarquois à peine la différence d'une femme avec une autre femme ; aucune ne s'étoit attiré de ma part plus d'un regard, encore n'étoit-ce que parce que la politesse ou l'habitude l'exigeoit :

quelle métamorphose ! je vous ai regardée mille fois depuis ce matin, & je sens que pour être heureux, il seroit indispensable que je ne vous perdisse jamais de vuë : hélas ! avec cette façon nouvelle de penser, que vais-je donc devenir quand je serai séparé de vous. Ah ! Mademoiselle, que je vous dois de biens, mais que je vais les acheter chérement. Comment pourrai-je supporter votre absence : que je vais être malheureux !

Mlle de Versan étoit à côté d'une table sur laquelle elle avoit un coude appuyé, pendant que le Financier lui exprimoit à-peu-près en ces termes les premiers effets de la passion qu'il commençoit à ressentir pour elle & qui devoit devenir la plus tendre: elle avoit les yeux baissés, & badinoit du bout de son éventail: il sembloit qu'elle rêvoit, & qu'elle ne fît

qu'une attention indirecte à ce qu'il lui disoit ; cependant elle n'en avoit pas perdu un mot. La premiere vuë du Financier l'avoit intéressée, nul homme jusques-là ne lui avoit plû davantage. Ne soyez pas surprise de mon silence, Monsieur, répondit-elle , il est occasionné par l'étonnement que vous me causez : mon pere qui vous connoît de réputation, nous a dit à ma mere & à moi, que vous passiez à Paris & partout ailleurs, pour le plus indifférent & pour le plus sage de tous les hommes. Comment concilier cette prévention avec la déclaration que vous venez de me faire ? Songez-vous bien qu'il n'y a pas quatre heures que nous nous connoissons; que vous auriez dû penser par le récit que M. de Versan vient de vous fai-

re que je ne ſuis pas coquette, & que vous auriez dû peut-être garder un peu plus de ménagement pour moi : je veux bien convenir pour vous aider à vous juſtifier, que vous n'êtes pas obligé de ſavoir qu'une Demoiſelle née en Province, n'eſt point accoutumée qu'on lui parle d'amour à une premiere vuë, & que ſortant d'un Pays où le ſentiment eſt à la mode, & où il n'offenſe point les plus réſervées, vous n'avez point cru me manquer en m'en entretenant : ſi je vous avois regardé avec l'indifférence, ou pour mieux dire, avec le mépris que j'ai toujours eu pour M. de Valquieres, je ne vous euſſe pas fait ces reproches ; mais on m'a dit que vous étiez eſtimable, je ne vous cacherai pas même que je trouve de la ſatisfaction à le croire, &

que je voudrois que vous me laissassiez dans ma prévention.

Cette leçon fut faite avec tant de douceur & de bonté, que M. d'Argicourt en fut on ne peut pas plus touché. Je trouverois peut-être d'autres motifs de justification que ceux dont vous venez de parler; Mademoiselle, reprit-il, en la regardant fixement, s'il m'étoit permis de tenter d'excuser une faute que je ne puis me repentir d'avoir commise: mais c'est précisément parce que je suis persuadé que votre façon de penser, vous met autant au-dessus de toutes les femmes que j'ai connuës que vos charmes, que j'ai pensé que je pouvois vous apprendre avec la franchise dont je me suis toujours piqué, l'effet surnaturel que votre premiere vuë a faite sur mon cœur: hélas!

ce n'eſt pas que je me flatte d'aucune eſpéce de retour : non, Mademoiſelle, je conçois au contraire que je n'en ai aucun à eſpérer, & que quand je ſerois aſſez fortuné pour que le vôtre ne ſe fût point encore laiſſé prévenir en faveur d'un autre, ce ne ſeroit qu'après de longs ſervices que je pourrois compter ſur un peu de retour. Oui, je me rends juſtice, mais à la veille de vous quitter, ſans ſavoir quand j'aurai le bonheur de vous revoir. J'ai été emporté par le chagrin d'être privé du ſeul bien qui peut m'être cher à préſent dans la vie : ſi mes regrets vous ont appris que je vous adore, ne m'en ſachez donc plus mauvais gré. Les rigueurs que votre abſence va me faire eſſuyer, ne me puniront que trop d'une offenſe que je ne vous aurois pas faite,

si je ne vous eusse pas trouvé mille fois plus aimable que toutes les femmes que j'ai vuës jusqu'à ce jour.

Vous avez une maniere de faire des excuses bien singuliere, s'écria Mademoiselle de Versan, en souriant : je m'étois attenduë au commencement de votre réponse à des pardons, & vous confirmez au contraire de tout votre pouvoir la faute dont je viens de me plaindre, & dont vous êtes convenu : hé ! fait-on ce qu'on dit, & ce qu'on fait. Mademoiselle, s'écria d'Argicourt, quand on touche au moment de perdre ce qu'on aime ! Oubliez, s'il se peut, le tort que je viens d'avoir avec vous, puisque vous voulez que c'en soit un, que de vous apprendre qu'on ne peut vous voir sans vous aimer pour jamais ; mais

souvenez-vous au moins d'un homme qui seroit resté toute sa vie insensible, s'il ne vous avoit jamais connu.

Le retour de M. de Versan mit fin à cet entretien intéressant, & la conversation devint générale: on se mit un moment après à table: d'Argicourt y parut si triste, que Vauban qui l'aimoit tendrement, s'en allarma. Il communiqua par ses questions pressantes, son inquiétude à M. & à Madame de Versan, qui lui demanderent obligeament s'il ne se trouvoit point mal? Le Financier que cette question tira de sa sombre rêverie, repartit en regardant tristement la belle Mlle de Versan, qu'il ne souffroit que de la peine d'être à la veille de quitter des personnes que l'on ne pouvoit avoir le bonheur de con-

noître ſans leur vouer un attachement éternel. Cette réponſe lui attira des remercimens ſincéres, & l'aſſurance qu'on penſoit à ſon égard de même, & qu'on n'attendroit pas ſans impatience le jour de ſon arrivée à Verſan.

Un regard rempli de douceur que lui jetta Mlle de Verſan, quand ſon pere fit cette réponſe, ſuſpendit pour un moment le chagrin qu'il reſſentoit d'être à la veille de s'en éloigner ; mais le moment de cette ſéparation étant venu, il ne put prendre congé d'elle ſans s'en attendrir juſqu'aux larmes : la jeune perſonne le remarqua ; elle ignoroit peut-être encore l'état de ſon cœur : elle ſentit à cet adieu touchant un mouvement qui la remua juſqu'au fond de ſon ame. La crainte qu'on ne le remar-

qua la porta à s'éloigner précipitament & à monter en carosse ; mais ce ne fut pas sans jetter un regard au tendre d'Argicourt, qui sembloit signifier qu'elle ne souffroit pas moins que lui de l'obligation indispensable où elle étoit de s'en séparer.

Il trouva tant de douceur dans ce regard, qu'il ne perdit point de vuë la voiture qui lui enlevoit l'objet de sa passion naissante tant qu'il put l'appercevoir ; lorsque son éloignement l'eut entierement dérobée à ses yeux, il rentra dans l'Hôtellerie pénétré de tristesse : Vauban donnoit alors des ordres pour qu'on préparât la chaise, qui avoit eu ordre de venir le prendre. Le Financier profita de ce moment de solitude pour examiner l'état de son ame. Ah ! dit-il en lui-même, je ne sens

que trop que mon cœur s'est laissé toucher par les charmes de Mlle de Versan, & qu'il n'est plus de douceur pour moi dans la vie que je ne la revoye, & que je ne parvienne à lui plaire. En s'occupant de cette idée il se rappella qu'elle lui avoit dit que la chambre où l'on avoit dîné, étoit la même qu'elle occupoit lorsqu'elle suivoit son pere à Châlons. Cette pensée l'intéressa : c'est ici où elle couchoit, continua-t-il en lui même, pourquoi ne me procurerois-je pas du moins la triste consolation de passer une nuit ici ? Le jour est avancé, je n'ai qu'à feindre une légère indisposition : Vauban sera le premier à m'y engager. Décidé de cette maniere, il supposa, quand son ami revint le trouver, qu'il avoit besoin d'un jour de repos, quoi-

qu'il ne fût point malade. Vauban sans le fatiguer de questions alla donner le contre-ordre, & demanda la chaise pour le lendemain au point du jour.

Le Financier qui desiroit passionnément de se trouver seul, pour s'occuper entierement de l'intéressante idée de Mlle de Versan, refusa de souper & feignit de vouloir se coucher de bonne heure, assurant que la diette & le sommeil dissiperoient le malaise où il se trouvoit. Son ami qui savoit qu'il étoit quelquefois sujet à des accès de mélancolie, fut le premier à applaudir sa résolution, & il se retira de bonne heure en l'avertissant qu'il n'eût aucune inquiétude pour l'heure de son départ, & qu'il viendroit l'avertir lui-même quand la voiture seroit

prête, & qu'il feroit tems de partir.

Le premier foin de d'Argicourt, lorfque fes domeftiques eurent préparé tout ce qu'il falloit pour qu'il fe couchât, fut de les congédier. Il refpira quand il fe trouva feul. C'eft donc ici, adorable de Verfan, où vous avez paffé plufieurs nuits, dit-il, en parcourant des yeux la chambre où il fe trouvoit : que je trouve de confolation de me trouver dans un lieu où vous avez refpiré ! En s'occupant de femblables penfées, il examinoit avec le plus grand foin tous les meubles de l'appartement. Il s'arrêta devant un miroir qui étoit au-deffus d'une commode : rends-moi les traits vainqueurs de l'objet charmant qui m'enflamme, ô glace

heureuse, continua-t-il : mais comment as-tu pû recevoir des images étrangeres après celle de la belle Julie ? Ah ! miroir fortuné, que j'envie ton bonheur. Il fut pendant plus d'une heure à fixer cette glace, comme s'il y eût cherché la ressemblance de l'objet chéri, dont la premiere vuë l'avoit si fort enflammé. Son examen n'omit aucun des endroits où Mlle de Versan avoit pû se trouver. Le hazard lui ayant fait jetter les yeux sur les fenêtres, il apperçut de l'écriture sur le verre ; il s'en approcha précipitament : ô Ciel ! ces caracteres ne seroient-ils point tracés par la main que j'adore ? s'écria-t-il : oui sans doute, continua-t-il après les avoir lûs ; elle méprise l'amour, elle en fait gloire : c'est sa façon de pen-

ser. Il relut une ſeconde fois les vers ſuivans.

L'indifférence eſt le ſouverain bien,
Pour être heureux, il ne faut aimer rien.

Ah belle de Verſan que vous êtes dans l'erreur, pourſuivit-il, ſi c'eſt vous, comme je le crois, qui avez peint cette maxime : j'ai penſé comme vous avant que de vous connoître : ah ! que vos beaux yeux m'ont convaincu du contraire : que je trouverois de douceur à vous le perſuader. En formant ce deſir il tira de ſon doigt ſon diamant, & mit au bas des vers qu'il venoit de lire, ceux-ci.

Pour être heureux il faut être ſenſible :
On ne peut l'être avec un cœur paiſible.

Il ſeroit trop long de rapporter l'agitation avec laquelle le Financier paſſa une partie de la

nuit : il suffira d'ajouter qu'il ne put dormir, & que lorsque ses yeux commençoient à s'appesantir par la fatigue que ses inquiétude lui avoient fait essuyer : Vauban frappa à sa porte pour l'avertir que la chaise étoit prête, & qu'on l'attendoit pour partir.

D'Argicourt n'eut garde de dire à son cher Mentor qu'il n'avoit pas encore fermé l'œil ; il auroit craint de le trop allarmer : il supposa au contraire qu'il étoit tout prêt, & après l'avoir embrassé, il se disposoit à monter dans sa voiture ; lorsqu'une jeune Paysanne, suivie de deux petits enfans, se présenta à ses yeux & voulut se jetter à ses pieds. Il lui demanda avec émotion, en la retenant, qui elle étoit, & ce qu'elle desiroit de lui ? La Villageoise lui apprit

qu'elle étoit d'un Hameau dont M. de Verſan étoit le Seigneur: que l'aîné de ſes enfans étant filleul de Mlle Adelaïde : (c'étoit le nom de baptême de Mademoiſelle de Verſan) elle avoit été la veille chercher cette Demoiſelle dans le Château, pour la ſupplier de lui donner une recommandation auprès de lui pour faire rendre la liberté à ſon mari, qui lui avoit été ravie : ce qui mettoit à la mendicité ſa famille ; mais que ne l'ayant point rencontrée, elle venoit le trouver, dans l'eſperance que touché de ſa peine, il voudroit bien accorder à ſes larmes, la grace qu'elle s'étoit flattée d'obtenir à la priere de Mlle de Verſan.

On ne doit pas douter, du caractere dont on a peint juſqu'ici le Financier, que la ſeule raiſon de ſecourir une infortunée

dans la peine, l'auroit déterminé à faire du bien à cette jeune Villageoise, sans autre recommandation; mais rempli comme il l'étoit de Mlle de Versan; l'intérêt qu'il prit à cette femme qui s'en renommoit, fut bien plus vif. Il la tira en particulier pour se mettre par ses questions plus à portée de la servir: ayant appris que son mari n'avoit été mis mis en prison que parce qu'il avoit répondu pour ses Concitoyens, qu'on vouloit exécuter pour des deniers exigibles; il lui donna quatre fois plus qu'elle n'avoit besoin pour l'élargir: en lui disant qu'il savoit trop bon gré à son mari de la compassion qu'il avoit marquée pour ses compatriotes dans cette occurrence, pour qu'il ne lui fît pas encore du bien quand il en trouveroit l'occasion. Il ne se contenta pas de ce bienfait; il

appella l'enfant qui étoit le filleul de Mlle de Verſan, à qui il donna auſſi quelques louis, en l'invitant à être bien ſage & à bien aimer ſa maraine.

Après avoir ſatisfait de cette maniere ſon penchant à obliger, & ſur-tout l'inclination ſecrette qui lui auroit fait deſirer de faire du bien à tous les inſtans du jour aux perſonnes que Mlle de Verſan ptotégeoit : il rejoignit M. de Vauban, & partit. Le ſilence qu'il garda & ſon air rêveur & diſtrait, inquiéterent ſon ami; celui-ci lui demanda avec ce vif intérêt qu'il prenoit dans tout ce qui le concernoit, ce qu'il avoit, & s'il ſe reſſentoit encore de ſon indiſpoſition de la veille? D'Argicourt embaraſſé lui ayant répondu qu'il ne le ſavoit pas lui-même, & ayant continué à être de la même humeur: Vau-

ban de plus en plus inquiet, lui dit : ou vous ne vous portez pas bien, mon cher d'Argicourt, ou vous avez des chagrins que j'ignore. Le Financier n'ayant pû s'empêcher de rougir : qu'entrevois-je, s'écria le Militaire de plus en plus inquiet : vous m'affligez on ne le peut davantage ? Est-ce que vous n'auriez plus de confiance en votre cher Mentor : ah, je vous connois trop bien pour prendre le change. Vous n'étiez point hier de cette humeur ; que vous seroit-il donc arrivé ? mais ne me tromperois-je point ? J'ai remarqué que vous trouviez un plaisir infini auprès de Mlle de Versan, seroit-ce ses beaux yeux ?.. Ah! M. de Vauban, n'achevez pas, s'écria le jeune Financier en continuant à rougir : votre conjecture n'est que trop vraye : j'a-

dore cette charmante personne ſans pouvoir m'en empêcher: oui, mon cher Mentor, vous m'en voyez paſſionné, rien ne ſera jamais capable d'arracher le trait profond dont ils ont percé mon ſenſible cœur.

Qu'entens-je, s'écria Vauban, j'ai donc été juſqu'ici dans l'erreur: je croyois que vous aviez aimé, & que les liaiſons où je ai vû avec les plus aimables femmes de Paris, avoient triomphé de votre indifférence; mais je vois bien au ton embarraſſé avec lequel vous me faites l'aveu d'une paſſion que le mérite infini de Mlle de Verſan juſtifie aſſez, que c'eſt la premiere fois que vous aimez. Ah rien n'eſt plus certain, reprit d'Argicourt: juſques-là nulle beauté ne m'avoit intéreſſée à un certain point. Je trouvois de la

douceur dans le cercle des femmes qui méritent de l'eſtime, & de grands avantages dans leur ſociété, parce qu'il m'a toujours ſemblé qu'un jeune homme ne ſe forme jamais mieux qu'avec elles ; mais le cœur n'entroit pour rien dans ces diſſipations. Vous dirai-je plus ? je mépriſois l'amour, & je ne pouvois même m'empêcher de badiner les jeunes gens de mon âge, qui en faiſoient leur unique emploi. Ah que je ſuis changé, mon cher Vauban, depuis l'avanture heureuſe qui m'a fait connoître Mlle de Verſan. Je vous aurois trompé ſi j'avois héſité de convenir que ſa premiere vuë a cauſé un changement ſi prodigieux dans ma façon de penſer, que je ne me connois plus moi-même. Figurez-vous bien que les ſentimens qu'elle m'a inſpiré

inſpiré ont déja acquis un ſi grand empire ſur moi, qae je ſens bien que mon amour pour elle ne finira qu'avec ma vie, & qu'il n'y a rien que je ne fuſſe capable d'entreprendre pour me rendre digne d'elle, & pour la convaincre de la pureté de ma paſſion.

Avec une pareille façon de penſer, continua Vauban, vous ne devez pas déſeſperer de lui plaire, & d'être un jour heureux; mais, cher d'Argicourt, que je vous plains d'avoir donné l'entrée de votre cœur à cette dangereuſe paſſion: que vous vous préparez de peines & d'inquiétudes. Je pourrois vous en donner un exemple en me citant. Oui, ſoyez sûr que le plus heureux des amants en apparence, eſt ſouvent celui qui ſouffre le plus en ſecret, ſurtout quand

il eſt né délicat & ſincere : ah par pitié pour vous-même combattez donc ce goût encore naiſſant : oui, d'Argicourt, ſi vous êtes jaloux de votre bonheur, éteignez un amour qui va vous cauſer mille tourmens, & qui de l'homme le plus fortuné vous rendra peut-être le plus à plaindre. Que dites-vous, Monſieur, interrompit le Financier ? quoi ſi je parvenois par mes ſoins à obtenir un retour délicieux : au lieu de la félicité ſuprême que j'imagine qu'il me procureroit, je riſquerois des chagrins cruels ? N'en doutez pas un moment, pourſuivit M. de Vauban : plus on eſt aimé de l'objet qu'on adore, & plus l'on eſt en proye aux ſoins & aux inquiétudes : ne ſentez-vous pas que la crainte de ceſſer de plaire, de ſe voir préférer un rival, ſuffit pour

troubler la félicité qui semble la mieux établie : mais supposons que vous jouissiez d'un bien après lequel vous avez tant soupiré ; quelles seront vos frayeurs quand une maladie imprévuë & cruelle vous mettra en danger de le perdre, & d'en être séparé pour jamais : quel est l'amant ou l'époux tendre & délicat à qui ces inquiétudes différentes ne viennent pas cent fois par jour dans l'esprit? oui, cher pupille, plus un objet nous est cher, plus il nous intéresse, nous est précieux & moins nous jouissons de tranquilité. Pour un moment heureux nous en avons mille remplis de soins & d'allarmes ; il y a plus, les chagrins d'une maîtresse, d'une épouse chérie deviennent ceux de l'amant, de l'époux. S'il partage avec elle ses plaisirs, il partage ses peines ; que dis-

je, il voit tout, prévoit tout: il ne jouit pas d'un moment de repos, il eſt toujours inquiet; il voudroit tout faire, tout tenter, pour augmenter le bonheur de ce qu'il aime, & il n'eſt pas poſſible qu'il penſe avec tant délicateſſe ſans altérer le ſien.

Vauban s'appercevant que d'Argicourt rêvoit, il crut l'avoir ébranlé: que je vous trace à préſent, continua-t-il, la vie heureuſe que mene un homme qui s'aime aſſez pour conſerver ſon inſenſibilité. Suppoſons par exemple que revenu du goût qui vous entraîne, vous déſiriez de jouir des plaiſirs que l'on goûte dans la vie. Voyez tous ceux qui vous attendent à Lyon où nous allons arriver. Figurez-vous que l'or eſt regardé dans les grandes Villes comme le ſouverain bien? A peine paroîtrez-vous

dans celle que nous allons habiter pour quelques mois, que tout ce qu'il y a de plus aimable s'empressera de vous plaire à l'envi ; les plaisirs naîtront sous vos pas : nulle peine, nul soin, nul souci, que pour le choix de vos amusemens. A peine aurez-vous le tems de respirer, jugez si vous auriez alors celui de rêver, & de vous passionner inutilement.

En vérité je ne vous reconnois plus, s'écria le Financier, avec surprise, votre zéle pour moi vous emporter sans doute. Ce ne sont pas-là les conseils que j'attendois de mon cher Mentor ; mais se peut-il qu'après m'avoir vû naître, pour ainsi dire, & que me connoissant aussi-bien que vous le faites, vous puissiez imaginer que les plaisirs bruyans que vous me

vantez soyent jamais de mon goût ? non Monsieur, vous m'avez donné des principes trop sûrs pour que je m'en écarte jamais : je satisferai s'il le faut au respect humain qui oblige un homme qui représente de quelque maniere que ce soit, de se prêter à l'usage & aux circonstances, mais vous ne me verrez jamais oublier mes devoirs, & encore moins les personnes qui sont dignes de mon estime ; Mlle de Versan est de ce nombre, je vous en ai fait l'aveu, & je lui sacrifierois aujourd'hui tout ce qui pourroit me flatter le plus dans le monde : jugez après ce sentiment si je suis capable de cesser de l'aimer? Non, mon cher Mentor, mon bonheur dépend aujourd'hui de lui plaire, si j'échouë, la vie me sera à charge, & vous me verrez traîner des jours malheureux.

Pendant que le jeune Financier s'exprimoit de cette maniere avec toute la chaleur d'un Amant bien touché, il arrêta ſes regards ſur un homme ſuivi d'un Laquais qui ſembloit ſouffrir extraordinairement du mouvement de ſon cheval : il le montra à ſon ami en lui demandant ce qu'il en penſoit ? qu'il eſt ou bleſſé, ou fort incommodé, reprit Vauban : ah qu'on arrête, s'écria d'Argicourt, & qu'on ſache ſi l'on peut lui être utile. Le Poſtillon ayant obéi, un Laquais alla prier l'Inconnu de s'approcher. Il me ſemble, lui dit le Financier après l'avoir ſalué, que vous n'êtes pas à votre aiſe à cheval, nous ſommes faits dans cette vie pour nous entr'aider mutuellement ; ſi vous allez à Lyon ou dans les environs, comme le chemin que vous tenez ſemble me l'annoncer, n'héſitez point à

venir prendre place à côté de nous. Ma chaiſe eſt grande, nous y pouvons tenir trois ſans nous incommoder. Il n'y a rien de plus obligeant que votre offre, reprit le Cavalier, & ce que je ſouffre à cheval me le feroit accepter avec empreſſement ſi je ne craignois de trop vous embaraſſer. Vauban l'ayant aſſuré qu'en mettant le *Strapontin*, perſonne ne ſeroit gêné, le Cavalier ne fit plus de difficulté & vint ſe placer.

Il étoit trop touché du ſervice qu'on lui rendoit pour ne pas en faire les remercimens les plus vifs, d'Argicourt pour les interrompre lui demanda comment indiſpoſé comme il le paroiſſoit, il s'étoit hazardé de ſe mettre en route, & encore d'une maniere auſſi incommode ? il m'eſt impoſſible de répondre à

cette queſtion obligeante, repartit l'Inconnu, que je ne vous faſſe part de ce qui m'eſt arrivé hier au ſoir. Une confidence de cette eſpéce ne ſe fait guéres cependant à une premiere vuë, mais je ſuis ſi pénétré de votre politeſſe à mon égard que je ne ferai aucune difficulté de vous l'apprendre. Je dois commencer par vous confier que je me nomme de Prevandal, que je ſuis Capitaine de Cavalerie... N'avez-vous pas été voir il y a quelque tems Madame de S. Marcel à Pont-aux-Dames, interrompit d'Argicourt, qui ſe rappella à ce nom la confidence que lui avoit faite Mlle de Monchamps. Oui, Monſieur, continua l'Officier étonné, ſerois-je aſſez heureux pour me trouver ici avec des perſonnes dont j'aurois l'honneur d'être connu? Oui, Monſieur, re-

partit le Financier, mais continuez s'il vous plaît votre récit ; depuis que je ſçai qui vous êtes, l'intérêt que je prens à ce qui vous touche eſt fort augmenté, & il ne tiendra pas à moi de vous le perſuader.

Après une inclination polie ſur ce diſcours obligeant, M. de Prevandal pourſuivit en ces termes.

Le tems de mon ſemeſtre m'ayant permis il y a un mois de me rendre à Paris, j'y ſuis venu terminer quelques affaires qui m'y appelloient : je n'en ai pas été plutôt débarraſſé que j'ai été à Pont aux-Dames, où j'en avois de plus intéreſſantes. Ne pouvant y reſter auſſi longtems que je l'aurois deſiré : j'en ſuis reparti il y a huit jours pour venir dans cette Province chez un oncle nommé M. de Ver-

ſan, dont les Terres ne ſont pas éloignés d'ici, & où je me propoſe de ſéjourner juſqu'au tems de l'expiration de mon congé.

Ne ſoyez pas ſurpris, Monſieur, s'écria d'Argicourt avec une joye intérieure d'une circonſtance qui lui faiſoit tant de plaiſir, ſi je vous interromps encore pour vous marquer combien je ſai de gré au hazard de m'avoir procuré la connoiſſance du parent d'un Officier que je connois, & pour lequel j'ai la plus grande vénération. Prevandal apprenant par-là qu'il ſe trouvoit avec des amis de ſa famille, en marqua beaucoup de ſatisfaction, & après quelques complimens ſur ce ſujet, il reprit ainſi ſon récit.

Je ſuis donc arrivé hier à Châlons à huit heures du ſoir; en entrant dans l'Hôtellerie où

je loge ordinairement quand je viens dans cette Ville, le Maître de la maiſon eſt venu me trouver pour m'apprendre qu'il étoit deſcendu auſſi chez lui un jeune Comte, qui avoit ordonné qu'on lui fît bonne chere, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût ravi de ſouper avec moi, pour peu que j'en euſſe d'envie. Ne ſachant qui étoit cet homme, & ne me ſouciant point d'en faire la connoiſſance, je refuſai l'offre, & je demandai qu'on me ſervît ; mais dans le moment que j'allois me mettre à table, celui dont l'hôte m'avoit parlé, à qui il avoit ſans doute appris qui j'étois, ſe donna la peine lui-même de venir m'inviter à ſouper avec lui, & cela avec tant de politeſſe, d'inſtance & de franchiſe, que je ne pus m'en diſpenſer. Nous

nous mîmes à table un moment après : je jugeai au nombre de ses domestiques, & au ton avec lequel on le servoit, que ce jeune homme devoit être d'une grande distinction, & je mesurai mes procédés à cette opinion. Cependant le Comte s'étant bientôt apperçu de mes égards, & de la contrainte ou j'étois, en badina légérement, me mit à mon aise, voulu t que j'en usasse comme avec son camarade, & nous traitâmes enfin le reste du repas d'égal à égal. Le vin de Champagne l'ayant mis en train, je ne fus pas long-tems sans connoître qu'il étoit un Sot, & que je n'avois pû former une plus mauvaise liaison. En effet il n'eut pas plutôt du vin dans la tête qu'il se mit sur sa naissance, sur son crédit & sur ses biens; il parla ensuite de ses chiens, de

ſes chevaux, du nombre de ſes domeſtiques, & de la magnificence de ſon Hôtel à Paris. Se rabattant enſuite ſur ſes petites Maiſons, il fit d'abord un grand étalage de toutes ſes bonnes fortunes : tant qu'il ne cita que des femmes auxquelles je n'avois nulle raiſon de prendre intérêt, je ne lui conteſtai rien, & j'acquieſcai à tout ; mais malheureuſement pour lui & pour moi, ayant mis au rang de ſes maîtreſſes Mlle de Verſan ma parente, dont je connois l'extrême décence, & la régularité de la conduite : je l'arrêtai tout court pour lui demander s'il ne confondoit point de nom ? étant ſur cela entré dans des détails qui ne me laiſſoient point lieu de douter qu'il en vouloit à la réputation de ma parente : je lui donnai un démenti, le

traitai de Faquin, lui jettai un flambeau à la tête & mis l'épée à la main. Le Colonel, car il m'avoit appris qu'il l'étoit au commencement du souper, avoit déja sauté sur la sienne : nous nous battimes. Le bruit que nous faisions ayant attiré du monde, nous fumes séparés ; mais si malheureusement pour moi que je reçus un coup d'épée dans le bras : j'étois si animé & mon ressentiment étoit si juste, que je voulois absolument avoir ma revanche ; mais mon Laquais étant venu m'avertir à l'oreille que l'on avoit envoyé chercher la Garde, & qu'elle alloit arriver ; je demandai mes chevaux ; & je sortis par une porte de derriere de l'Hôtellerie dans le moment que l'on entroit par celle du devant pour m'arrêter.

La crainte d'être obligé de

paroître devant le Gouverneur pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé, & d'être retenu aux arrêts jusqu'à ce que l'on eût reçu des ordres de la Cour, m'obligea de sortir précipitament de la Ville ; j'ai marché toute la nuit, & j'avouerai que lorsque vous avez eu la bonté de m'inviter à monter dans votre chaise, je souffrois extraordinairement de ma blessure qui n'a pas été encore pansée, & que le service que vous m'avez rendu dans cette occasion, ne pouvoit survenir plus à propos.

D'Argicourt avoit voulu interrompre dix fois Prévandal, pour lui demander comment étoit fait le Colonel dont il venoit de parler, soupçonnant que c'étoit le Comte de Valquieres ; mais Vauban qui n'en avoit pas douté aux premieres circonstan-

ces de cette avanture, lui avoit fait un ſigne qui l'avoit retenu. Il lui dit, lorſqu'il put lui parler ſeul, qu'il l'avoit fait à deſſein, dans la crainte qu'il ne fît part au parent de M. de Verſan de ſa conjecture, & que celui-ci n'apprenant par-là, qui étoit celui dont il avoit eu un ſi juſte ſujet de ſe plaindre, il n'allât le trouver à Paris auſſitôt qu'il ſeroit guéri de ſa bleſſure, ce qu'il étoit de la prudence d'éviter, afin de ne point attirer un ennemi auſſi puiſſant à Prévandal, & ſur-tout pour ne point compromettre la réputation de Mlle de Verſan, qui ne devoit point ſouffrir de l'imprudence d'un homme auſſi mépriſable que le Comte dont il s'agiſſoit.

Le premier ſoin de d'Argicourt en arrivant au Bourg où l'on devoit paſſer la nuit, fut de

faire coucher Prévandal, & d'envoyer chercher le Chirurgien le plus célébre du lieu. On en amena un qui l'avoit été d'un Régiment; il visita la blessure de cet Officier. Il assura qu'elle n'étoit point dangereuse; mais comme elle étoit fort enflammée à cause du mouvement du cheval, & de ce qu'on avoit attendu trop longtemps à la panser, il fut du sentiment que cet Officier resteroit dans le Bourg jusqu'à ce qu'il pût se remettre en route sans danger.

Le Financier qui s'étoit d'abord extraordinairement prévenu en faveur de Prévandal, qui lui avoit paru avoir infiniment de mérite, & qui lui étoit devenu encore bien plus cher depuis qu'il savoit qu'il étoit parent de Mlle de Versan à laquelle il pensoit sans cesse, auroit

bien desiré de lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'il fût guéri : mais il étoit attendu à Lyon pour le lendemain ; & jaloux comme il l'étoit, de remplir ses devoirs, il ne pouvoit se résoudre à y manquer. Vauban qui fut touché de l'embarras où son ami se trouvoit, l'en tira, en l'assurant qu'il resteroit auprès du Blessé, & qu'il le conduiroit lui-même chez M. de Versan. D'Argicourt gouta infiniment cet arrangement. Ce qu'il y ajouta, c'est qu'il renverroit sa chaise & ses chevaux aussitôt qu'il seroit arrivé à Lyon, afin que Prévandal en pût disposer comme de la sienne.

Le parent de Mlle de Versan, qui sut un moment après ce qu'on venoit de résoudre sur son sujet, exprima sa reconnoissance dans les termes les plus propres à la

persuader. Il proposa à son tour au Financier de venir passer quelques jours chez M. de Versan lorsqu'il auroit terminé ses affaires, se faisant d'avance, disoit-il, une Fête de lui témoigner combien il étoit sensible à tous les empressemens qu'on lui avoit marqués. Cet arrangement étoit trop du goût du Financier pour ne pas s'engager à le remplir, & il en donna sa parole.

Le lendemain, avant que de partir, il passa dans la chambre de Vauban, à qui il recommanda avec toutes les instances d'un Amant bien épris de ménager les intérêts de son amour lorsqu'il seroit arrivé chez M. de Versan, & sur-tout de faire l'impossible pour tâcher de pénétrer si Mademoiselle sa fille n'avoit de l'inclination pour per-

sonne. Son ami l'assura qu'il n'épargneroit aucun soin pour y parvenir, & l'exhorta à être sans aucune inquiétude sur ce chapitre, lui promettant au surplus que s'il connoissoit que cette belle personne eût encore le cœur libre, il la préviendroit d'une maniere si favorable sur son compte, qu'elle s'applaudiroit de l'avoir captivé. Il ajouta, qu'il se chargeoit d'autant plus volontiers de le servir dans cette occasion, que ses vuës étoient on ne peut pas plus conformes à son bonheur, & que dès qu'il vouloit absolument se marier, cet établissement lui convenoit parfaitement à tous les égards.

Aussitôt que le Financier fut arrivé à Lyon, il renvoya sa chaise à Vauban. Il profita de la même occasion pour le faire ressouvenir de ce qu'il lui avoit pro-

mis en partant : il m'aime, disoit-il en lui-même, il sentira par ces nouvelles instances, que mon bonheur dépend d'être assuré que Mlle de Versan n'a point encore donné son cœur, & que ma félicité consiste au bonheur de le mériter, il ne négligera surement rien pour m'en préparer la voye.

Le Directeur des Fermes, nommé M. de Risaucourt, qui avoit une estime intime pour le Financier, lui avoit fait préparer un appartement commode dans sa maison ; il lui donna un souper de cérémonie, où il avoit invité la meilleure compagnie. A l'issuë du repas, Madame de Risaucourt ouvrit le Bal avec lui. Les femmes y étoient en grand nombre & charmantes. Il y vint des Masques en grande quantité, & mis du meilleur air.

D'Argicourt étoit trop occupé de la passion qu'il renfermoit dans son cœur, pour prendre du plaisir à cette Fête; il méditoit déja un prétexte honnête pour aller se reposer, lorsqu'une femme masquée en *Domino* le tira par la manche, & le pria de passer dans une chambre prochaine, où elle avoit un secret à lui communiquer, à ce qu'elle assuroit. Hé bien! que me voulez-vous, beau Masque, lui dit-il, quand il se trouva seul avec elle, voyant que l'Inconnuë étoit embarrassée, & qu'elle ne parloit point: qui vous empêche donc, ajouta-t-il, de me faire la confidence que vous m'aviez annoncée? La honte de vous apprendre qui je suis, reprit cette femme: mais n'importe, je franchis le pas. Vous rappellez-vous le nom d'un vieil Officier, nommé M.

de Calville, continua-t-elle, à qui vous avez rendu des ſervices ſi eſſentiels ? Qui, moi, s'écria le Financier avec autant d'embarras que ſi on lui eût fait un reproche ; je conviendrai avec vous que j'ai une idée de ce nom ; mais je n'ai aucun ſouvenir du reſte. Ah ! M. d'Argicourt, que l'embarras que vous montrez dans ce moment, vous fait d'honneur, pourſuivit le Maſque, & qu'il confirme bien tout le bien qu'on m'a dit de vous ; mais ne diſſimulons plus : je ſuis la fille aînée de ce brave Militaire, à qui vous avez ſauvé l'honneur & la liberté, ne reculez pas de ſurpriſe ; je conçois bien que vertueux comme vous l'êtes, vous ſouffrez de voir en votre préſence une jeune perſonne que vous avez cruë coupable, & qu'on vous a peint ſans doute des

des plus odieuses couleurs ; mais suspendez, je vous prie, un jugement trop désavantageux : j'étois plus infortunée que coupable, & tout est bien changé dans notre famille, depuis que vous n'avez entendu parler de nous : je me flatte qu'après le récit que je me propose de vous faire, vous rejetterez les idées trop fâcheuses que vous avez prises de ma sœur & de moi ; mais comme il ne seroit pas possible de vous entretenir plus longtems sansqu'on ne s'en apperçût, & que la place n'est pas tenable : donnez-vous la peine de passer demain à l'issuë de votre dîner chez Madame de Malausan ; je vous y attendrai à cette heure, & je vous apprendrai des choses qui vous désabuseront des imputations dont on auroit pû me noircir dans votre esprit.

Le Financier piqué d'un juste desir, auroit bien voulu dans le moment même être instruit de tout ce qui avoit rapport à M. de Calville & à Mesdemoiselles ses filles ; mais la jeune Dame repartit, qu'il lui étoit impossible d'être séparée plus longtemps de la compagnie avec laquelle elle étoit venuë ; mais que s'il persistoit dans l'envie d'être parfaitement informé des suites d'une avanture pour laquelle il avoit marqué un si grand intérêt ; il ne manqua pas de se trouver au rendez-vous qu'elle lui avoit assigné, & qu'alors elle ne laisseroit rien à desirer à sa curiosité.

Le lendemain d'Argicourt se rendit au rendez-vous. Il fut, on ne peut pas plus surpris de trouver dans l'appartement où il fut introduit, une des plus jolies femmes

qu'il eût vuë de sa vie après Mlle de Versan, à qui son cœur donna cependant la préférence. Est-ce à Madame de Malausan à qui j'ai l'honneur de parler, dit-il en entrant, ou à Mlle de Calville? A l'une & à l'autre, reprit la belle Dame, en lui montrant un fauteuil; mais prenez place s'il vous plaît, auprès de moi, ajouta-t-elle, afin que je vous dévoile cet énigme. Je suis trop jalouse de votre estime pour ne pas hâter un récit sur lequel je compte un peu pour me l'assurer.

Je ne vous rappellerai point, Monsieur, le commencement de la fatale avanture, qui a donné lieu à l'intérêt que vous avez bien voulu prendre en mon pere, continua Madame de Malausan, M. Deshayes ne nous a pas laissé ignorer qu'il vous en avoit fait le triste détail : ainsi

je ne partirai que du moment où M. de Calville transſporté par ſa reconnoiſſance, ſe rendit chez ce Marchand pour la lui témoigner, perſuadé que c'étoit à lui à qui il avoit tant d'obligations. Mais bientôt détrompé de ſon erreur, ſon projet étoit de tout mettre en uſage, comme vous l'avez ſu, pour apprendre qui vous étiez. Le hazard le fit parvenir à cette connoiſſance en allant une heure après à l'Arſenal, où il vous rencontra, & où il apprit qui vous étiez, par un nommé la Roche avec lequel vous vous étiez promené, n'ayant pu vous joindre, parce que vous diſparûtes dans le moment qu'il ſe preſſoit d'aller à votre rencontre.

Mon pere ayant appris de cette maniere votre nom & votre demeure, vouloit paſſer chez

vous le même jour, pour vous marquer combien il étoit pénétré du ſervice que vous lui aviez rendu, mais frappé par l'idée des ſoins que vous aviez apporté pour lui dérober la connoiſſance d'un myſtere dont vous ſembliez ſi jaloux, & ſe rappellant même la précipitation avec laquelle vous l'aviez évité, il reſpecta votre délicateſſe, en impoſa à ſes deſirs, & remit à d'autres temps à vous prouver que le frein qu'il mettoit à l'empreſſement de vous aller témoigner ſa gratitude, étoit peut-être la preuve la plus ſignalée qu'il pût vous en donner.

Cependant accablé par le chagrin qui le dévoroit ſans ceſſe à notre égard, il mit en campagne pluſieurs de ces ſortes de gens, dont le métier conſiſte à découvrir ce qu'il y a de plus caché. Vous l'aviez mis en état

de ne rien épargner pour se satisfaire sur cet article. Il promit cent louis à qui lui apprendroit en quel endroit nous étions ma sœur & moi. Mais quelque soin qu'on se donnât pour y parvenir par ses ordres, il fut encore longtemps sans en être instruit.

M. Deshayes vous a rapporté sans doute, Monsieur, qu'aussitôt que ma sœur m'eut appris que mon pere étoit au fait de l'état honteux où je me trouvois, je m'étois enfuye : mais il n'a pu vous rendre compte du reste : je me sentois trop coupable envers ce pere respectable pour soutenir sa présence ; en descendant l'escalier, je rencontrai le perfide qui m'avoit séduite. Je lui fis part de ce qui venoit de m'arriver, & de la résolution où j'étois de ne jamais reparoître aux yeux de M. de

Calville, que lui Condrieux, n'eût réparé mon honneur : le traître au lieu de paroître embarrassé, m'exhorta à essuyer mes larmes, & à ne point m'affliger, en m'assurant qu'avant peu il feroit cesser tout mes mes chagrins; il ajouta qu'en attendant j'allasse me renfermer dans la petite maison dont il m'avoit parlé, & dont il me donna l'adresse par écrit, en m'assurant qu'il viendroit bientôt m'y joindre, & qu'il m'entretiendroit du reste lorsqu'il me reverroit.

Dans le moment que je le quittois, j'entendis que ma sœur m'appelloit à haute voix, je fus un moment indécise sur le parti que je prendrois: pendant ce tems, Mlle du Hauteuil s'étant doutée que j'étois chez Condrieux, elle vint m'y chercher pour m'engager à faire revenir mon

pere de son évanouissement ; mais je me trouvois trop coupable envers lui pour oser reparoître à ses yeux. Je précipitai au contraire ma fuite dans la crainte qu'il ne survînt tout-à-coup, & que dans sa premiere fureur, il ne lavât dans mon sang l'opprobre dont je le couvrois. Ma sœur au désespoir de ma résolution, & qui craignit à son tour de se trouver livrée aux emportemens & à la mauvaise humeur de M. de Calville quand il auroit repris connoissance, me dit qu'elle ne vouloit point me quitter, & elle me suivit.

Nous gagnâmes la ruë S. Antoine, où nous nous jettâmes dans le premier carosse que nous trouvâmes ; mais admirez, Monsieur, par quel moyen la destinée disposa de nous ? Quand le Cocher nous demanda où nous voulions qu'il nous conduisîtt,

Je ne trouvai plus l'adresse que Condrieux m'avoit remise, soit que l'agitation où j'étois quand il me la donna, me l'eût fait oublier chez lui, ou que la précipitation avec laquelle j'en étois sortie me l'eût fait perdre dans l'escalier ou dans la ruë : j'eus beau me fouiller, je ne l'avois plus. Dans l'embarras extrême où nous nous trouvions, je voulus engager ma sœur à retourner chez Condrieux pour lui en demander une autre, mais aussi éperduë, & encore plus tremblante que moi, elle me jura qu'elle aimoit mieux être exposée à tous les malheurs qu'elle prévoyoit, que de risquer de rencontrer mon pere : enfin pressée de prendre un parti, ne connoissant personne, & ne sachant où aller, nous nous fimes conduire aux Thuilleries dans la

vuë d'y réfléchir plus tranquillement ſur le parti que nous avions à prendre, dans la perpléxité où nous étions ma ſœur & moi.

Nous y deſcendimes par la la porte du Pont-Royal, & nous tournâmes à gauche en y entrant. Il nous parut qu'il n'y avoit perſonne de ce côté-là : nous gagnâmes une allée prochaine dans laquelle nous croyant ſeules, nous nous mîmes à raiſonner ſur le parti que nous prendrions. J'étois ſi accablée qu'il ne me vint d'abord rien dans l'eſprit qui me parût convenable : ma ſœur de ſon côté paroiſſoit encore plus affligée que moi quoiqu'il s'en fallût beaucoup cependant qu'elle en eût les mêmes raiſons, du moins je le penſois ; cependant pour peu que j'euſſe réfléchi aux larmes

qu'elle versoit & aux fréquens soupirs qu'elle poussoit, je ne les aurois pas attribués comme je le fis, à la seule inquiétude de ce que nous allions devenir l'une & l'autre : le tems a éclairci ce mystére : je reviens à mon histoire.

Le résultat des moyens que nous examinâmes pour décider de ce que nous deviendrions, fut d'écrire à Condrieux, de lui marquer l'embarras où nous nous trouvions, & d'exiger de lui qu'il vînt sur le champ nous en tirer. Je lui parlerai avec fermeté, m'écriai-je, je lui demanderai quelles sont ses intentions & l'asyle qu'il prétend nous donner : si je démêle à ses réponses qu'il n'aille pas droit avec moi, je lui reprocherai le crime de m'avoir trompée sur la foi des sermens les plus saints, & en cas que

mes larmes & ſes remords ne le déterminent point à réparer le tort affreux qu'il a fait à ma réputation, j'exigerai au moins qu'il me compte une ſomme d'argent pour me tirer de l'embarras funeſte où ſa perfidie m'a jetté, & pour payer notre penſion dans un Couvent où nous entrerons, & où nous reſterons juſqu'à ce que la Providence en ait décidé autrement.

Déterminée de cette maniere, il ne fut plus queſtion que d'écrire : nous ne ſavions pas trop comment nous y prendre ? ma ſœur propoſa d'entrer chez un des Suiſſes du Jardin, où nous trouverions tout ce qu'il nous falloit ; nous paſſâmes chez un de ceux du Pont-tournant : j'y expédiai ma lettre, on me fournit un Commiſſionnaire, & je le fis partir en lui recomman-

dant de m'apporter une réponse, & de faire diligence.

En l'attendant nous allâmes nous asseoir sur un banc ; mais à peine y prenions-nous place, que nous remarquames que ce garçon parloit à un grand homme fort bien mis, qui lui avoit barré le passage: qu'après avoir semblé disputer pendant quelques minutes, ce qui parut par ses gestes ; il avoit tendu la main, reçu quelque chose, & l'avoit quitté. Il nous avoit été impossible de bien distinguer toutes ces choses, parce que nous étions trop éloignées.

Inquiette cependant de voir tourner notre Commissionnaire d'un côté opposé à l'endroit où nous l'envoyions, nous nous levâmes précipitament & courumes après lui: quand nous crûmes être à portée d'en être entenduës, je

l'appellai de toutes mes forces. Il tourna la tête, remua les bras & continua à s'en aller par le même chemin.

Nous sommes trahies, ma sœur, lui dis-je, ce garçon a surement des raisons pour ne point s'acquitter de l'ordre que nous lui avons donné : ce grand homme qui lui a parlé & que je ne vois plus, y a vraisemblablement contribué.

A peine achevois-je ces mots que ma sœur qui avoit regardé de tous les côtés pendant que je lui parlois, me fit appercevoir le même Inconnu qui avoit joint notre Commissionnaire. O Ciel ! m'écriai-je, en remarquant qu'il avoit un papier à la main : ne seroit-ce pas là ma lettre qu'il se seroit fait donner ? Oui sans doute ; mais d'où vient donc la curiosité de cet homme, ajoutai-

je, & qu'en devons-nous augurer ?

Je ne ſai, reprit ma ſœur ; mais ce que je remarque très-bien c'eſt que cet Inconnu vient à nous : plus je l'enviſage & plus je me perſuade que c'eſt ce riche Etranger qui demeure vis-à-vis de la maiſon que nous occupons, qui ſuit partout depuis deux ans mes pas, ſans que j'en aye pû comprendre encore préciſément la raiſon : Sans doute que nous allons à la fin la ſavoir, & je vous avouerai de bonne foi que j'en meurs d'envie ; la phyſionomie de ce Cavalier m'ayant toujours revenu, & deſirant depuis longtems de connoître s'il répand autant de douceur dans ſa converſation qu'il en met dans tous ſes regards.

Je penſai me fâcher contre

ma sœur : en vérité, lui dis je, vous prenez bien mal votre tems pour plaisanter ! l'état où vous me voyez réduite, devroit exiger de votre part à ce qu'il me semble, un peu plus de ménagement. Mlle du Hauteuil qui n'avoit point tenu ce propos pour me désobliger, m'embrassa en me disant que je devois d'autant plus aisément lui pardonner qu'elle comptoit par ce qu'elle venoit de me dire, me faire entrevoir que les soins que cet Etranger s'étoit donné pour lui plaire l'avoient intéressée, & que le tout n'étoit qu'un excès de confiance qui l'avoit emportée, & qu'elle étoit la premiere à blâmer.

Sa conjecture fut bientôt justifiée : un moment après le Comte de Digby, (c'est le nom de l'Etranger) nous aborda : je lis

dans vos yeux, mes Demoiselles, votre surprise & peut-être votre colere, nous dit-il en nous saluant avec beaucoup de politesse : vous vous êtes apperçuës du vol que je viens de vous faire, & vous avez trouvé l'action horrible. Il est vrai qu'à en juger par les apparences, il ne paroît pas possible de la justifier : cependant quand je vous aurai appris les motifs qui m'y ont engagé, j'espére que vous ne m'en saurez plus un si mauvais gré.

Je doute fort, m'écriai-je, en ne pouvant m'empêcher de mettre de l'aigreur dans ma réponse, que vous parveniez à justifier un procédé aussi tyrannique, & si contraire à la probité. Daignez m'entendre, reprit le Comte avec la même douceur : je vais vous en avouer la cause, & peut-être

mieux instruite me le pardonnerez vous.

En vous disant qu'on me nomme le Comte de Digby, continua le Cavalier, je ne crois point vous apprendre une nouvelle. J'ai fort bien remarqué quand je vous ai abordé que je ne vous étois pas tout-à-fait inconnu, d'ailleurs je suis votre voisin de trop près & depuis trop longtems pour que mon nom & mes traits vous soyent étrangers.

Mais ce que vous pourriez fort bien ignorer, mes Dlles, poursuivit-il, c'est que vous êtes causes l'une & l'autre de ce que je ne suis pas encore marié, & de ce que j'ai refusé plusieurs partis, qui n'étoient pas cependant à rejetter.

Je lis votre étonnement sur vos visages : il paroît effectivement bien singulier que depuis

deux ans que je vous connois & que je vous aimois toutes les deux...Ma sœur, interrompis-je en la prenant sous le bras pour nous retirer, Monsieur veut apparemment se divertir ; je ne crois pas que vous soyez plus disposée que moi à en entendre davantage ? Sortons d'ici, puisqu'on n'y est pas libre de s'y promener seule... Un peu de patience au nom de Dieu, continua M. de Digby en se mettant au-devant de nous : souvenez-vous, s'il vous plaît, qu'il s'agit de me justifier d'avoir intercepté votre lettre, & que je ne le puis faire qu'en achevant mon histoire.

Cette raison me parut si valable, & j'avois une si grande envie de la savoir que je n'insistai point davantage : je lui prêtai une seconde fois silence.

Je vous ai dit, mes Demoiselles, que je vous chérissois l'une

& l'autre à la fois, poursuivit M. de Digby, & vous allez juger par la suite de mon récit que je ne vous en ai point imposé; mais ce qui vous étonnera peut-être au moins tout autant, c'est que pendant près de deux ans entiers que je me suis efforcé à faire le choix de l'une de vous, ce n'est que depuis quelques jours que mon cœur a pris son parti.

Je vous aimai, Mesdemoiselles, toutes les deux dans le moment que je vous vis. N'étant cependant pas possible que je me fisse présenter à Monsieur votre pere, de qui l'on m'a dit tous les biens du monde sans être d'accord avec moi-même, & que je ne susse positivement à laquelle de vous je devois m'attacher, je remis de jours en jours ma premiere visite, espé-

rant que le temps m'apprendroit celle que j'aimois le mieux, bien déterminé dès l'inſtant que je ſaurois à quoi m'en tenir ſur ce ſujet, d'aller offrir ma fortune & ma main à celle qui l'auroit emporté.

Au retour de mes Terres où je ſuis dans l'habitude d'aller paſſer trois mois de la belle ſaiſon; je revins avec mon empreſſement ordinaire à Paris. Il étoit nuit quand j'arrivai, & il faiſoit extraordinairement chaud. Je courus prendre l'air à un balcon que j'aime à la folie, parce que c'eſt de cet endroit où je vous ai vû pour la premiere fois & où je vous admire ſouvent; je ne m'attendois guères au bonheur de vous trouver à vos fenêtres cette nuit-là., vous n'étiez pas dans l'habitude de vous y mettre. L'une de vous chantoit; c'étoit Mlle du Hauteuil: ah, m'écriai-

je, après l'avoir écoutée, je me rends : j'étois dans l'incertitude, je n'y ſuis plus, mon cœur prononce. Je n'aimerai jamais que vous, ô charmante cadette; continuai-je, comme ſi Mademoiſelle votre ſœur m'eût entendu, c'en eſt fait, vous l'emportez, votre divine voix vous fait donner la pomme.

Je me crus pour cette fois bien décidé ; mais un moment après vous chantâtes à votre tour Mlle : juſte Ciel, m'écriai-je, quelle fléxibilité dans cette voix, que de goût, quelle expreſſion, ah pardonnez, belle Calville, dis-je encore en moi-même, c'eſt vous ſeule que j'adore : que j'étois injuſte de donner la préférence à votre ſœur !

Je me retirai, bien réſolu d'aller le lendemain chez le Marchand Deshayes qui me fourniſſoit ; je ſavois qu'il étoit

d'ami de la maison, & mon projet étoit de le prier de me présenter à M. de Calville comme un homme qui desiroit de s'allier avec lui : mais en passant à mon balcon à mon lever j'apperçus Mlle du Hauteuil à sa fenêtre. Son négligé lui alloit si bien, elle me parut si mignonne & si belle que je tombai dans mes irrésolutions ordinaires. Non non, m'écriai-je avec transport, c'est à cette belle enfant à qui je veux m'attacher pour le reste de ma vie, c'en est fait, elle triomphe, je m'en tiens pour jamais à ce choix.

Pendant huit jours entiers je pensai de même. Je me crus si bien décidé que j'allai chez M. Deshayes : on me dit qu'il se promenoit à l'Arsenal ; j'y courus, dans l'intention de le prier de me mener le lendemain chez M. de Calville.

Mais les premieres perſonnes que je trouvai en entrant dans le Jardin ce furent vous, Meſdemoiſelles. Je ne vous avois point encore rencontrées nulle-part. Je fus ébloui de l'éclat de vos charmes. Votre taille , vôtre port , les graces dont vous êtes partagées l'une & l'autre , tant d'attraits réunis , me rejetterent dans l'incertitude , & je ne ſus plus enfin à laquelle je devois m'attacher.

Tant que vous reſtâtes à l'Arſenal j'y demeurai; mais auſſitôt que vous en ſortîtes , je vous ſuivis. Tout le tems que vous futes dans les ruës, j'eus toujours les regards ſur vous. Lorſque vous futes rentrées chez vous , je courus à mon balcon dans l'eſpérance que je vous verrois encore à vos fenêtres ; mais hélas vous ne vous y mîtes point , & je demeurai

demeurai plongé dans la rêverie & dans la trisſteſſe.

Depuis ce temps juſqu'à ce matin, continua M. Digby, j'ai paſſé les jours entiers à chercher les occaſions de vous voir en tous lieux : vous n'avez pas fait un pas que je ne vous aye ſuivi. Quand l'une de vous ſortoit ſeule, mon choix tomboit ſur elle ; mais quand je vous revoyois enſemble, mes Dlles je me retrouvois dans mes irréſolutions ordinaires: cet état me fatiguoit extraordinairement, & je faiſois tout ce qui dépendoit de moi pour en ſortir.

Enfin il y a un mois qu'en rentrant chez moi ſur le ſoir, j'entrevis ſur la porte une de vous, Meſdemoiſelles, qui parliez avec beaucoup d'action à M. de Condrieux : je m'approchai le plus près qu'il me fut poſſible à la faveur de la nuit; mais le hazard me

servit encore mieux. Vous rentrâtes, Mademoiselle, continua M. de Digby en m'adressant la parole: le Propriétaire de votre maison vous accompagna: vous vous arrêtâtes sur l'escalier; vous lui promîtes de l'introduire dans votre chambre, & je jugeai aux douceurs qu'il vous disoit, & au ton avec lequel vous les receviez, que vous l'aimiez: je me retirai confondu; cependant à force d'y penser je me consolai: il me reste Mlle du Hauteuil, me dis-je en moi-même, elle vaut bien son aînée: allons, ne songeons plus qu'à lui plaire, elle me tiendra lieu désormais de tout, & je n'aimerai plus qu'elle seule.

Cependant le secret que je venois de surprendre me donna de justes inquiétudes. L'aînée est en commerce réglé, disois-je en moi-même, avec M. de Condrieux; qui auroit empêché que

la cadette ne fût dans le même cas ? Cette pensée m'allarma. Je résolus d'être si vigilant que Mlle du Hauteuil ne feroit plus un pas à l'avenir que je n'en pusse répondre, & dès le même jour je ne perdis pas de vuë la porte de la maison.

Enfin vous ayant vû sortir ce matin toutes les deux, Mesdemoiselles, avec un air d'agitation qui m'a fait soupçonner quelques raisons contraires à mon amour, j'ai ordonné à mon Valet-de-chambre de vous suivre, de ne vous point perdre de vuë, & de venir me rendre compte de l'endroit où vous vous arrêteriez : un moment après il a reparu, m'a appris que vous étiez allées aux Thuilleries, & m'a remis une adresse que vous aviez laissé tomber : je n'ai point douté en lisant le nom de M. de

Condrieux & celui de la ruë ou est sa petite maison, que votre projet ne fût de vous rendre chez lui. Sans doute, me suis-je dit en moi-même, qu'il s'y trouvera un quatriéme, & que c'est-là celui que Mlle du Hauteuil préfére : allarmé par cette pensée, j'ai demandé mon carosse, & j'ai été sur le champ aux Thuilleries : je vous avouerai avec la franchise qui m'est naturelle, continua M. de Digby, que la partie que je ne pouvois douter que vous n'allassiez faire avec M. de Condrieux m'a étonné beaucoup ; j'avois été jusques-là persuadé de la régularité de votre conduite, & cette liaison avec un homme qui a la plus mauvaise réputation & qui est marié... Marié, interrompis-je en pâlissant, ne vous trompez-vous point, Monsieur, conti-

mai-je? J'avois pensé jusqu'ici que celui dont il est question n'étoit point engagé : si l'on vous a dit le contraire, poursuivit M. de Digby, on vous en a imposé. Condrieux a épousé depuis quatre ans la femme du Monde la plus aimable, mais il en a si mal usé avec elle que les parens de cette infortunée, qui tiennent à tout ce qu'il y a de mieux dans cette Ville, l'ont retirée chez eux malgré lui : c'est un fait dont je puis vous répondre ; & pour peu qu'il vous reste quelque doute, je puis vous en convaincre, je la connois, je la vois quelquefois, & il me sera fort facile de ne vous rien laisser à desirer sur ce sujet.

Un coup d'œil que ma sœur me donna pendant que M. de Digby me parloit de cette maniere, me fit sentir mon impru-

dence ; je me remis de mon trouble. Je répondis au Comte que je n'avois pas beſoin d'autres témoignages que le ſien, & qu'il ne devoit attribuer qu'à une ſimple curioſité de fille de ce que je l'avois interrompu pour ſi peu de choſe.

Inquiet comme je viens de le dire, de vos liaiſons avec M. de Condrieux dont je n'ai pû douter après l'adreſſe qui vient de me tomber entre les mains, continua le Comte, j'ai réſolu dès ce moment de vous joindre, & de vous apprendre à quel homme vous aviez affaire, afin que s'il en étoit encore tems je puſſe vous faire éviter des piéges que de jeunes perſonnes de votre âge ne ſavent pas toujours éviter ; mais ayant jugé à votre air de triſteſſe & d'irréſolution, que vos idées ne

tendoient point au plaisir, je n'ai point voulu vous aborder que je ne vous eusse examinées avec encore plus de soin. Enfin vous ayant vû entrer chez le Suisse où vous avez écrit, je n'ai pas eu plutôt remarqué qu'il en sortoit un Commissionnaire avec une lettre à la main, que j'ai formé le projet de m'en emparer. Si je découvre par ce moyen, me suis-je dis en moi-même, que Mlle du Hauteuil ait disposé de son cœur, je me retirerai, & je renoncerai pour jamais à aucun engagement; il ne m'a pas été difficile, comme vous avez vu, mes Demoiselles, de me rendre possesseur de votre lettre: un don fort modique a suffit; mais que je suis bien puni de ma curiosité. J'ai jugé aux termes de ce fatal billet, que l'une de vous est enga-

gée avec un homme pour lequel les honnêtes gens ont beaucoup de mépris : que deviendrai-je avec les ſentimens que j'ai voué à Mlle du Hauteuil, ſi c'eſt elle qui ſe trouve dans ce cas. Ah par pitié éclairciſſez mon doute ; je ſouffre mortellement d'une incertitude ſi cruelle.

M. de Digby prononça ces derniers mots d'un ton ſi touché, que je ne pus retenir mes larmes. J'avois été au ſupplice juſques-là : frappée de la honte & de l'opprobre dont je m'étois couverte, en m'engageant avec tant d'imprudence à un homme qui ne pouvoit réparer mon deshonneur : je gardai le ſilence en méditant en moi-même les plus funeſtes réſolutions. Le Comte qui jugea par les marques d'affliction que je laiſſois entrevoir, que j'étois celle qui avoit été ſéduite par Condrieux, & que

ce qu'il venoit de m'en apprendre me mettoit au déſeſpoir, me dit avec un air d'attendriſſement & de vérité qui me perſuada: qu'il partageoit de tout ſon cœur l'amertume dont j'étois pénétrée ; qu'il ne tiendroit qu'à moi qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour l'adoucir, & même pour en faire ceſſer la cauſe, s'il y avoit de la poſſibilité. La vraye probité captive : le Comte de Digby en annonçoit tant & ſa phyſionomie étoit ſi prévenante, que je commençai peu-à-peu à prendre de la confiance en lui : hé bien, Monſieur, lui dis-je, puiſque vous vous intéreſſez avec autant de bonté au ſort d'une jeune perſonne que ſon peu d'expérience vient de jetter dans le plus grand des embarras, je ſuis prête à vous confier la nature de mes chagrins,

pourvû que vous vous engagiez à me tracer la conduite que je dois tenir pour ne point achever de me perdre. Ah de tout mon cœur, s'écria M. de Digby, je vous proteste même que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous servir l'une & l'autre; mais restons-en-là pour ce moment: ce lieu-ci est trop éclairé pour y rester plus longtemps; nous y pourrions rencontrer vous ou moi des personnes de connoissance. Ainsi, séparons-nous, ajouta-t-il: prenez par le Pont-tournant: mon Caroſſe est à quatre pas; je vais le chercher: je viendrai vous prendre, & je vous conduirai dans une maison que j'ai à deux petites lieuës d'ici, où nous délibérerons sans obstacle sur tout ce qui vous concerne. Vous savez qui je suis, vous devez me suivre sans aucune inquié-

tude ; vous avez dû juger par tout ce que je vous ai dit de moi, que je ſuis plus raiſonnable qu'on ne l'eſt ordinairement à mon âge, & que je n'abuſerai ni de votre confiance, ni des extrêmités mêmes dans leſquelles vous pouriez être réduites.

Après ces mots, il alla chercher ſon Caroſſe pour nous prendre, ſans attendre notre réponſe. Je demandai alors à Mlle du Hauteuil ce qu'elle penſoit que nous devions faire dans cette occaſion, & s'il étoit prudent à de jeunes perſonnes de notre âge, de nous confier à un homme que nous connoiſſions ſi peu ? Ma ſœur en fut d'avis ; elle me répondit que dans la criſe où nous nous trouvions, elle regardoit comme un miracle d'avoir rencontré le Comte :

qu'après ce qu'il nous avoit appris de Condrieux, ce malheureux auroit achevé ſans doute de nous perdre; que nous ne courions pas les mêmes riſques avec M. de Digby qui avoit des ſentimens, & dont elle avoit toujours entendu parler comme d'un parfaitement galant homme.

Je jugeai par la chaleur avec laquelle Mlle du Hauteuil venoit de prendre parti pour ce Cavalier, qu'il ne lui étoit pas indifférent, & qu'elle avoit remarqué ſes empreſſemens pour elle. Je lui fis part avec franchiſe de cette réfléxion; elle n'héſita point à en convenir: j'appris par la confidence qu'elle me fit à cette occaſion, qu'il y avoit plus de ſix mois qu'elle lui vouloit du bien. Je lui dis qu'après ce qui m'étoit arrivé, il ne me convenoit guères d'oſer lui

donner des conſeils ; mais que mon attachement pour ſa perſonne, l'emportant ſur tout le reſte, je la priois de ſe ſouvenir que la plupart des hommes étoient des trompeurs & des perfides, dont une perſonne de ſon âge ne pouvoit trop ſe défier. . . . .

Le Caroſſe du Comte ſe trouvant alors au Pont-tournant, nous doublâmes le pas, & nous y entrâmes : l'ordre fut donné d'aller à Séve : une heure après nous y arrivâmes.

La Maiſon où nous deſcendîmes étoit on ne peut pas plus jolie. Après nous être repoſées quelques moments, M. Digby nous en montra toutes les commodités : nous la trouvâmes belle, & elle l'eſt en effet : ce Gentilhomme nous dit qu'il en étoit ravi, que nous étions

les maîtresses d'y rester aussi longtems que nous le jugerions à propos, & que le Jardinier & sa femme nous serviroient avec toute l'affection possible. Il ajouta à cette politesse, que ne voulant point compromettre notre réputation en quelque maniere que ce pût être, il n'y coucheroit point; mais qu'il se flattoit que nous trouverions bon qu'il vînt tous les jours apprendre de nos nouvelles, & savoir si nous n'avions pas à nous plaindre de ses gens.

Une conduite aussi prudente, & ces ménagemens nous mirent à notre aise: je ne pus m'empêcher de bénir le Ciel en secret d'être tombée entre les mains d'un si honnête-homme; mais ce qui me charma surtout le plus, c'est qu'il passa la journée auprès de nous sans laisser

entrevoir aucun desir d'être instruit de notre avanture ; au contraire, il sembloit qu'il évitât tout ce qui pouvoit y avoir rapport, tant il craignoit d'aigrir nos chagrins.

Il tint toujours depuis la même conduite avec nous : il n'y avoit rien de plus doux que son commerce : c'étoient des attentions perpétuelles de sa part : ma sœur conçut pour lui l'inclination la plus tendre, & moi l'amitié la plus sincere. Nos caracteres se convenoient si parfaitement que nous étions toujours du même avis : nous ne pouvions plus nous passer d'être ensemble, & quand les affaires de cet homme estimable l'obligeoient d'être quelques jours sans nous voir, nous le trouvions à redire, & nous l'attendions avec la plus grande impatience.

Un soir qu'il arrivoit de Paris, où il étoit resté huit jours de suite ; ce qui ne lui étoit pas encore arrivé depuis que nous étions chez lui, il nous pria avec sa politesse & ses ménagemens ordinaires, d'être quelque temps sans nous mettre à nos fenêtres, & sans descendre dans la Prairie. Etonnées on ne le peut davantage d'un conseil, qui ne nous étoit pas donné sans raison, nous le priâmes avec inquiétude de nous en faire part ; il n'en fit aucune difficulté. Il nous apprit que mon pere ayant poursuivi en Justice M. de Condrieux pour l'obliger à nous remettre entre ses mains, dans la persuasion où il étoit que cet homme nous avoit séduites, & qu'il nous retenoit chez lui : Condrieux nous faisoit chercher en tout lieu, afin

de se laver du crime de rapt dont il étoit accusé. M. de Digby ajouta que si nous ne voulions pas retomber entre les mains de M. de Calville, il falloit pendant quelque temps ne pas nous montrer, n'étant pas douteux que si l'on découvroit que nous fussions à Séve, on n'obtînt un ordre pour nous enlever.

Le Comte voyant combien nous étions allarmées de ce qu'il venoit de nous apprendre, nous dit que si nous voulions suivre le conseil qu'il nous avoit donné, nous n'aurions rien du tout à craindre de toutes les recherches que pourroient faire M. de Calville & Condrieux, mais tout ce qu'il ajouta sur ce sujet ne nous ayant point encore rassurées, il s'écria qu'il y avoit un moyen infaillible pour

nous tirer de toutes nos inquiétudes, mais qu'il avoit héſité juſqu'à ce jour à le propoſer dans la crainte qu'il ne fût pas du goût de Mlle du Hauteuil. Ma ſœur lui répondit avec chaleur qu'il n'y avoit rien à quoi elle ne ſe prêtât pourvû qu'il nous mît à l'abri du riſque que nous courions, perſuadée qu'il avoit trop d'honneur pour expoſer en aucune maniere le nôtre : aſſurément, s'écria le Comte : mais ſavez-vous bien à quoi vous venez de vous engager, Mademoiſelle, continua-t-il en la regardant tendrement ? à couronner enfin l'amour dont je brule pour vous ? Quentens-je, repartit vivement ma ſœur, je ne croyois pas qu'après les promeſſes réitérées que vous nous avez faites quand nous ſommes entrées chez vous, vous vouluſ-

ſiez tirer avantage des funeſtes extrêmités où nous nous trouvons & concevoir des projets dont ma vertu puiſſe s'allarmer ? Non Mademoiſelle, interrompit M. de Digbi rien de ſemblable ne m'eſt jamais venu dans l'eſprit & je ſuis ſurpris même que depuis le temps que j'ai l'honneur de vous voir vous ayez aſſez peu ſaiſi mon caractère pour me ſoupçonner d'une pareille offenſe. Non, non, je vous le répéte ſoyez au contraire bien certaine que je vous eſtime autant que je vous aime & que mes vuës ont toujours été légitimes. Pour vous en convaincre, écoutez bien ce qui me reſte à ajouter : j'ai vingt mille livres de rentes en fond de terre, beaucoup d'arrangement dans mes affaires, & ſurtout encore plus d'amour pour vous : ces avantages ſuffiſent-ils

pour obtenir votre cœur & votre main ? En ce cas je vous offre l'un & l'autre avec tout ce que je posséde. Vous concevez bien qu'en acceptant ma proposition, vous sortez dans le moment de tous vos embarras ; que ce mariage qui ne se fera que du consentement de Monsieur votre pere vous réconciliera avec lui, & qu'intéressé plus que personne au bonheur de Mlle votre sœur, je me chargerai du soin de son établissement, & de lui faire oublier tous les chagrins que je soupçonne que le perfide Condrieux lui a occasionnés.

Il n'y avoit rien assurément de plus honnête & de plus avantageux que les offres du Comte de Digby, & Mlle du Hauteuil y répondit avec autant de politesse que de reconnoissance. Ah ce n'est pas là ce que

J'attens de vous, Mademoiselle, s'écria le Comte avec un peu d'émotion. Je vous ai parlé avec la franchise que j'ai toujours mise dans toutes les actions de ma vie : Il ne suffit pas que je vous aye déclaré qu'il n'y a que vous seule dans le Monde qui puissiez me plaire, il faut de votre côté que vous daigniez m'apprendre si vous me voyez sans répugnance ; que dis-je si je puis compter sur votre cœur, sans la possession duquel je ne pourrois jamais être heureux.

Le sincère de Digby se pénétra si vivement de ce qu'il disoit dans ce moment, que les larmes lui vinrent aux yeux : Mlle du Hauteuil qui en fut attendrie ne put dissimuler davantage : elle lui tendit la main, lui répondit, qu'elle acceptoit la sienne, pourvu que son pere y

consentît:elle ajouta qu'il y avoit plus de six mois qu'elle avoit de l'inclinationpour lui. La franchise de cet aveu transporta le Comte de joye ; il se jetta à ses genoux, lui dit tout ce qu'un cœur bien épris exprime en pareille occasion ; ensuite il lui promit que la journée suivante ne se passeroit pas sans lui prouver la droiture de ses intentions. En effet à peine étions - nous levées le lendemain , qu'un de ses gens apporta une lettre de sa part à ma sœur : elle étoit conçuë à-peu-près en ces termes :

LETTRE.

J'ai été hier au soir chez Monsieur votre pere, Mademoiselle, à qui j'ai rendu la vie en lui apprenant que vous n'avez jamais cessé d'être digne de lui, que vous

lui conserviez toujours ainsi que Mlle votre sœur; tous les sentimens de respect & d'affection que vous lui devez. Il brûle du desir de vous revoir & de vous embrasser; je lui ai fait confidence de mon amour & des vuës que j'ai sur votre personne. Il a reçu ma proposition avec la politesse qui fait son caractere principal. Par un bonheur infini dont je louë le Ciel, il a fait autrefois la guerre avec feu mon pere; la connoissance intime qu'il a de ma famille & de mon bien l'a décidé sur le champ. Enfin, belle du Hauteuil, rien n'empêche que que je ne sois à vous pour jamais. Je supprime dans ce quart d'heure l'excès de ma joye pour aller hâter un moment qui sera le plus délicieux de ma vie, je vous rendrai compte du reste après midi. Ce que j'ajouterai pour vous tranquiliser sur le chapitre de Monsieur votre pe-

re, c'eſt qu'il eſt convenu qu'il modérera l'impatience qu'il a de revoir ſes cheres filles juſqu'à ce que le Contrat de notre mariage ſoit ſigné.

Faites agréer s'il vous plaît les aſſurances de mon amitié reſpectueuſe à Mlle votre ſœur. Je me flatte qu'avec le temps elle me confiera les chagrins ſecrets qui la dévorent; elle devroit cependant être bien perſuadée de l'envie extrême que j'ai de la ſervir, & de les ſoulager.

J'ai l'honneur d'être &c.

LE COMTE DE DIGBY.

Hé comment oſerai-je jamais lui faire une ſemblable confidence, m'écriai-je les larmes aux yeux après avoir lû cette lettre: ah j'en mourrois de honte & de douleur. Quelle différence, ô ma ſœur, continuai-je

je en versant un torrent de pleurs, de votre sort au mien. Par l'établissement que vous allez former, vous allez reparoître brillante à Paris, & moi je ne puis m'y montrer que chargée d'opprobre. En quel lieu, ô Ciel, irai-je me cacher, non, non, je ne vois que la mort seule qui puisse terminer des chagrins si grands & si légitimes, n'en parlons plus, il faut cesser de vivre, j'y suis résoluë & rien ne pourra m'en empêcher.

Mlle du Hauteuil attendrie par l'excès de ma juste douleur, me prit entre ses bras, me serra sur son sein, & me dit ce que l'amitié la plus tendre & la plus sincère peut exprimer de plus vif & de plus touchant. Mais voyant que ses caresses ne calmoient point mon excessive affliction elle me dit, que je

me reposasse sur elle de tout ce qui avoit rapport à l'état où je me trouvois, que ce seroit elle qui m'obtiendroit les secours dont j'avois besoin, & qu'elle prendroit de si bonnes mesures pour dérober le fatal mystére de ma situation qu'il ne seroit jamais pénétré.

Cette espérance adoucit un peu mes ennuis. Mlle du Hauteuil fut exacte à sa parole : elle se conduisit même avec tant d'adresse dans cette occasion que son amant ne parut pas m'en estimer moins : il s'attacha au contraire à redoubler les égards qu'il avoit toujours eu pour moi, mais les mesures qu'il prit le lendemain pour assurer le secret de ma délivrance, mirent le comble à la beauté de ses procédés. Il supposa qu'une de mes Tantes dont j'étois l'héritiere étant tombée dangereusement malade exigeoit

que je priſſe la poſte ſur le champ pour me rendre auprès d'elle ; & ſous le prétexte qu'elle m'avoit envoyé une chaiſe à Paris, il m'y conduiſit lui-même. Il y avoit fait préparer une petite maiſon dans un Fauxbourg où je trouvai des domeſtiques inconnus qu'il m'avoit retenus & où je paſſai pour une jeune Dame de Province à qui les Médecins avoient ordonnés de changer d'air pour le rétabliſſement de ſa ſanté ; enfin pour abréger des circonſtances dont le ſouvenir me peine encore extraordinairement, je dépoſai dans cet azile ſecret le malheureux fruit du crime de Condrieux & pour comble de conſolation, cet infortuné rentra un moment après dans le néant dont la ſéduction l'avoit tiré.

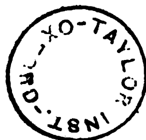
Sitôt que je fus débarraſſée de cette maniere de ce funeſte

état j'en donnai avis à M. de Digby comme nous en étions convenus. Il annonça alors à ma sœur qu'il avoit épousée, & à tous ceux qui se trouverent dans ce moment chez lui, que ma prétenduë tante étoit morte ; que j'étois en chemin pour revenir ; & qu'il se faisoit une grande fête de me revoir. Il prit des mesures conformes à cette supposition pour mon retour. J'arrivai dans une chaise en grand deuil, & je jouai si naturellement mon rôle qu'on n'a jamais rien soupçonné de cette avanture.

Il ne s'agissoit plus que de me présenter à mon pere, & c'étoit le moment que je craignois le plus. Mon aimable beau-frere lui avoit parlé si pathétiquement de mon repentir & lui avoit fait un récit si touchant de tout ce que j'avois souffert depuis que je

l'avois quitté , que lorsque j'allai me jetter à ses pieds je lus ma grace dans ses yeux : je versai des larmes & tout fut oublié.

Huit jours après le Comte de Digby qui songeoit depuis plus de trois mois à me rendre encore un service plus essentiel nous apprit que ses affaires l'obligeoient d'aller à Lyon où la plûpart de ses biens étoient placés ; nous partîmes : lorsque nous fumes à quatre lieuës de cette grande Ville un carosse vint nous prendre : c'étoit celui de M. de Malausan, l'un des meilleurs amis de mon beau-frere, dont il nous avoit souvent vanté le mérite personnel , la naissance & les biens. Ce qu'il y eut de singulier dans cette premiere entrevuë , c'est que ce Gentilhomme ne sut pas plutôt qui j'étois, qu'il se déclara mon Chevalier , qu'il



devint mon complaisant, & qu'à la fin d'un grand souper qu'il nous donna où il avoit invité une partie de sa famille, il s'écria après m'avoir entendu chanter, que j'étois adorable, qu'il ne pouvoit pas trouver mieux, qu'il ratifioit de tout son cœur le choix que son ami Digby avoit fait de moi, & que si j'y consentois, c'étoit une affaire faite, qu'il étoit des nôtres, & qu'avant la huitaine nos deux maisons n'en feroient plus qu'une.

Un discours aussi entortillé qu'il étoit incompréhensible, me parut un énigme, mais trois jours après ce Gentilhomme qui me donnoit le bras dans son Jardin où nous nous promenions tous avant le souper me l'expliqua. Il m'apprit qu'il y avoit au moins dix ans qu'il avoit prié mon beau-frere de lui choisir une

femme à Paris, & de la lui envoyer, ayant des raisons pour ne point se mêler lui-même d'une affaire de cette importance; que M. Digby l'ayant fait languir pendant presque tout ce temps-là, lui Malausan, s'étoit enfin fâché de tant de retards; qu'enfin dans le moment qu'il s'y attendoit le moins, son ami lui avoit envoyé mon portrait avec les éloges les plus flatteurs de mon caractére, en lui marquant que si le tout étoit à son gré, il ne désespéroit pas de m'engager à l'épouser; qu'à la premiere vuë de ce portrait il étoit devenu si amoureux de moi qu'il seroit parti sur le champ pour Paris afin de m'offrir son cœur & sa fortune, si son devoir lui avoit permis de céder à ce desir pressant; qu'il avoit écrit sur le champ à mon beau-frere pour

obtenir de son amitié qu'il m'engageât à faire le voyage de Lyon en promettant d'honneur de me donner sa foi aussitôt que je serois arrivée, & en assurant sa parolle par un dédit de cinquante mille francs.

Cette déclaration d'amour me causa un si grand trouble, que je ne me ressouviens pas trop de ce que je dis dans ce moment : il y a cependant apparence que ma réponse fut obligeante, car mon Amant en parut si satisfait, qu'il appella à haute voix la Compagnie qui n'étoit pas éloignée, & lorsqu'elle fut rassemblée autour de nous, il me présenta comme devant être dans trois jours, disoit-il, Madame de Malausan. Surprise, autant qu'on le peut être, de l'assurance avec laquelle il s'expliquoit sur ce chapitre, & ne sachant que répondre, j'alléguai que j'avois un pere sans

lequel je ne pouvois diſpoſer de ma perſonne ; à cette objection, M. de Digby tira un acte paſſé pardevant Notaires, par lequel M. de Calville conſentoit à ce mariage : ainſi je compris par-là, ainſi que tous ceux qui étoient préſens, que tout avoit été prévû & concerté. Je reſtai ſi étonnée, que je n'ajoutai pas un mot : mon ſilence parut comme l'effet de la honte d'une jeune perſonne que tout fait rougir ; il me fit honneur, & m'attira autant de plaiſanteries que de complimens.

A la fin du ſouper, un Négociant étant ſurvenu, & ayant appris de quelle maniere ſinguliere M. de Malauſan s'y étoit pris pour le mariage qu'il étoit à la veille de terminer, il lui demanda ce qui avoit pu lui donner l'idée de recourir à un moyen auſſi bizarre, & qui étoit auſſi peu

en usage ? le Gentilhomme répondit qu'il y avoit environ douze ou quinze ans, qu'étant à la campagne avec fort bonne compagnie, on y avoit amené, pour y amuser les Dames, une prétenduë Devineresse qui étoit dans la bonne foi, que tout ce qu'elle prédisoit, arrivoit toujours infailliblement. Je ne pus m'empêcher de plaisanter de l'empressement avec lequel toutes les Dames consultoient la Vieille, continua M. de Malausan : pour m'en punir, elles m'obligerent à lui demander à mon tour ce qui m'arriveroit ? il fallut bien avoir cette complaisance. La Devineresse piquée de l'incrédulité que j'avois fait paroître, & des railleries que j'avois faites à son égard, saisit cette occasion de s'en ressentir : *Pour toi*, me dit-elle, *en me*

lançant un regard irrité, tu peux renoncer à la douceur de posséder un cœur neuf; la personne que tu épouseras, sera fille-femme, mere & veuve, sans qu'elle le paroisse : cependant rien de tout cela. Marie-toi, si tu l'oses à présent. J'ai dit; c'est-là mon dernier mot : je n'en ajouterai pas davantage. Effectivement après cette prédiction mal-adroite, elle sortit en me regardant de travers, & quoiqu'on pût faire pour la retenir, elle ne voulut jamais avoir cette complaisance.

Il fut heureux pour moi, continua Madame de Malausan, en regardant avec timidité d'Argicourt que toute la Compagnie à qui cette histoire faisoit beaucoup de plaisir, comme en fait toujours tout ce qui est merveilleux, eut en ce moment les yeux sur mon futur mari; j'avois pâli

dès le commencement de son récit sans pouvoir m'en empêcher, & je rougissois d'une maniere à donner des idées qui m'eussent perduë, si on les eût soupçonnées. Mais ma sœur ayant remarqué mon trouble, & craignant les inconvéniens dont je viens de parler, feignit d'avoir besoin de moi, & me tira de cette maniere du cruel embarras où je me trouvois.

Mais, malgré l'attention obligeante que Madame de Digby venoit d'avoir pour moi dans cette occasion, je ne fus pas quitte de la suite de ce fâcheux récit. M. de Malausan qui étoit dans la confiance qu'il m'amuseroit, n'avoit point voulu poursuivre son histoire que je ne fusse revenuë ; & dès que je reparus, il la continua dans ces termes.

Trois mois après cette partie

de campagne, on me mena dîner chez un riche & gros Marchand de cette Ville, que vous me permettrez de ne point vous nommer s'il vous plaît : tout ce que je pourrai ajouter, c'est qu'il faisoit la plus grande chere, & que sa maison étoit une des meillleures de Lyon. Il avoit deux filles, l'aînée s'étoit faite Religieuse, & la cadette étoit un si riche parti, que tout ce qui étoit à marier dans la Province la recherchoit : jusques-là M. son pere n'avoit point encore prononcé. Le mien desiroit fort que j'eusse la préférence : & c'étoit par cette raison qu'il m'avoit conduit chez ce Marchand, dans l'espérance que je deviendrois amoureux de la Demoiselle, que je pourrois lui plaire, & que je l'emporterois sur tous mes Concurrens.

Une partie des vœux de mon pere fut exaucée ; la Demoiselle à qui je donnerai le nom de Meliane, pour ne me pas servir du sien, me ravit par ses charmes, & par tous les talens dont elle est douée. Enfin après un mois d'assiduités, je me déclarai, ma démarche me réussit, & ma recherche fut agréée.

Mon pere transporté de joye de me voir à la veille de contracter un mariage qu'il avoit tant desiré, & qui devoit me procurer une fortune immense, voulut que je n'épargnasse rien pour persuader au pere & à la fille combien j'étois reconnoissant de la préférence qu'ils m'avoient donnée sur tant de gens qui s'étoient mis sur les rangs avant moi. Je fis exécuter des Fêtes qui se ressentirent de l'opulence dans laquelle je devois

bientôt être, & trois jours avant celui où je devois l'épouser, je les terminai par un Bal masqué.

J'avois avancé quelques jours auparavant, que je l'aimois si éperduement, qu'il n'y avoit pas de déguisement sous lequel elle parût au Bal, que je ne la reconnusse aussitôt; elle me proposa en souriant une discrétion, gageant, disoit-elle, que je la verrois dix fois sans soupçonner que ce fût elle. Je soutins mon dire, & j'acceptai le pari.

Je croyois jouer à coup sûr; j'avois gagné la veille par mes libéralités, une femme de chambre qu'elle aimoit beaucoup. Cette fille adroite voulant d'avance se concilier ma bienveillance, m'avoit prévenu par mille petites attentions dont j'avois été si reconnoissant que je lui avois fait

présent d'un diamant. Le jour qui précéda le Bal, je lui demandai sous quel habit sa Maîtresse y paroîtroit : elle me dit que ce seroit sous celui d'un Berger ; & afin que je ne me méprisse pas, en cas qu'il y eût d'autres Masques travestis de la même maniere, elle ajouta qu'elle attacheroit au bouton du chapeau de sa Maîtresse, un ruban ponceau & noir, & qu'elle en mettroit un de la même couleur sur son épaule pour éviter tout inconvénient.

Enchanté de ces mesures qui assuroient ma gageure, je ne fus pas plutôt entré dans la salle où l'on dansoit la nuit suivante, que je cherchai des yeux Méliane. Ne la trouvant nulle-part sous l'habit qu'on m'avoit indiqué, je pensai que sa femme de chambre m'avoit trompé, ou que sa Maîtresse avoit changé

d'idée : incertain & inquiet, j'allois & venois sans savoir à quel parti m'arrêter; enfin me trouvant au bout des appartemens, je vis une porte ouverte, & je passai dans une chambre qui n'étoit pas éclairée.

J'allois en sortir, lorsque je vis entrer deux Masques, dont l'un ferma aussitôt la porte : nous serons bien ici, dit-il, lorsqu'il eut mis un verrou, & avec cette précaution il n'y a pas d'apparence que l'on nous y vienne troubler.

La porte avoit été fermée si vîte, que quand même j'aurois eu dessein de me retirer, je n'en aurois pas eu le temps : mais il s'en falloit beaucoup que j'eusse ce projet. La maniere mystérieuse dont ces Masques venoient de passer dans ce lieu, avec les mesures qu'ils avoient prises

pour y être seuls, avoient irrité ma curiosité. Je me gardai bien de remuer, j'écoutai, & un moment après j'eus bien lieu de m'en applaudir.

Ce furent d'abord des reproches de la part d'un amant, qui se plaignoit qu'on le sacrifioit à un rival plus riche, malgré la foi promise. Tant qu'il parla ses plaintes ne m'intéresserent point : c'étoit d'un ton si peu poli, & dans des termes si communs que je commençois à me repentir de m'être enfermé si mal-à-propos, & si imprudemment pour un motif qui me paroissoit en valoir si peu la peine ; lorsque le son de la voix de la personne qui se justifioit, & l'esprit qu'elle mit dans ses excuses commencerent à m'intéresser ; & d'autant mieux que je jugeois par-là combien ce

couple d'amans étoit mal assorti. L'un ne disoit que des choses dures & triviales, & l'autre tout ce qu'un cœur sensible & bien épris exprime de plus tendre & de plus délicat. Se peut-il, disoit cette femme spirituelle : qu'après vous avoir obligé de convenir il y a trois jours, que je ne pouvois refuser l'établissement qu'on me propose, sans nous perdre : vous m'accabliez aujourd'hui de chagrins, après vous avoir tant promis, que malgré ce mariage indispensable, je ne cesserai ni de vous voir, ni de vous conserver mon cœur : ingrat, vous voulez donc ma mort ; mais dites-moi, puisque vous ne vous sentiez pas capable du sacrifice que vous m'avez fait, pourquoi y avez-vous consenti ? vous auriez bien dû au moins ne pas attendre si

tard à me faire part de votre répugnance. Qu'importe, interrompit ce rustre amant : n'est-il pas toujours temps de rompre quand on le veut ? Allez si vous m'aviez autant aimé que vous voulez me le persuader, vous m'auriez prévenu, & je n'aurois pas été obligé de vous en demander cette marque. Hé le puis-je à présent, reprit d'un ton touché la jeune personne : que diroit mon pere & ma famille ? Tout ce qu'ils voudront, continua brusquement l'Inconnu ; mais vous m'avez donné votre foi, & je prétens que vous me la teniez, ou vous m'allez voir éclater.

Hé bien, faites donc, cruel, s'écria en pleurant la triste personne, vous voulez me perdre, je ne ferai plus aucune instance pour vous empêcher ; mais sou-

venez-vous bien que si vous avez à vous en repentir, vous n'aurez à vous en prendre qu'à vous seul, oui à vous-même & que j'ai tenté l'impossible pour vous en empêcher. Hélas se peut-il que vous ne prévoyiez pas qu'en déclarant les termes où nous en sommes, vous allez vous exposer à un malheur certain : mon pere est severe comme vous le savez ; il ne saura pas plutôt que vous avez osé lever les yeux sur sa fille, que vous l'avez séduite : car c'est ainsi qu'il traitera la chose) qu'il se portera sans doute aux dernieres violences contre vous : au lieu qu'en dissimulant nous aurions continué à nous aimer, j'aurois pû me trouver dans le cas de vous aider à faire une fortune considérable, & dans la suite que sait-on ce qui auroit pû arriver.

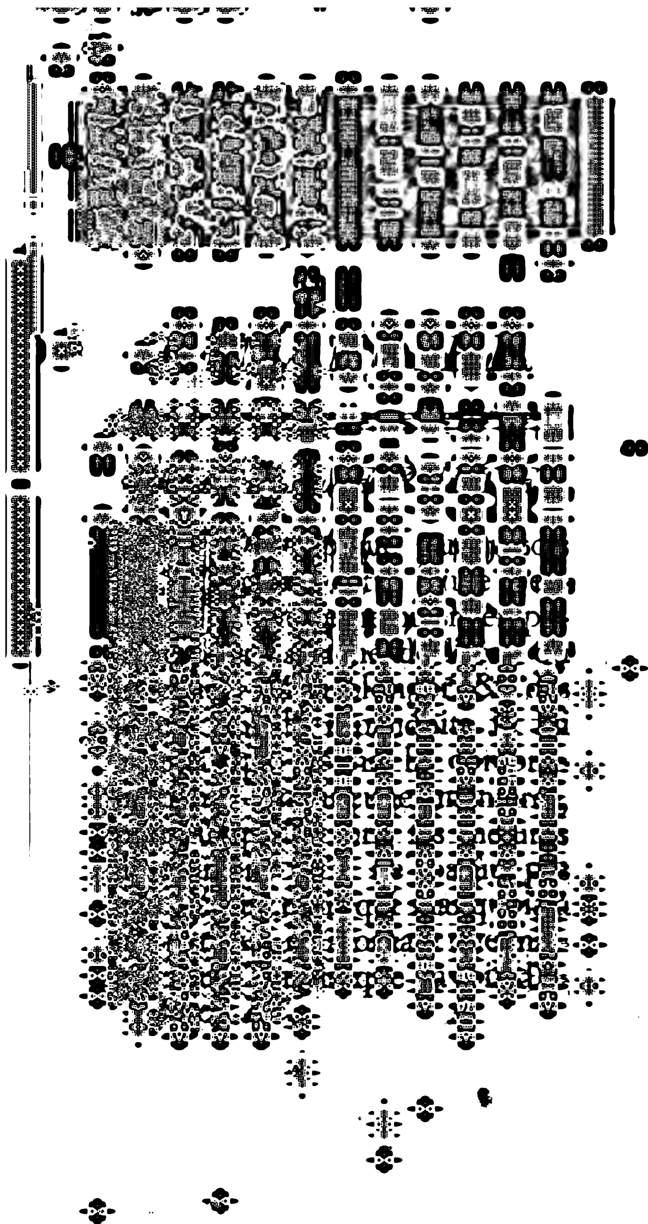
Le Facteur persista avec opiniâtreté à exiger que sa maîtresse lui sacrifiât l'époux auquel elle devoit être unie, ou qu'elle prît tout l'argent qu'elle pourroit à son pere pour s'enfuir avec lui dans les Pays Etrangers; mais quelque fût l'amour que la jeune personne eût pour son Amant, cette proposition la révolta. Non je ne suivrai point tes conseils indignes, s'écria-t-elle en élevant davantage la voix : un rayon de lumiere m'éclaire, la raison arrache le bandeau dont tu avois couvert mes yeux : je te vois tel que tu es; allez, retirez-vous, ajouta-t-elle, je ne vois plus en vous qu'un monstre, qu'un scélérat que je hais autant que j'ai aimé : allez encore une fois, faites à present tout ce que vous voudrez, je ne vous crains pas, vous n'avez aucune

preuve, & si vous osez m'accuser je vous poursuivrai comme un calomniateur : mon pere m'aime, je lui suis chére & il me croira préférablement à vous qui n'êtes qu'un malheureux : au lieu que si vous m'aviez laissé épouser M. de Malausan, comme nous en étions convenu, je me serois chargé du soin de votre fortune, & je vous aurois fait tous les biens qui auroient dépendu de moi.

Ce mot qui dévoila le mystere, me causa une si mortelle surprise, que je l'exprimai par un cri. Mlle Meliane, car c'étoit elle, concevant par-là qu'elle avoit été écoutée & qui se crut perdue, demanda en tremblant qui j'étois: la perfide, elle ne soupçonnoit point encore devant qui elle venoit de se trahir; elle vint à moi & me pria de lui garder le

secret. Volontiers, Mademoiſelle, lui dis-je, en ouvrant la porte ; mais voyez je vous prie à qui vous faites cette priere ? Un coup de foudre & mon aſpect eût été pour elle la même choſe. Ah ! Monſieur, ne me perdez pas, continua-t-elle, en me prenant la main avec un tremblement qui manifeſtoit aſſez ſa douleur & ſa honte ; ayez pitié de ma jeuneſſe & de mon peu d'expérience. Hélas ſi je ne puis obtenir de vous cette grace, & que vous parliez, il n'y a que la mort qui puiſſe être mon réfuge : ſeriez-vous aſſez cruel, Monſieur, pour me réduire à cette affreuſe extrémité ?

Fin de la troiſiéme Partie.



viter l'éclat que cette rupture alloit occasionner, je ne pourrois m'empêcher de faire connoître que j'avois été fondé à la retirer, à moins qu'elle n'en fournît elle-même un prétexte valable : elle le trouva en prenant le parti dès le lendemain de se jetter dans le Couvent où sa sœur s'étoit faite Religieuse ; & aussitôt qu'elle s'y fut rendue, elle écrivit à son pere qu'après s'être consultée sur l'état qu'elle avoit été à la veille d'embrasser, elle avoit senti qu'elle y avoit une répugnance invincible ; elle ajoutoit qu'elle le supplioit de lui permettre qu'elle prît le voile au bout de l'année, si elle prouvoit par sa persévérance que sa vocation étoit sérieuse ; qu'en cas du contraire elle se soumettroit alors à tout ce qu'il ordonneroit de son sort, & qu'elle ne doutoit pas que je ne fusse le

premier à accorder ce délai & à ne lui point ſavoir mauvais gré d'une réſolution qui intéreſſoit autant mon bonheur que le ſien.

Je vous avouerai, Meſdames, continua M. de Malauſan, que je fus on ne peut pas plus ſurpris de la maniere adroite dont cette jeune perſonne s'étoit tirée du précipice où ſon étourderie l'avoit plongée ; je jugeai de là que ſi je l'euſſe épouſée, elle m'en auroit bien donné à garder ſurtout avec les petites diſpoſitions où je l'avois vuë de continuer à aimer ſon Amant, quoique mariée ; loin de m'affliger de la rupture de cette affaire, j'en bénis intérieurement mon heureuſe deſtinée. Oh bien, me dis-je en moi-même, puiſque malgré l'opinion où j'ai été & où je ſuis même encore que toutes ces prétenduës

prédictions sont l'effet du mensonge & du charlatanisme, le hazard a permis que la maudite Vieille ait pensé dire la vérité, je ne veux plus courir de semblables risques. Ainsi décidé je ne fus pas plutôt libre, que j'écrivis à M. de Digby. Vous savez le reste, convenez donc, Mesdames, que je suis à présent dans le cas de mettre au pis la prétenduë Devineresse, puisque ce n'est ni à une femme ni à une veuve que je vais m'unir pour jamais. Après cet exemple, continua mon futur époux, croyez-en aux Diseuses de bonne avanture? n'est-il pas épouvantable & du dernier ridicule que des personnes bien élevées donnent dans des visions de cette nature, & qu'on ne se corrige pas une bonne fois d'une manie aussi condamnable.

Il fut heureux pour moi, Mon-

ſieur, continua Madame de Malauſan, que je me fuſſe préparée à la chûte de cette avanture, ſans quoi mon trouble m'auroit aſſurément trahi. Mais je m'obſervai avec tant de ſoin dans ces momens embarraſſans, que je parvins à ne donner aucun ſoupçon : au contraire, le ſilence que j'affectai de garder, tandis que chacun faiſoit des réfléxions, ou donnoit des exemples du pour & du contre ſur ces ſortes de matieres, fut traité de modeſtie. L'entretien ayant bientôt changé, je me trouvai parfaitement à mon aiſe, & l'on voulut bien applaudir à tout ce que je dis.

Enfin huit jours après, j'épouſai M. de Malauſan. Aux reproches près que j'ai toujours continué à me faire en ſecret, depuis que je vis avec lui, on ne peut pas être plus heureuſe

que je le ſuis. Il eſt vrai que me croyant obligée de réparer le tort que j'ai fait (cependant bien innocemment) à ce cher époux, je me ſuis fait une loi d'aller au-devant de tout ce qui peut lui plaire, & que j'ai cru qu'il m'étoit permis de mettre en défaut le hazard, en vous prévenant ſur le reſte de ma triſte hiſtoire, afin que s'il arrivoit jamais que mon mari vous demandât de quelle maniere vous nous avez connuës, vous ſoyiez ſur vos gardes, & qu'il ne vous échappe rien qui le mette dans le cas de pénétrer une avanture qu'il eſt de mon bonheur & du ſien qu'il ignore pour toujours.

M^de^ de Malauſan n'eut pas plutôt fini de cette maniere ſon récit, que M. d'Argicourt l'aſſura qu'elle pouvoit être parfaitement tranquille ſur ſa prudence & ſur ſa

discrétion, & qu'elle devoit être bien certaine que ce ne feroit jamais de fon côté que ce myftere tranfpireroit. Mais ne convien-droit-il pas, ajouta-t-il, que vous priffiez quelques mefures fur ce qui a rapport à Condrieux ? Les preuves affreufes qu'il vous a données de la noirceur de fon ame, vous doivent tenir toujours en garde contre ce malheureux. Je ne fuis pas non plus fans inquiétude fur ce fujet, continua la jeune Dame, quoique par les enquêtes fecrettes que j'aye fait faire, on m'ait affuré que ce perfide a paffé en Angleterre pour éviter la punition d'un nouveau crime qu'on lui attribuë. Je crains qu'il ne foit actuellement dans cette Province : il y a fept ou huit jours qu'en fortant du Sermon, il m'a femblé entrevoir une figure qui a

beaucoup de ſon air. Je vous avouërai que cette viſion m'a fort émuë, & que je n'en ſuis pas encore bien remiſe. Jugez, Monſieur, dans quelle perpléxité je me trouverois, ſi le hazard me faiſoit rencontrer dans quelqu'endroit ce miſérable. Vous ne devez pas conſerver cette crainte, repartit le Financier : Condrieux eſt trop décrié & trop connu pour oſer s'expoſer dans une Ville telle que celle-ci : d'ailleurs il vous a trop offenſée pour reparoître jamais à vos yeux. Après cette réfléxion qui raſſura beaucoup Madame de Malauſan, d'Argicourt prit congé d'elle en lui ſouhaitant un bonheur durable, & en l'aſſurant qu'elle trouveroit en lui dans tous les temps un ſerviteur & un ami fidéle, qui lui ſeroit toujours parfaitement dé-

voué, & qui ne lui manqueroit jamais au besoin.

Les affaires pour lesquelles M. d'Argicourt étoit venu à Lyon, étant à la veille d'être terminées, il s'occupoit d'avance du plaisir délicieux de revoir bientôt l'aimable Mlle de Versan, lorsque Prevandal & Vauban vinrent le surprendre dans le moment qu'il s'y attendoit le moins. Deux raisons m'aménent ici, lui dit le premier, après l'avoir embrassé tendrement. La principale vous concerne : je suis chargé par M. de Versan & par mes aimables parentes, de vous faire des reproches de ce que vous êtes si longtemps à acquitter la parole que je leur ai donnée de votre part. Ils vous attendent avec la plus grande impatience. D'Argicourt ravi d'un empressement aussi obligeant, l'assura

que c'étoit auſſi avec bien du regret qu'il n'avoit encore pu leur aller rendre ſes devoirs ; mais que quelque diligence qu'il eût faite pour anticiper ce bonheur, comme il l'avoit mandé dans la derniere Lettre qu'il avoit écrite à Monſieur de Vauban, ſes affaires ne lui avoient pas permis de céder à ce deſir. Il ajouta qu'il ſe flattoit cependant qu'elles ſeroient finies avant trois jours, & qu'il attendoit ce terme comme ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux.

Prévandal ne reſta que fort peu de temps avec le Financier ; outre qu'il avoit des affaires preſſées en Ville, qui l'obligeoient, diſoit-il, à ſortir ſur le champ, il avoit tant vû de gens dans l'antichambre avant que d'entrer dans ſon cabinet, qu'il ne vouloit pas trop les faire attendre : il fut décidé qu'ils ſe rever-

roient à souper chez M. de Risaucourt.

D'Argicourt ne se fut pas plutôt débarrassé de tous ceux qu'il avoit à expédier, qu'il demanda à Vauban qui ne l'avoit pas quitté, s'il avoit de bonnes nouvelles à lui apprendre? On ne peut pas meilleures, répondit son ami: Premierement, vous devez être sûr que Mlle de Versan n'aime encore rien, je le tiens d'elle-même; & quand elle ne m'auroit pas fait cet aveu, je n'en aurois pû douter: elle n'a jamais quitté Madame sa mere; il ne vient pesonne chez elle que de vieux amis de son pere, fort peu propres, comme vous le croyez bien, à inspirer de l'amour: mais ce qui en est encore un garant plus positif, c'est la solidité du caractere de cette charmante personne, qui est

aussi admirable qu'on pourroit le desirer à son âge. Sachez enfin, mon cher d'Argicourt, que cette adorable fille est aussi sensée & aussi éclairée que si elle avoit vécu dans un très-grand-Monde. Le mérite le plus brillant qu'on puisse étaler à ses yeux, c'est d'avoir des sentimens, de l'honneur, & surtout d'être vertueux. Elle s'en est expliquée si souvent & si positivement que je n'en fais aucun doute : en un mot c'est un prodige pour l'esprit & pour les talens ; mais ce que je prise encore plus que toutes ses belles qualités, c'est qu'elle a le cœur excellent, & qu'elle jouit d'une satisfaction délicieuse, quand elle a l'occasion & le pouvoir de contribuer au bonheur de quelqu'un.

D'Argicourt goûtoit un plaisir si parfait, pendant que son ami

l'entretenoit de cette maniere de Mlle de Versan, que dans la crainte d'en perdre un seul mot, il respiroit à peine; Vauban n'eut pas plutôt cessé de parler, que le jeune Financier se jetta à son col, & le serra étroitement entre ses bras : ah ! que vous me causez de satisfaction, lui dit-il, & que je vous suis obligé de tout ce que vous venez de m'apprendre. Que je serois heureux, mon cher Mentor, si je pouvois subjuguer un cœur d'un si grand prix ! Je ne doute pas qu'avec des soins vous n'y parveniez, repartit Vauban; le service essentiel que vous lui avez rendu, & le ton sur lequel nous nous sommes entretenus de vous M. de Prevandal & moi devant elle, ont déja fait beaucoup en votre faveur. J'ai remarqué même qu'elle nous a toujours écouté avec plaisir lorsqu'il a été quef-

tion de vous, & cela avec une complaisance qui annonce déja bien de l'estime pour vous. Convenez que lorsqu'on est parvenu à surprendre ce sentiment, c'est un grand pas de fait dans une ame de la trempe de celle de Mlle de Versan ; après cela pour peu que votre personne lui plaise d'ailleurs, je ne vois pour vous que de l'espérance à concevoir.

L'on trouve toujours les momens trop courts quand l'on parle de ce qu'on aime : mais Vauban qui s'aperçut qu'il étoit tard, le fit remarquer à d'Argicourt, en lui représentant que Madame de Risaucourt l'attendoit vraisemblablement. Le Financier qui se ressouvint alors que Prevandal devoit s'y rendre, demanda son carosse ; ne trouvez-vous pas comme moi, dit-il à Vauban, lorsqu'il y fut monté, que notre

ami eſt bien triſte & bien changé ? Se reſſentiroit-il encore des ſuites de ſa bleſſure ? Non, ce n'eſt que depuis quelques jours qu'il eſt comme vous le voyez, reprit Vanban ; avant ce temps il ſe portoit à merveille, & étoit de la meilleure humeur du monde. Nous nous ſommes apperçû comme vous, qu'il n'étoit plus le même depuis quelques jours. Hé ! qui pourroit être la cauſe d'une révolution ſi ſubite, ajouta d'Argicourt avec intérêt ? Je l'ignore, continua Vauban ; ce que je ſai, c'eſt que depuis qu'il a reçu des Lettres de ſon Régiment, il a toujours été rêveur & chagrin : je n'ai pas été le ſeul qui lui en ait marqué de l'inquiétude ; mais comme il nous a paru que ces marques d'amitié l'embarraſſoient, nous avons ceſſé de lui en parler davantage.

Effectivement quelque soin que M. de Prevandal prît à souper pour qu'on ne fît pas attention à la tristesse dont il étoit pénétré, tous ceux qui le connoissoient s'apperçurent aisément qu'il n'étoit pas dans son assiette ordinaire. Son caractere naturellement enjoué étoit contraint, il vouloit paroître tranquille : un soupir échapé malgré lui, le trahissoit.

Les jours suivans sa mélancolie allant toujours en augmentant : d'Argicourt y fut si sensible qu'il résolut à quelque prix que ce fût, d'en découvrir la cause, bien résolu s'il parvenoit à la pénétrer de tenter l'impossible pour la faire cesser ; mais ne voulant pas se mettre dans le cas de le désobliger, instruit comme il l'étoit du chagrin qu'on lui faisoit lorsqu'on tentoit de le sonder sur cet article ; il s'avisa de

charger de quelques commiſſions un de ſes gens, nommé S. Germain, qui auroit été un Domeſtique parfait, s'il n'eût pas un peu trop aimé le vin, & à parler. Quatre louis qu'il lui donna quand il vint lui en rendre compte, le diſpoſerent à toute la complaiſance que ſon bienfaiteur en eût exigé. Ce Valet-de-chambre n'étoit pas accoutumé à des gratifications auſſi conſidérables, & il ne ſavoit comment en exprimer ſa reconnoiſſance : en ayant fait naturellement l'aveu, d'Argicourt lui dit qu'il l'en quittoit pourvû qu'il lui apprît ce qui occaſionnoit le chagrin dont ſon Maître étoit dévoré depuis quelque tems ? S. Germain répondit au Financier qu'il étoit trop pénétré de ſes bontez pour lui en faire un myſtere; mais qu'il le ſupplioit

que M. de Prevandal n'en sût jamais rien, n'étant pas douteux qu'il ne le lui pardonneroit jamais. Le secret lui ayant été promis, le Valet-de-chambre assura que l'ennui de son Maître étoit occasionné par deux motifs : premierement parce que depuis qu'il étoit à Versan il n'avoit point eu de nouvelles d'une personne qu'il estimoit beaucoup, & dont il recevoit ordinairement des lettres deux fois la semaine : secondement à cause que son Maréchal-des-logis lui avoit mandé qu'il avoit perdu dix ou douze chevaux de sa Compagnie en deux mois, & qu'il lui étoit déferté six Cavaliers ; S. Germain ajouta que c'étoit cette fâcheuse nouvelle qui l'avoit fait venir sur le champ à Lyon pour y faire des fonds qui le missent en état de réta-

blir sa Troupe, qui étoit dans un état déplorable : que son Maître avoit compté pour cet effet sur un oncle fort riche, qui l'aime beaucoup ; mais que par un contretemps épouventable, dont il ne pouvoit se consoler & qui étoit en effet bien désolant : ce bon parent qui l'auroit infailliblement tiré de ses embarras, étoit parti la veille pour aller à Madrid recueillir la succession d'un frere, ce qui ôtoit à M. de Prevandal la seule ressource sur laquelle il pouvoit raisonnablement compter.

D'Argicourt sentit tout le parti qu'il pouvoit tirer de cette confidence pour servir son nouvel ami : aussi conçut-il sur le champ un moyen infaillible de faire cesser le chagrin dont cet Officier étoit dévoré. Pour ce qui avoit rapport à l'inquiétude où

il étoit de ne point recevoir des nouvelles de la personne qu'il aimoit, le Financier ne jugea point à propos de pousser trop loin ses questions sur ce sujet, dans la crainte d'apprendre à ce Domestique un secret que son Maître ne lui avoit peut-être pas confié.

Mais il se promit bien que lorsque l'occasion s'offriroit naturellement de lui faire sentir qu'il n'ignoroit pas ses vuës sur sa chere sœur, il en profiteroit pour lui apprendre que loin de lui être contraire, il le serviroit de tout son pouvoir.

Sitôt qu'il eut congédié le Valet-de-chambre de Prevandal, il écrivit à Baltasar son Marchand de Chevaux, d'envoyer sans délai à Lille quinze des plus beaux Chevaux de Cavalerie qu'il pourroit

trouver, de les faire conduire dans les Ecuries de M. de Prevandal, comme une remonte que le Capitaine y faisoit passer, & de ne rien négliger pour que la commission qu'il donnoit fût parfaitement bien faite.

Il écrivit aussi par le même ordinaire à un de ses cousins qui étoit Lieutenant-Colonel de Cavalerie, sur l'amitié duquel il comptoit beaucoup; il le prioit de lui faire faire dix des plus beaux hommes qu'on pourroit trouver, de les engager au nom de M. de Prevandal, & de les envoyer de la part du Capitaine à Lille où son Regiment étoit en Garnison.

Plus tranquille après avoir pris ces mesures, il s'occupa du soin de distraire Prevandal des inquiétudes auxquelles il étoit en proye quand ses affaires lui

en laiſſoient le loiſir. Celui-ci fut infiniment ſenſible à tant de preuves d'amitié, & trouva une conſolation infinie dans ſon commerce : indépendamment des raiſons qu'il avoit de s'en applaudir, elles le flattoient encore bien davantage de la part du frere d'une perſonne qu'il aimoit ſi éperdument : ſurtout depuis qu'il avoit appris que ce même frere étoit le maître de diſpoſer du ſort de Mlle de Monchamps, & qu'elle ne pouvoit en décider ſans ſon agrément.

Cependant quelqu'occaſion que d'Argicourt fournît à Prevandal, pour qu'il confiât ſon penchant pour Mlle de Monchamps, cet Officier ſembloit l'éviter. Il penſoit qu'il n'étoit pas encore aſſez connu du Financier pour hazarder une confidence de cette nature : ce n'é-

toit pas qu'il n'en ſentît toute la néceſſité. Il ne devoit pas ſe flatter que Madame de Monchamps approuvât jamais un amour dont l'objet tendoit à empêcher que ſa belle-fille fût Religieuſe ; ainſi il étoit de ſa politique de gagner ſon frere, dont les droits ſurmontoient ces obſtacles. C'étoit ſur ce ſujet qu'il avoit écrit lettres ſur lettres à Pont-aux-Dames, pour que Mlle de Monchamps inſtruite du hazard heureux qui lui avoit donné la connoiſſance de M. d'Argicourt, lui permît de lui confier les ſentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Il n'avoit pû s'y réſoudre qu'elle n'y eût conſenti, ne ſachant pas ſi elle le trouveroit bon, ou ſi ſon intention n'étoit pas de l'en inſtruire elle-même quand elle le verroit, ou par écrit : malheureuſe-

ment il ne recevoit aucune de ſes nouvelles ; il ne pouvoit deviner ce qui en étoit la cauſe, & c'étoit-là le plus grand de ſes chagrins. A l'égard de ce qui avoit rapport au délabrement de ſa Compagnie, il avoit pris ſon parti : c'étoit celui de ſolliciter l'agrément de la vendre pour payer ſes dettes avec ce qu'il en retireroit ; aimant beaucoup mieux ſe réduire à la fortune la plus bornée, que de fruſtrer des créanciers auxquels il ſavoit qu'il devoit légitimement.

Pendant que cet Officier rempli de probité & d'honneur s'occupoit de ces penſées : le Financier qui aſpiroit au moment heureux de revoir Mlle de Verſan, travailla avec tant d'ardeur à le hâter : qu'il termina enfin toutes les affaires qui le retenoient

moient à Lyon. Il n'y eut pas plutôt mis la derniere main ; qu'il avertit Prevandal qu'il étoit à ses ordres, & qu'il ne s'agissoit plus que de fixer le jour de leur départ. Ce seroit dès demain, répondit ce nouvel ami : si je ne m'étois pas engagé à souper avec un vieil Officier nommé la Valletrie avec lequel je suis en pour-parler pour une affaire. C'est un garçon rempli de mérite & de sentimens, continua Prevandal : vous les aimez de ce ton, & je suis sûr que vous me saurez gré de vous avoir donné sa connoissance. Il a un neveu qu'il aime beaucoup, qu'il veut pousser dans le service, & auquel il desire de procurer une Compagnie. Il est bien en état de lui faire sa fortune : la sienne étoit fort bon-

née il y a dix ans ; mais le hazard le plus singulier qui puisse jamais arriver, lui en a assuré une très-opulente. Je l'engagerai à vous la conter, & je ne doute pas qu'il ne s'en fasse un vrai plaisir, étant né obligeant, & sa plus grande joye étant de renvoyer contens tous ceux qui lui font l'honneur, dit-il, de vouloir bien vivre avec lui.

Le Financier qui aimoit avec passion les gens de mérite, accepta avec empressement la partie qui lui étoit proposée ; il fut arrangé qu'au sortir de table ils monteroient en chaise, & qu'ils partiroient la même nuit. M. de Vauban devoit rester encore quelques jours à Lyon, pour une affaire qui n'exigeoit point la présence de d'Argicourt, & après l'avoir terminée, il étoit

décidé qu'il viendroit les joindre à Verſan.

M. de la Valletrie qui connoiſſoit de réputation M. d'Argicourt le reçut avec empreſſement, & fut enchanté de le poſſéder. Le ſouper étoit exquis, les vins délicieux, & excepté Prevandal que l'inquiétude de ne pas recevoir des nouvelles de Mlle de Monchamps rendoit diſtrait, tout le monde y fut fort gai; à la fin du repas le Maître de la maiſon ſollicité de leur rapporter l'hiſtoire de ſa fortune, ne s'en fit pas prier; il n'avoit point de fauſſe vanité, & il étoit ſur ce ſujet d'une franchiſe adorable. Il eſt vrai que ſon avanture étoit ſi extraordinaire, qu'il trouvoit une ſorte de vanité à convenir qu'elle lui étoit arrivée.

Un jour cet Officier en reve-

nant au point du jour d'une maiſon de Campagne, où le ſouper avoit duré toute la nuit, il s'entendit appeller en paſſant ſous les fenêtres d'un Couvent de Capucins. Il leva la tête, vit un Pere qui lui fit ſigne de l'attendre, en l'aſſurant qu'il alloit être à lui dans le moment. En effet, le Capucin parut auſſitôt: ah c'eſt vous, M. de la Valletrie, s'écria le Moine, après l'avoir conſideré avec ſes lunettes: que je ſai de gré au hazard de vous avoir fait paſſer par ici. Vous êtes un galant homme, qui avez des mœurs, de la Religion, & le Ciel va vous en récompenſer: allez, conſolez-vous; ſi vous n'êtes pas riche, vous le ſerez bientôt; c'eſt moi qui vous en répons; mais ne perdons point de tems, commencez à dreſſer votre inten-

tion pour prononcer mentalement un acte de grace & de reconnoiſſance : ah, ah vous le devez, les Cieux vont être ouverts pour vous.

M. de la Valletrie ſurpris de pareil propos, répondit au Pere en ſouriant, qu'il ne croyoit pas qu'il dût lui avoir de ſi grandes obligations. Vous riez, repartit le Pere Anſelme (c'étoit le nom du Capucin), rien de plus poſitif cependant que ce que je viens de vous annoncer; mais à la maniere dont vous me répondez il ſembleroit que vous ne me remettez pas, ajouta le Moine? Cependant je confeſſe les Officiers de votre Régiment, & vous êtes un de ceux qui êtes venu à moi le plus ſouvent.

M. de la Valletrie ayant fixé avec plus d'attention le Capucin, le reconnut enfin. Pardon-

nez Pere Anſelme, reprit-il, je confeſſe que je ne vous ai pas d'abord remis ; mais vos jeûnes & votre derniere maladie vous ont ſi fort changé, que je ſuis on ne peut pas plus excuſable. Laiſſons cela, reprit le Pere, & ſuivez-moi. Vous pourrez dire avant une heure que vous avez trouvé la fortune dans le ſein de la miſére ; mais voilà le Monde : ou pour mieux dire le Créateur qui quand il lui plaît fait tous les jours de rien, quelque choſe, & de quelque choſe, rien.

L'Officier auroit crû que le cerveau du Pere s'étoit dérangé depuis qu'il ne l'avoit vû, s'il n'en avoit pas entendu encore parler la veille, comme d'un des Sujets le plus ſenſé & le plus conſideré de ſa Maiſon. Il l'accompagna ſans rien dire:

davantage, en tachant de deviner en lui-même quels pouvoient donc être ces grands biens dont il venoit de lui parler avec tant d'exagération. Après avoir fait environ deux cens pas le long des murs du Couvent, le Pere Anſelme s'arrêta à une petite porte qui étoit celle du Cimetiere, & l'invita à y entrer. C'eſt donc ici où je dois trouver la Fortune que vous venez de m'annoncer, lui dit en riant l'Officier? Je conviens qu'on gagne beaucoup à la mort, parce qu'on n'a plus beſoin de rien; mais j'avoûrai en même tems de bonne foi que je ne ſuis point encore preſſé de faire fortune à ce prix. Entrons, entrons, s'écria le Pere Anſelme avec impatience: attendez, & dans peu vous changerez bien de langage. De plus je ne vous crois

pas homme à avoir peur que je vous enterre ici tout vif ; il faudroit bien d'autres bras que les miens pour y parvenir.

Aussitôt que M. de la Valletrie eut passé la porte, le Pere la referma avec beaucoup de précaution : ensuite il le conduisit dans une petite Chapelle où il le fit asseoir. Ecoutez à présent ce que j'ai à vous apprendre, lui dit-il, & bénissez Dieu avec moi qui nous écoute, & qui a bien voulu vous choisir pour vous donner les richesses que je vais vous remettre.

Il y a deux jours qu'ayant assisté sur le soir à l'enterrement d'un de nos Peres, continua le Moine, je suis resté ici après que la Communauté a été retirée pour réciter quelques prieres sur sa tombe. J'avois gardé le Mort durant les trois derniers jours de sa maladie, & j'étois si ac-

câblé de fatigue que je me suis endormi en priant pour son ame. J'ai été réveillé en sursaut quelque têms après, par des cris affreux que l'on jettoit : à l'aide, au meurtre, réitéroit-on ; & puis mon Dieu, mon Dieu, ne m'enverrez-vous pas enfin du secours. Il étoit nuit noire, ces cris sembloient partir du grand chemin : j'ai volé à la porte par laquelle je viens de vous introduire dans ce lieu ; je l'ai ouverte & j'ai couru du côté où j'avois entendu crier : j'ai été longtemps sans rien rencontrer à cause de l'obscurité, & parce que je n'entendois plus rien. Enfin de nouveaux gémissemens ayant encore frappé mon oreille, j'ai tourné du côté d'où ils venoient ; redoublez votre attention : j'ai entrevû à cent pas de cette Maison une chaise, dans

laquelle il y avoit un homme qui se plaignoit. J'ai ouvert la portiere : juste Ciel ! quelle a été mon horreur ; j'ai remarqué à la foible lumiere des Etoiles que ce malheureux nageoit dans son sang : à l'exclamation que j'ai faite il m'a prié d'une voix lamentable & mourante, d'étancher le sang qui couloit de ses blessures, pendant qu'il m'apprendroit ce qu'il desiroit de moi. Je lui ai répondu que j'étois seul ; que ne voyant pas clair, il falloit que j'allasse au Couvent qui n'étoit pas éloigné, pour chercher le Pere Apotiquaire, qui lui donneroit les secours dont il avoit besoin. Dieu soit loué, reprit le mourant, puisqu'il a permis que le malheur qui m'arrive m'ait conduit au port du salut : allons, mon Père, il en faut vîte profiter pour m'assurer l'éternité. Ecoutez-moi, mon

très-cher Moine, puisque vous l'êtes, a-t-il continué, les momens sont trop précieux pour les perdre en vains complimens : apprenez que je suis Juif ; que je me nomme Isaac ; qu'un malheureux Rabin qui a sû que je me faisois instruire pour changer de Religion, & que je méditois un voyage pour aller abjurer dans la Ville prochaine, a juré ma perte : qu'instruit sans doute du jour de mon départ il m'a suivi ; qu'à mon égard dans la prévention que j'avois tout à craindre de cet homme, qui me menaçoit depuis longtems, je ne marchois que la nuit ; mais est-il des précautions contre des scélérats ? Le traître a profité de ma prévoyance pour assurer son crime, & pour le cacher ; il y a environ une demie-heure qu'il a paru à la portiere de cette

voiture, où il m'a dit d'une voix effroyable, en me portant un coup de poignard : *c'est ainsi que doivent être punis les traîtres qui osent renoncer à leur culte : meurs, ajouta-t-il, en m'en frappant d'un second, & saches que c'est Ismael, le Rabin, qui vange la honte dont tu voulois couvrir la Tribu.*

Le Postillon au premier abord de ce scélérat qu'il a pris pour un voleur s'est enfui. Le temps qui s'est passé depuis ce malheureux moment qui m'a fait perdre tout mon sang, jusqu'à votre arrivée, mon pere, a poursuivi le Juif, m'ôte tout espoir de revenir à la vie : ainsi ne nous occupons d'abord que de mon ame, c'est-là le principal. Dieu ordonnera du reste, & pourvu qu'il me reçoive dans sa miséricorde, je mourrai content.

Touché de ces saintes dispositions, & pénétré de douleur de voir cet honnête homme dans l'état où il se trouvoit, je lui ai dicté avec un zéle ardent les prieres qu'il devoit dire après moi, pendant que j'étanchois le sang qui couloit de ses blessures, à la lumiere de l'aurore qui commençoit à paroître, afin de lui donner le temps de recevoir le Baptême : il m'a dit qu'il avoit dans une de ses poches un flacon d'Eau des Carmes : je lui en ai froté le nez, & je lui en ai fait avaler. Un peu moins foible après ce leger secours, j'ai eu le temps de lui administrer le Baptême, & le Sacrement de la Pénitence ; le Juif plus tranquile après son abjuration & ces secours spirituels, m'a dit que j'ouvrisse le coffre de sa chaise : quand j'ai eu fait ce qu'il me pres-

crivoit, il m'a montré deux cassettes. Elles contiennent tout mon bien, a-t-il continué, je l'avois réduit en si petit volume pour l'emporter plus aisément dans la vuë de quitter pour jamais les Juifs, & de vivre avec ceux de la Religion que je viens d'embrasser. L'une est remplie d'or, & l'autre de bijoux & de pierreries : le tout monte à plus d'un million; emportez-les toutes les deux, mais écoutez bien ceci: j'en donne une à votre Couvent pour participer à toutes les bonnes œuvres qui s'y feront tant qu'il subsistera; mais souvenez-vous bien que je légue l'autre à la premiere personne qui passera dans cet endroit, où j'ai été si cruellement assassiné, que ce soit homme ou femme, n'importe : ainsi, Pere Anselme, a continué le Mourant, en s'assoi-

blissant de plus en plus, ne manquez pas, aussitôt que vous m'aurez fermé les yeux, de porter ces cassettes dans votre Couvent, ensuite vous monterez à l'une des fenêtres qui donnent sur le grand chemin, & le premier qui y passera, vous l'appellerez, le ferez entrer, & vous lui laisserez le choix de prendre des deux cassettes celle qu'il voudra; telle est ma volonté derniere dont je charge votre conscience & votre probité. J'aurois pû laisser cette riche succession à mes Collatéraux; mais outre que ce seroit fournir de nouveaux moyens à des Juifs d'en faire un mauvais usage; ces biens que j'ai mal acquis pendant ma jeunesse, doivent être rendus par forme de restitution à celui dont le Ciel fera le choix pour l'acquit de ma

conſcience ; cependant, afin que ces dernieres diſpoſitions ne puiſſent être conteſtées, en cas que vos ſcrupules vous obligent d'appeller la Juſtice, prenez l'écritoire que vous voyez ſur ce couſſin, elle contient tout ce qu'il faut pour écrire : dreſſez le Codicile tel que je viens de l'énoncer ; & ſi Dieu m'en donne la force, je le ſignerai.

J'ai exécuté de point en point ce que le Juif converti venoit de me preſcrire. Je n'ai pas eu plutôt fini, que je lui ai lû ce que j'avois écrit, & il l'a ſigné. Il étoit temps ; un moment après il m'a dit qu'il ſe mouroit : je l'ai aidé à le faire chrétiennement ; enfin il eſt expiré dans mes bras, en invoquant Dieu avec une confiance & une piété qui m'a fait fondre en larmes, & deſirer une auſſi ſainte mort.

Le premier de mes ſoins lorſqu'il a eu les yeux fermés, a été d'aller à la Communauté appeller le Gardien; il m'a ſuivi, & je lui ai rendu compte en chemin de tout ce qui venoit de m'arriver; après y avoir réfléchi, mon Supérieur m'a dit que pour ne point nous compromettre, il falloit mander la Juſtice, & lui faire le rapport de ce qui s'étoit paſſé; & que comme le Juif n'avoit fait le don de la caſſette au Couvent, qu'à condition qu'on exécuteroit à la lettre ſes dernieres volontés, je montaſſe à la cellule qui donne ſur le grand chemin, afin de diſtinguer la premiere perſonne qui paſſeroit, pour lui remetttre le dépôt qui m'avoit été confié.

Le Pere Anſelme ayant terminé de cette maniere ſon récit, ſe leva, ouvrit le devant de

l'Autel, montra les deux caffettes à M. de la Valletrie, & lui dit de choifir celle qui lui conviendroit, l'Officier prit la premiere venuë, elle étoit fort pefante; le bon Pere auroit bien defiré de favoir ce qu'elle contenoit : mais la Valletrie qui regardoit toujours comme un fonge ce qui venoit de lui arriver, s'écria qu'il fatisferoit fa curiofité un autre jour, fe trouvant fatigué, & ayant befoin de repos; cependant avant que de fe retirer, il exigea une copie du Teftament d'Ifaac de la main du Capucin avec un certificat de fa part, comme la caffette qu'il emportoit, lui avoit été remife en vertu du Codicile dont il avoit copie; le Pere ayant defiré de fon côté une décharge du legs, M. de la Valletrie la lui donna fans difficulté.

Cet heureux Officier ne fut pas plutôt rentré chez lui, qu'il brisa la serrure de la cassette: quelle fut sa surprise & sa joye! Elle étoit remplie de diamans & de pierreries. M. de la Valletrie étoit le fils d'un Jouaillier, il ne s'en cachoit pas: ainsi il s'y connoissoit bien; selon l'estime qu'il en fit, il jugea que son lot alloit à sept ou huit cent mille francs: mais ce qui le combla d'une entiere satisfaction, c'est qu'en faisant une recherche plus exacte dans le coffret, il y trouva un double fond dans lequel étoit renfermée une donation de tout ce qui y étoit, dont le préambule en assuroit la propriété à celui qui s'en trouveroit possesseur lors de sa mort, soit que le hazard ou lui, Isaac, en eût disposé en sa faveur.

Le Financier écouta cette histoire avec beaucoup de plaisir;

tout ce qui tenoit à procédé généreux, l'intéressoit extraordinairement. Il plaignit sincerement ce bon Juif, & auroit fort desiré qu'il eût fait cette belle action, sans qu'il lui en eût couté la vie. Il demanda si le crime avoit été puni? M. de la Vallerrie assura que trois ans après le Rabin qui l'avoit commis étant tombé entre les mains de la Justice pour une faute moins grave que l'assassinat d'Isaac, il s'étoit coupé dans son interrogatoire, ce qui l'avoit fait examiner de si près qu'on avoit découvert les circonstances de ce meurtre, & qu'en ayant trouvé des preuves suffisantes, on l'avoit condamné au supplice qu'il méritoit.

Minuit sonnant, un moment après que l'histoire d'Isaac fut a-

chevée, d'Argicourt & Prevandal prirent congé de M. de la Valletrie, & descendirent pour monter en chaise ; mais quelle fut la surprise du Financier, en apprenant que sa voiture n'étoit point encore arrivée quoiqu'il en eût donné l'ordre pour onze heures.

M. de la Valletrie charmé de ce contre-temps les reconduisit à table en leur disant obligeamment qu'il savoit bon gré à la négligence de leurs gens qui lui procuroient le bonheur de jouir un peu plus longtemps de leur compagnie. Le Financier répondit avec sa politesse ordinaire à ce compliment, quoiqu'il fût cependant piqué on ne le peut davantage de ce qu'il étoit servi avec si peu de soin.

Le jour ayant paru sans entendre parler de sa chaise, il ne douta pas qu'il ne fût arrivé

quelque chose à son Postillon ; & comme il y avoit longtemps qu'il étoit à lui, & qu'il l'aimoit beaucoup comme tout ce qui lui appartenoit, il envoya un Laquais à la maison, pour apprendre ce qui pouvoit avoir empêché qu'on n'eût obéi à ses ordres ? un quart-d'heure après, M. de Vauban vint lui apprendre que quelques momens avant le temps qu'on devoit lui amener sa voiture il étoit venu un Domestique qui avoit demandé à lui parler ; qu'ensuite il en étoit revenu un autre qui étoit venu chercher la chaise de la part de son Maître, qu'il étoit parti avec le Postillon, & qu'on n'en avoit eu aucune nouvelle depuis. D'Argicourt étonné de toutes ces choses, protesta qu'il n'avoit envoyé personne chez lui & qu'il falloit que son

ami, se trompât ou qu'il eût été mal instruit. Vauban qui s'étoit bien informé du fait avant que de venir le lui apprendre, le lui donna pour certain. Le Financier de plus en plus surpris voulut juger de la chose par lui-même ; il revint chez lui où il ne put en apprendre davantage.

Prevandal trouva le procédé si vif de la part des personnes qui s'étoient servies du nom de M. d'Argicourt pour lui emprunter sa chaise, qu'il s'écria qu'à sa place il s'en ressentiroit, & qu'à moins que ce ne fussent des amis intimes qui eussent recouru à ce moyen pour jouir du plaisir de le retenir un jour de plus à Lyon, cette liberté ne pouvoit être tolérée, ni se justifier, mais il ne connoissoit pas encore le nouvel ami que le hazard lui avoit procuré. Le Fi-

nancier répondit qu'il n'étoit fâché de cette avanture, qu'autant qu'elle retardoit de quelques heures son voyage; qu'il y avoit apparence que quelqu'un avoit eu besoin de sa voiture sur le champ; puisqu'on avoit eu recours à cet artifice; que ce qui lui faisoit de la peine dans cette occasion, c'est qu'on lui eût ôté la satisfaction de rendre ce petit service lui-même; il ajouta qu'il n'en falloit plus parler, que sa chaise reviendroit quand il plairoit à Dieu, & qu'avant une heure il auroit remédié à cet inconvénient.

En achevant ces mots il demanda si M. de Risaucourt étoit levé dans l'intention de lui demander la sienne pour le conduire à Versan; mais dans le moment qu'il alloit monter chez ce directeur, un Domestique en botte

te demanda à lui parler. Il ne douta pas que ce meſſage n'eût rapport à ſa voiture & il ordonna qu'on fît entrer. En effet à peine parut-il qu'il le reconnut pour un Valet-de-chambre de Madame de Monchamps. Il en fut d'abord inquiet, ne pouvant imaginer ce qui pouvoit l'amener à Lyon. Mais ſes craintes furent changées en ſurpriſes en apprenant que ſa mere & ſa ſœur étoient arrivées la veille ; que l'eſſieu de leur caroſſe s'étant caſſé à une lieuë de la Ville, elles avoient été obligées de faire le reſte de la route à pied, cet accident étant arrivé en pleine campagne ; que Madame de Monchamps voulant abſolument ſe rendre le même jour aux Dames de Sainte-Marie, Couvent à deux lieuës de Lyon, parce qu'elle avoit mandé poſitivement à Madame ſa ſœur qui

en eſt l'Abbeſſe, qu'elle y ſeroit ce jour-là à moins d'accident, elle avoit fait chercher partout une chaiſe pour y aller; qu'au lieu de lui envoyer un exprès comme elle l'auroit dû pour la tirer d'inquiétude, n'en ayant trouvé aucune, à cauſe qu'il étoit plus de dix heures du ſoir, elle s'étoit ſouvenuë que lui d'Argicourt en avoit une, & qu'elle lui avoit ſur le champ écrit un mot pour la lui demander, mais que le Laquais qu'elle avoit envoyé ayant rapporté qu'il ſoupoit en Ville, & qu'on ne ſavoit pas l'heure à laquelle il rentreroit chez lui, elle avoit chargé ſon Valet-de-chambre d'aller demander cette chaiſe de la part de ſon fils; que le Poſtillon connoiſſant ce Domeſtique pour être de la maiſon, il avoit crû tout ce qu'il avoit plû à celui-ci de lui dire,

pour parvenir à ſon projet.

Après avoir rendu ce compte le Valet-de-chambre de Madame de Monchamps rendit à d'Argicourt une lettre que Mlle de Monchamps l'avoit chargé de lui apporter à l'inſçu de ſa belle-mere en le ſuppliant de trouver bon qu'il allât ſur le champ rejoindre ſa maîtreſſe, n'étant pas douteux, diſoit-il, que s'il tardoit plus longtems à revenir, & qu'elle vînt à ſoupçonner qu'il lui eût remis une lettre de la part de Mlle ſa fille, elle ne le punît avec rigueur de s'être laiſſé gagner, & d'avoir oſé trahir ſa confiance.

D'Argicourt ſe rendit à cette raiſon ; mais avant que de congédier ce Domeſtique qui avoit riſqué d'être chaſſé pour ſervir ſa ſœur, il lui donna dix louis, en l'aſſurant que ſa maîtreſſe n'en ſauroit jamais rien, enſuite il lui

demanda si sa mere se serviroit de sa chaise pour s'en retourner à Paris ? Le Domestique lui répondit que le carosse étant raccommodé, le dessein de Madame étoit de la lui renvoyer dans le moment qu'il partiroit, mais qu'elle avoit défendu qu'on la lui rendît plutôt afin de ne pas risquer que lui M. son fils vînt la trouver, persistant toujours dans la résolution de l'éviter autant qu'il lui seroit possible.

A ce trait le Financier reconnut bien Madame sa mere, mais toujours respectueux, il ne s'en plaignit pas, & laissa partir le Valet-de-chambre. Vauban & Prevandal qui savoient que ce Domestique appartenoit à Madame de Monchamps, & qui étoient extraordinairement inquiets de ce message imprévu ne le virent pas plutôt sorti qu'ils vinrent avec empressement join-

dre d'Argicourt, ils le trouverent lisant une lettre avec une si grande attention qu'il n'avoit pas même levé les yeux quoiqu'ils fussent entrés assez brusquement : ils crurent devoir attendre qu'il l'eût achevée: mais de quelle nouvelle inquiétude ne furent-ils pas agités en remarquant que les yeux du Financier se mouilloient de pleurs, & qu'il soupiroit. Ah qu'est-il donc arrivé, s'écria Prevandal en pâlissant de crainte ? Madame votre mere vous mande sans doute quelque chose d'affligeant? Serois je assez malheureux pour que Mlle de Monchamps y eût part. Voyez vous-même, reprit le Financier en lui remettant la lettre qu'il venoit de lire, l'inquiétude mortelle où je vous vois me fait pitié, & elle auroit été bien capable de m'en faire soupçonner la cause si je l'eusse

ignorée. Tout autre que moi aurvit sans doute saisi cette occasion pour se vanger du peu de confiance que vous avez en vos amis, mais je ne punis jamais les miens qu'en augmentant pour eux la mienne ; ainsi je n'hésite point à vous initier dans un mystere que j'appellerois d'iniquité, si ma mere que je respecte & que j'aime tendrement malgré ses injustices à mon égard, n'y étoit pas trop intéressée.

Prevandal attendri par un reproche qui lui prouvoit si bien le cas que d'Argicourt faisoit de lui, l'embrassa sans lui répondre, & reçut la lettre en tremblant : Juste-Ciel, s'écria-t-il en jettant les yeux sur l'écriture, c'est de Mlle de Monchamps. Où est-elle ? Seroit-il possible qu'elle n'eût aucune part aux inquiétudes cruelles que son silence m'a causé : Dieux, serois-je assez

heureux pour qu'elle fût dans ce Pays ! Parlez, Monsieur, parlez ; puisque vous connoissez la nature de mes sentimens pour Mlle de Monchamps, jugez de l'agitation où je suis, & du besoin que j'ai d'être instruit. Lisez, Prevandal, lisez, continua le Financier, cette lettre vous en apprendra plus que tout ce que je pourrois vous en dire. Vauban qui bruloit aussi d'impatience de savoir de quoi il s'agissoit, se mit derriere Prevandal qui lut tout haut ce qui suit.

LETTRE.

Je vous écris, mon cher frere, à la hâte pour implorer votre secours. Jamais de ma vie il ne m'a été plus nécessaire, je ne vous avois que trop prédit ce qui m'arrive aujourd'hui. Vous n'avez pas été plutôt parti pour votre tournée, que Madame de

Monchamps est venuë à Pont-aux-Dames, pour savoir mes dernieres résolutions & quand je voulois prendre l'habit? Irritée du silence profond que je gardois, qui lui apprenoit que cette proposition étoit moins de mon goût que jamais, elle a mandé sur le champ la Dépositaire, a payé tout ce que je devois & m'a emmenée à Paris où j'ai été enfermée en arrivant sous la clef. Deux jours après elle m'a fait monter avec elle en carosse, & après quatre de chemin & d'incertitudes sur mon sort, j'en viens d'être enfin éclaircie. Je sai que je suis à plus de cent lieues de ma patrie, confinée dans un Couvent qu'on nomme Sainte Marie à deux lieues de Lyon, sous la domination d'une Abbesse qui est la sœur de ma belle-mere; & le croirez-vous, mon cher frere? que cette cruelle marâtre (pardonnez-moi si je me sers de ce terme),

m'a déja peint des couleurs les plus noires à cette Religieuse pour lui faire sentir la nécessité de me forcer à faire des vœux. Oui, mon bon ami, elle a supposé qu'il n'y avoit que ce moyen pour m'empêcher de me perdre dans le Monde & de deshonorer toute ma famille; qu'ajouterois-je de plus? sinon, qu'elle a juré ma perte, & que si le Domestique qui me promet de vous porter ma lettre me trahit, je ne dois plus songer qu'à mourir. Adieu, mon cher frere; souvenez-vous que feu mon pere vous a chargé de mon sort, & que si vous m'abandonniez, vous seriez responsable devant Dieu & devant les hommes de tout ce qui pourroit m'arriver de funeste.

JULIE DE MONCHAMPS.

Prevandal fut si excessivement remué par la lecture de cette

lettre touchante, que les larmes lui vinrent aux yeux. Le Financier encore plus attendri de l'état où il vit son ami ; lui dit de ne point s'affliger, & qu'avant la fin du jour Mlle de Monchamps ne seroit plus sous la dépendance de cette belle mere trop rigoureuse : cette promesse lui valut l'embrassement le plus tendre. Comptez sur ma parole, continua d'Argicourt ; je vais prier M. de Risaucourt de me prêter sa Berline & dès que les Chevaux seront mis, nous partirons, pour aller nous-mêmes porter réponse à la lettre de ma sœur.

Il tint parole ; il demanda la voiture : une demie-heure après elle fut prête & les trois amis prirent le chemin du Couvent.

Aussi-tôt que le Carosse fut sorti des Portes de Lyon, Prevandal prit entre ses bras d'Argicourt & l'embrassa tendre-

ment : ne croyez pas, dit-il, que j'aye prétendu vous faire un mystere de mes sentimens pour Mademoiselle votre sœur. Non, mon cher ami; mais mettez-vous pour un moment à ma place : aussi peu riche que je le suis, devois-je vous en faire part avant que j'eusse pris les mesures qui convenoient en pareil cas ? non sans doute. Je différois jusqu'au retour d'un oncle qui est actuellement en Espagne, qui jouit d'une fortune immense, & sur lequel j'ai raison de compter ; mais puisque vos bontés pour moi m'encouragent, je n'hésite plus. Apprenez donc tous mes secrets, & soyez sûr que si vous me conservez votre amitié après que je vous en aurai fait l'entiere confidence, de l'homme le plus malheureux que je suis

encore dans ce moment, vous en ferez à coup sûr le plus fortuné.

Il y a deux ans qu'étant en quartier dans les environs de Meaux en Brie, continua Prevandal, un nommé Lonjumel, Capitaine du Regiment où je suis, frere d'une Pensionnaire charmante, que vous avez sans doute connuë depuis à Paris sous le nom de Madame de Marmonde : me proposa de l'accompagner dans un petit voyage qu'il faisoit exprès pour voir sa sœur : c'étoit-là le prétexte ; mais la vérité du fait, c'est qu'il étoit amoureux d'une veuve nommée Madame de S. Marcel, qu'il n'avoit vuë depuis longtemps. Bien aise d'avoir une occasion de me promener, j'acceptai son offre avec complaisance. Il ne me présenta à cette belle Dame que le lendemain, n'ayant pas voulu sans

doute un témoin de sa premiere entrevuë avec sa maitresse. Il ne me fut pas difficile de comprendre qu'ils se vouloient mutuellement du bien lorsqu'il m'y conduisit : j'en jugeai par le plaisir réciproque qu'ils goutoient de se revoir après une longue absence ; sans se rien dire en ma présence qui signifiât rien de positif, leurs regards passionnés expliquoient sans paroles les sentimens dont ils étoient prévenus l'un pour l'autre. Ils annonçoient assez ce qu'il desiroient : Madame de S. Marcel avoit perdu un vieil époux ; Lonjumel étoit jeune, aimable, & étoit bien capable de le faire entierement oublier. Je ne lui cachai pas mes soupçons ; il ne chercha point à me désabuser : au contraire il m'avoua de bonne foi qu'il y avoit plus de dix ans qu'il aimoit cette belle veuve,

qui étoit fille pour lors ; mais que n'étant pas assez riche pour la rendre heureuse, il avoit été le premier à l'engager à épouser un vieux Gouverneur de Place très-opulent, qui en étoit éperdument amoureux & qui par les grands biens dont il devoit l'avantager assuroit pour jamais sa fortune & sa félicité. Il convint cependant de bonne foi qu'en faisant un si grand sacrifice, il avoit espéré que si elle survivoit à son époux, comme il y avoit quelqu'apparence, elle se souviendroit qu'il l'avoit assez aimée pour oublier son bonheur & pour ne s'occuper que du sien.

M. de S. Marcel avoit près de quatre-vingts ans quand il conduisit à l'Autel la maîtresse de Lonjumel. Il étoit si excessivement épuisé & si caduc, qu'on ne pouvoit l'envisager sans s'étonner de

ce qu'il vivoit encore, & de ce qu'il avoit eu l'extravagance de vouloir se marier à son âge : aussi le paya-t-il chérement. A peine un mois s'étoit il écoulé depuis ses nôces, qu'il mourut en demandant à dîner, & en se fâchant de ce qu'on l'avoit trop fait attendre.

Mais quoiqu'on en pût dire, ce vieil époux étoit bien respectable. Heureuses sont les jeunes personnes qui en trouvent de semblables ! Il avoit tout prévû. A peine la cérémonie de son mariage avoit-elle été célébrée qu'il avoit remis à sa femme une cassette remplie d'or, de pierreries & de billets payables au porteur, pour plus de cent mille écus, en lui disant qu'elle mît toujours ces premieres preuves de son amitié de côté, parce qu'on ne savoit ce qui pouvoit arri-

ver. Indépendament de ces preuves formelles de son attachement pour sa femme, il lui avoit reconnu soixante mille francs dans le contrat de mariage. A sa mort ses collatéraux avoient voulu contester ces dispositions ; mais tout ayant été réglé en bonne forme, ils en avoient été encore pour les frais.

Cependant informé par un de mes amis de la mort imprévuë de Mde. de S. Marcel, continua Lonjumel, & que sa veuve avoit été se renfermer à Pont-aux-Dames, où elle devoit rester pendant tout le tems de son deuil : je n'ai fait aucune démarche pour me rappeller dans son souvenir, tant qu'il a duré ; mais à peine a-t-il été passé, que je lui ai fait demander par ma sœur, la permission de venir la voir. Non-seulement, elle a bien

voulu me l'accorder ; mais même elle n'a point déſapprouvé que je lui rappellaſſe les fortes preuves que je lui avois donneés de mon amour, en conſentant qu'elle fût à un autre ; & à mon ſecond voyage, elle a trouvé bon que je me propoſaſſe pour la conſoler de la perte qu'elle a faite.

Le même jour après le dîner mon ami me préſenta à ſa charmante ſœur, que je n'avois point encore vuë, parce qu'elle étoit indiſpoſée quand nous arrivâmes. Je ne vous cacherai point, mon cher d'Argicourt, que je la trouvai une des plus jolies perſonnes que j'euſſe vuës juſques-là, & que je m'y ſerois attaché infailliblement, ſi une aimable Penſionnaire de ſes amies n'étoit ſurvenuë, qui emporta bruſquement la préférence : je lui trou-

vai des attraits ſi touchans & ſi ſuperieurs à ceux que je vantois alors en moi-même, que je n'héſitai point à lui donner intérieurement la pomme. Dans ce moment même, je n'eus plus des yeux que pour elle. Les éloges que je lui prodiguai ſans pouvoir m'en empêcher, furent réitérés, ſi hautement; que cette adorable perſonne qui a autant de modeſtie que de charmes, ne put les ſoutenir, & pour cacher le trouble que mes empreſſemens lui cauſoient, elle recourut à un prétexte & ſe retira en rougiſſant.

J'étois trop amoureux pour être prudent. A peine fut-elle éloignée, que je demandai avec une précipitation qui annonçoit déja le tendre intérêt que je prenois en elle: qui elle étoit, & pourquoi elle nous avoit ſitôt

abandonnées ? Ce fut alors que j'appris qu'elle se nommoit Mlle de Monchamps, qu'une belle-mere remplie de rigueur vouloit qu'elle se fît Religieuse, & qu'on m'avertit qu'au lieu de persévérer dans les sentimens dont je faisois si peu de mystere, je devois m'en guérir, ou du moins ne pas les laisser entrevoir si je ne voulois pas occasionner à cette charmante personne beaucoup de chagrin.

Malgré le sage conseil qu'on me donnoit, je ne pus m'empêcher de jetter un cri de douleur à tout ce qu'on m'apprenoit, & de fronder hautement la cruauté de Madame de Monchamps envers une fille si digne d'être aimée. Puis interrompant tout-à-coup mes murmures, je me jettai aux pieds de Madame de S. Marcel, & de la sœur de Lonjumel, en les suppliant de ne point

désaprouver la passion que la belle Julie venoit de m'inspirer ; mon ami joignit ses instances aux miennes : la belle veuve touchée de mon état, consentit à faire ce qui dependroit d'elle, pour adoucir les tourmens qu'elle prévoyoit que mille obstacles alloient me faire endurer, & comme je jurai à ces Dames que dans ces premiers momens le plus cruel de tous étoit celui d'être privé d'une vuë si chere, elles eurent la complaisance de me promettre qu'elles engageroient le lendemain Mlle de Monchamps à dîner avec elles; & qu'elles ne m'empêcheroient point d'être de la partie.

Je vous fais grace de tout ce que je souffris jusqu'à cet heureux moment, continua Prevandal ; il suffira de vous dire que jamais de ma vie je ne trouvai si longue le reste de la jour-

née & la nuit qui la ſuivit : cette paſſion fit des progrès ſi rapides dans mon cœur que je fus auſſi paſſionné de Mlle votre ſœur le lendemain à midi que s'il y eût eu ſix mois que je brulaſſe pour elle.

Enfin ce moment tant deſiré & tant attendu étant arrivé, je me rendis au parloir fortuné où je devois la revoir : mon impatience extrême m'avoit fait devancer l'heure, il n'y avoit encore perſonne. N'importe, j'étois dans le lieu où j'avois vû la belle Julie pour la premiere fois : c'étoit un motif de conſolation. Elle vint enfin accompagnée de Madame de S. Marcel, & le moment d'après Lonjumel & ſa ſœur entrerent.

Je crus voir paroître une Divinité, quand Mlle de Monchamps ſe préſenta devant nous.

& je la trouvai mille fois plus belle que la veille. Soit que sa parure fût un peu plus arrangée que le jour précédent, ou que mon amour fût accrû, je goûtai une volupté en l'admirant, que je n'avois ressentie de ma vie : on servit. Malgré la grille incommode, je fus placé aussi près de la charmante Julie que je pouvois l'être : jugez du bonheur dont je jouissois.

Dans combien de détails serois-je obligé d'entrer, mon cher d'Argicourt, continua Prevandal, si je voulois vous rendre un compte exact de tout ce que je pensai, & de tout ce que je fis pour persuader à Mlle de Monchamps le violent amour qu'elle m'avoit inspiré ; il suffira de vous apprendre que j'employai si bien les quinze jours que je passai à Pont-aux-Dames:

ou pour mieux dire, Madame de S. Marcel, & Mlles de la Clanieres & de Lonjumel, me servirent si bien, que j'eus le bonheur de ne pas déplaire, & que le mois suivant, lorsque je revis cette adorable personne, elle daigna me faire entendre, que s'il lui étoit permis d'écouter la recherche d'un Cavalier, elle ne me sauroit point mauvais gré des soins que je me donnerois pour obtenir la préférence.

Pendant un an entier je profitai de tous les congés que je pus obtenir, pour cultiver des dispositions si précieuses; enfin le Régiment ayant été envoyé plus loin, & prévoyant que j'allois être séparé pour plus de six mois de Mademoiselle votre sœur, je lui parus si touché quand je vins lui faire mes adieux, qu'elle m'accorda, pour cette

fois une grace que je lui avois demandée mille, sans avoir pû l'obtenir. Elle consentit que je lui écrivisse ; mais sous la condition que ce seroit dans mes lettres à Madame de S. Marcel, & elle daigna me faire espérer qu'elle y répondroit par la même voye.

J'aurois bien desiré qu'elle me fît la grace toute entiere, mais il ne me fut pas possible de gagner davantage : j'ai eu beau depuis ce tems-là, solliciter cette faveur, elle a toujours été inéxorable ; toute celle qu'elle a bien voulu m'accorder depuis deux mois, a été de mettre deux ou trois lignes de sa main dans les Lettres que je recevois de Madame de Lonjumel, encore ont-elles été si réservées ces précieuses lignes, qu'il n'y a pas d'amie à son amie qui n'en eût dit

dit beaucoup davantage. Cependant un Amant délicat trouve toujours de la ſatisfaction dans les plus légères faveurs d'une Maîtreſſe adorée : oui, Monſieur, quelque réſervés que fuſſent les témoignages du ſouvenir de Mlle de Monchamps, ils me tenoient lieu de tout. Tant que j'en ai joui, j'ai ſupporté avec une ſorte de conſolation le chagrin d'en être ſéparé : mais quelle a été mon inquiétude & ma peine, quand ce commerce qui faiſoit la ſeule douceur dont je jouiſſois dans la vie, a ceſſé tout-à-coup. Non, je ne ſais comment je n'en ſuis pas mort de douleur ; mais il ſeroit inutile de m'étendre davantage ſur cet article. Vous ſavez que j'ai eu beau vouloir dévorer l'ennui cruel dont j'ai été accablé après cette privation, vous vous en êtes apperçu, &

vous vous y êtes intéressé : qu'ajouterois-je de plus, sinon qu'au désespoir d'une incertitude qui abrégeoit mes jours, ou pour mieux dire, dont la durée étoit devenuë pour moi un suplice insuportable, j'avois formé le projet après vous avoir conduit à Versan, de prendre la poste le lendemain pour le Pont-aux-Dames, & d'aller y apprendre par quelle fatalité Mademoiselle de Monchamps m'avoit privé de la seule consolation qui pouvoit me faire supporter son absence.

Prevandal achevoit à peine ces mots, que le Carosse entra dans l'Avenuë du Couvent de Sainte Marie. Il tressaillit quand il vit la maison qui renfermoit l'objet de ses desirs. D'Argicourt qui s'en aperçut, lui dit en souriant, qu'il lui savoit bon gré d'avoir le cœur si tendre, & qu'il

partageoit ſincerement la douceur dont il alloit bientôt jouir. Du moins je ne vous en fais point un myſtere, s'écria ſon ami ; nous verrons ſi l'exemple que je vous donne, m'attirera de votre part une franchiſe égale quand nous approcherons de la Terre de M. de Verſan.

Le Financier qui ne croyoit pas que Prévendal eût pénétré les ſentimens dont il étoit prévenu pour Mlle de Verſan, rougit, & ne put cacher ſon embarras. Vous mériteriez bien que je me plaigniſſe à mon tour du peu de confiance que vous avez eu en moi ſur ce ſujet, continua ſon ami, mais ne le craignez pas : je vous aime trop pour me réſoudre à vous faire des reproches. Convenez cependant que j'en ſerois bien en droit, après tous ceux que vous m'avez

faits : d'accord, repartit d'Argicourt : mais avant que de passer condamnation, apprenez-moi, je vous prie, comment vous avez pu soupçonner un secret que je n'avois confié qu'à M. de Vauban ? Hé ! ne vous en doutez-vous pas, s'écria celui-ci. Est-ce que le véritable Amour peut se cacher ? Ne voyez-vous pas que dans les occasions fréquentes que vous avez euës de parler de Mlle de Versan depuis mon retour, le vif intérêt que vous avez fait paroître toutes les fois qu'il en a été question, a éclairé M. de Prevandal sur vos sentimens. N'en doutez point, mon cher d'Argicourt, reprit ce tendre Ami, c'est ce qui est arrivé précisément : vous parliez de ma cousine avec tant de chaleur, vos regards se pénétroient de tant

de langueur, & quelquefois de vivacité lorſqu'il étoit queſtion de ſes charmes & de ſes rares qualités, qu'ils vous ont trahis : Je n'ai pas plutôt ſoupçonné que vous l'aimiez, que pour m'en convaincre, je vous en ai entretenu le plus ſouvent qu'il m'a été poſſible : vous êtes tombé dans tous les piéges que je vous ai tendus depuis, & vous m'avez mis cent fois dans le cas de n'en plus douter.

Dans le moment que M. de Prevandal achevoit ces mots, la voiture ſe trouva à la porte des Dames de Sainte Marie. D'Argicourt fit demander Madame de Vennevault (c'étoit le nom de l'Abbeſſe) & Mlle de Monchamps, & il alla ſeul les attendre au parloir.

Madame de Vennevault reçut parfaitement bien ſon neveu,

elle ſavoit qu'il étoit devenu le chef de ſa famille, & elle ne lui fit aucun myſtere de tout ce qui avoit rapport à Mlle de Monchamps. J'ai voulu vous entretenir confidemment, pourſuivit-elle, ſur tout ce qui la concerne, avant que de permettre qu'elle vînt vous voir, parce que ſi vous penſez que ma ſœur ſoit fondée dans le projet qu'elle a formé de la faire Religieuſe, je trouverois inutile de cauſer à cette pauvre Enfant le chagrin de ne pouvoir obtenir de vous qu'elle rentrât dans le Monde; car vous l'avouerai-je, ajouta cette bonne Abbeſſe, malgré tout ce que Madame de Monchamps m'a dit contre elle, je la trouve charmante : je n'ai pas eu encore le temps d'étudier ſon caractere; mais s'il répond aux apparences de douceur qu'elle met dans toutes ſes actions, je

ne puis comprendre par quelle fatalité l'intérieur est si peu d'accord à d'aussi beaux dehors.

Le Financier qui connut après un quart - d'heure d'entretien, que sa tante avoit un mérite supérieur, & que loin de s'être laissée prévenir contre sa niéce, comme il l'avoit craint, elle en avoit au contraire déja jugé favorablement, ne lui cacha aucun des motifs qui avoient porté sa mere à desirer que Julie fût Religieuse; Madame de Vennevault en parut étonnée: elle ne trouva pas bon que sa sœur eût tenté de la mettre dans le cas de faire une injustice. Aussi loin d'apporter aucune difficulté au projet que son neveu avoit formé de retirer sa sœur du Couvent, elle l'approuva. Rien n'est plus naturel que de la garder auprès de vous, lui dit-elle,

puiſque par les dernieres diſpoſitions de M. de Monchamps, vous êtes devenu le maître de diſpoſer de ſon ſort : prudent, ſage, comme je ſais que vous l'êtes, & plus intéreſſé que qui que ce ſoit dans la famille, que votre ſœur ait une conduite ſans reproche, puiſque vous vous en chargez, vous y veillerez juſqu'à ce que vous ayez trouvé les occaſions de l'établir avantageuſement.

Les choſes ne furent pas plutôt convenuës de cette maniere, que Madame de Vennevault donna ordre qu'on avertît Mlle de Monchamps de paſſer au parloir : Julie ne tarda pas de paroître, elle n'avoit point été prévenuë ſur l'arrivée de ſon frere : elle jetta un cri de joye lorſqu'elle le reconnut en entrant. M. d'Argicourt ſe preſſa de lui apprendre toutes les bontés dont

Madame l'Abbesse l'honoroit, & les dispositions favorables où il l'avoit trouvée ; ensuite il lui fit part de la résolution qu'il avoit prise de l'emmener avec lui à Paris, & de la maniere obligeante avec laquelle Madame de Vennevault y avoit bien voulu consentir.

Ce bonheur inespéré parut si grand à Mlle de Monchamps, que la joye qu'elle en ressentit, fut inexprimable ; cependant comme elle étoit, on ne peut pas mieux, élevée, elle en déroba une partie, en disant flatteusement à l'aimable Abbesse, qu'il étoit heureux pour elle dans la circonstance où elle se trouvoit, qu'il n'y eût pas plus longtemps qu'elle la connût, n'étant pas douteux qu'avec les dispositions, qu'elle se sentoit déja à l'aimer, elle n'eût acheté chérement par

les regrets qu'elle auroit eus de la quitter, le bonheur de vivre avec un frere qui avoit toujours été pour elle tout ce qu'il y avoit de plus cher dans le monde.

Une visite étant survenuë à Madame de Vennevault, elle marqua à d'Argicourt le chagrin qu'elle avoit d'être obligée de le quitter, & lui dit qu'elle vouloit s'en dédommager en l'engageant à dîner avec elle; mais le Financier qui brûloit du desir de rejoindre les amis qui l'attendoient, dans la vuë d'avancer le moment de son départ pour Versan, lui répondit qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir profiter de cette faveur; mais qu'indépendamment de quelques affaires indispensables, qui l'obligeoient d'être de retour de bonne heure à Lyon, il étoit engagé. L'Abbesse se rendit à ses raisons, &

le quitta. Au même moment. Mlle de Monchamps envoya dire à sa femme de chambre de faire les préparatifs pour son départ & lorsque tout fut prêt, son frere fut l'attendre à la clôture du Couvent, & elle en sortit.

Il falloit passer par un corridor fort long, & par deux cours, avant que d'arriver au carrosse qui étoit dans la ruë, à la porte du Couvent. Prevandal & Vauban qui avoient trouvé le temps de la conférence entre d'Argicourt, la tante & la sœur, bien long, étoient descendus, & se promenoient, en attendant qu'on les fît avertir de monter au Parloir. D'un autre côté, le Financier n'avoit point prévenu sa sœur que son Amant l'eût accompagné : il vouloit jouir de leur surprise, ou pour mieux di-

re, de leur joye réciproque : les cœurs ſenſibles & délicats aiment à ſe ménager de ces ſortes de ſatisfactions. Pour préparer même cette aimable reconnoiſſance, il feignit de craindre que le voyage qu'elle alloit faire avec lui, qui ſeroit de plus de quinze jours, diſoit-il, parce qu'il alloit avec ſes chevaux, ne lui causât bien de l'ennui, n'ayant avec lui que deux hommes, vis-à-vis deſquels elle ſeroit bien gênée, par l'obligation où elle ſe trouveroit de ſe contraindre, & d'être dans une réſerve continuelle, au lieu que dans le Couvent qu'elle venoit de quitter, elle auroit eu bientôt fait la connoiſſance de Penſionnaires charmantes avec leſquelles elle auroit été en pleine liberté de faire, & de dire tout ce qu'elle auroit voulu.

Ah! que me dites-vous, mon cher frere, s'écria Julie, en le regardant avec l'amitié la plus tendre : hé! de quelque maniere que je sois avec vous, qu'importe? N'y serai-je pas toujours heureuse? Oui, mon bon ami, ajouta-t-elle, je trouve dans ce moment mon bonheur si grand, que je le préfére à tous ceux qui auroient le plus de droit de me flatter.

Et s'il falloit absolument choisir entre M. de Prevandal & moi, reprit d'Argicourt en souriant, sur qui ma chere Julie votre choix tomberoit-il je vous prie? Ah que vous ai-je donc fait mon cher frere, s'écria Mlle de Monchamps, pour me mettre à de semblables épreuves? La franchise avec laquelle je vous ai fait de certains aveux, méritoient il me semble un peu plus

de ménagement de votre part : mais enfin puisque vous me faites cette question, voici ma réponse. Les sentimens que je vous ai voués pour jamais sont libres, & mon cœur loin de les désavouer a toujours trouvé du plaisir à s'en pénétrer ; il n'en est pas de même de ceux que j'ai conçû pour la personne dont vous me parlez : j'y ai résisté tant qu'il a été en mon pouvoir & je les combattrois encore si vous veniez à les désaprouver.

D'Argicourt ouvroit la bouche pour remercier sa sœur de cette réponse obligeante ; mais se trouvant dans la premiere cour, Prevandal qui les avoit apperçus, avoit volé à leur rencontre. Ah, mon cher frere, c'est donc ainsi que vous me surprenez, s'écria Mlle de Monchamps, en reconnoissant son amant ?

Ce sont donc là les gens avec lesquels je dois périr d'ennui, & être obligée de tant me contraindre ? Prevandal ne lui laissa pas le tems d'en dire davantage, il arrivoit; enfin je vous revois donc, belle Julie, lui dit-il en faisant éclater la joye la plus vive ? Hélas ! que votre silence m'a causé d'inquiétudes & de soins ; mais que j'en suis bien dédommagé par le bonheur extrême dont je jouis à présent.

Vauban qui survint, pour marquer à Mlle de Monchamps combien il étoit ravi de l'avoir réunie à son cher frere, interrompit ces transports. On attendit pendant quelques momens, avant que de monter en Carosse, parce qu'il falloit y attacher les coffres de Julie qu'on venoit d'apporter. Pendant ce tems il fut décidé que Prevandal &

Vauban ſe relayeroient tour-à-tour, pour prêter leurs genoux jusqu'à Lyon à la Femme-de-de-chambre de Mlle de Monchamps.

Ce petit voyage fut auſſi agréable qu'il pouvoit l'être. Si d'Argicourt & Vauban n'avoient pas les mêmes raiſons de s'abandonner à la joye, que Mlle de Monchamps & Prevandal : du moins partageoient-ils celle de ce couple chéri, & c'en eſt une bien grande pour des cœurs ſenſibles & délicats.

En arrivant à Lyon, Prevandal trouva pluſieurs lettres ; elles étoient du Régiment ; il pâlit de crainte en les ouvrant. Dans les dernieres qu'il avoit reçuës, on lui avoient mandé que pluſieurs des Chevaux de ſa Compagnie menaçoient encore ruine ; mais il eſt des jours

heureux où tout réussit. Quelle fut sa joye & son extrême surprise, en apprenant de son Maréchal-des-Logis, que la remonte qu'il venoit de recevoir pour sa Compagnie, étoit on ne peut pas plus belle; qu'elle avoit fait l'admiration de tous les Officiers du Régiment & de la Garnison. Qu'il y avoit aussi bonne compagnie à ses Ecuries, qu'aux meilleures pieces de Théâtre que les Comédiens donnassent à Lille; que les recrues qui lui étoient venues quatre jours après pour remplacer les déserteurs, renfermoient les plus beaux hommes: que tous les Chevaux dont il lui avoit annoncé la maladie étoient parfaitement guéris; qu'enfin sa Compagnie avoit passé en revuë la veille, & qu'elle

avoit été trouvée une des plus belle du Régiment.

Prevandal fut si remué à la lecture de cette premiere lettre, qu'il en fut agité d'un tremblement involontaire. Que signifie tout ceci, dit-il en lui-même : est-ce un songe ou une réalité ? La lecture qu'il prit de plusieurs autres, par lesquelles on lui confirmoit ce que son Maréchal-des-Logis lui mandoit, augmenta de plus en plus son étonnement ; il ne pouvoit douter par tous ces témoignages réunis, qu'il ne fût arrivé quinze chevaux & six hommes de sa part, à sa Compagnie. Par qui & comment se trouvoit-elle si parfaitement rétablie ? C'étoit ce qui faisoit l'objet de ses réflexions, & ce qu'il ne pouvoit approfondir, quelques soins qu'il se donnât.

Il en étoit si profondément occupé qu'il en avoit presqu'oublié Mlle de Monchamps, & c'est beaucoup dire : car tout son bonheur y étoit cependant attaché. Un Laquais qui vint l'avertir qu'on n'attendoit que lui pour se mettre à table, lui fit sentir combien son peu d'empressement le rendoit coupable ; il vola auprès d'elle pour le réparer.

Le plaisir délicieux de se revoir auprès de cette maîtresse chérie, lui fit perdre de vuë pendant quelques momens l'avanture de la remonte de sa Compagnie ; cependant ne pouvant s'empêcher d'y rêver souvent, Vauban lui en fit la guerre, en s'écriant que tout autre que Mlle de Monchamps, ne lui pardonneroit pas de s'occuper d'autres soins que de ceux qui pouvoient

avoir rapport au bonheur de la revoir, après une absence qui lui avoit tant causé, disoit-il, d'ennuis & de chagrins.

Ce reproche tout peu sérieux qu'il étoit, faisant craindre à Prevandal qu'il ne fît impression sur l'esprit de sa belle maîtresse, il se hâta de se justifier. Il ne pouvoit employer un moyen plus sûr pour y parvenir, que de rendre compte du délabrement où avoit été sa Compagnie, & du miracle de son rétablissement imprevû : pour ne laisser aucun doute sur cette aventure extraordinaire, il lut toutes les lettres qu'il venoit de recevoir. D'Argicourt au lieu de paroître embarrassé, comme il auroit dû l'être, fut le premier à hazarder des conjectures sur ce fait. Vous êtes bien avec votre Colonel, lui dit-il, ses richesses

sont immenses, ne devriez-vous pas soupçonner que vous aimant, & que sachant qu'il ne risqueroit rien en vous faisant des avances, il se sera fait un plaisir délicat de vous rendre ce service. J'en doute fort, iuterrompit Vauban : je connois celui dont il est question, & je ne le crois pas capable de la belle action que vous lui attribuez. Ne seroit-il pas bien plus naturel de penser que M. de Prevandal ayant fait confidence à M. son oncle de l'embarras où il se trouvoit : ce genereux parent qui le chérit & qui a senti le préjudice que son neveu pourroit souffrir par le dépérissement de sa Troupe, y a pourvû, en tirant de ses Haras, qui sont les plus beaux du Royaume, les Chevaux qu'il a envoyé à Lille, & qu'il s'est fait en même-tems un plaisir délicat de

lui causer cette agréable surprise. D'Argicourt ravi que Vauban eût imaginé cette tournure vraisemblable, l'appuya de tout son pouvoir, pour détourner toute idée sur son compte ; il eut lieu de s'en applaudir, parce que Prevandal ne connoissant personne de sa famille qui fût en état de lui rendre ce service commença à être persuadé qu'il ne pouvoit pas en soupçonner un autre que son oncle & cette prévention acheva de le tranquiliser.

Dès qu'on eut dîné on partit. Mlle de Monchamps, & surtout Prevandal, avoient de trop bonnes raisons d'être contens pour ne pas jetter de la gaité dans la conversation : d'Argicourt quoique froid de son naturel s'y prêta de bonne grace, & Vauban la soutint avec l'esprit qui lui étoit ordinaire. Ce-

pendant l'entretien étant tombé insensiblement sur les chagrins que Julie avoit essuyés jusqu'à ce jour de la part de sa belle-mere, le sérieux succéda à l'enjoument. Prevandal ne pouvoit comprendre comment Madame de Monchamps avoit pû prendre en aversion sa belle-fille, qui lui paroissoit cependant si digne d'être chérie. Mlle de Monchamps qui étoit bien-aise de profiter de cette occasion, pour achever de convaincre son frere des injustices de sa belle-mere à son égard, s'éténdit sur les persécutions qu'elle avoit eu a en essuyer, & pour preuve elle leur fit voir des lettres qu'elle en avoit reçues, qui étoient si désespérantes, que l'on convint qu'il avoit fallu bien de la patience & de la modération pour n'y avoir pas répondu avec aigreur.

Voilà quels sont toujours les fruits des prédilections que marquent des parens imprudens pour des enfans trop chéris, s'écria Vauban ; indépendament des effets dénaturés & injustes qui en résultent toujours, elles occasionnent encore entr'eux une aversion réciproque, qui augmentant avec l'âge dégénére en haine irréconciliable, & devient tôt ou tard la source de longs Procès, & souvent la ruine des familles.

Mlle de Monchamps avoit les yeux fixés sur le grand chemin, pendant que Vauban faisoit ces réfléxions ; elle avoit apperçu un jeune Paysan bien-fait : de la figure la plus intéressante, qni marchoit avec beaucoup d'action, & sur le visage duquel les traces du chagrin étoient empreintes. Quand

on

a été malheureux il eſt aſſez ordinaire qu'on s'intéreſſe pour ceux qui ont l'apparence de l'être. Elle fit part de ſon obſervation à ſon frere & à ſes amis. Sachons ſur le champ ce qu'a ce jeune homme, s'écria d'Argicourt ; peut-être a-t-il beſoin de quelque ſecours, & nous lui en donnerons : en diſant ces mots, il tira le cordon & fit arrêter. Un Laquais ayant amené par ſon ordre le Villageois : qu'avez-vous mon enfant, lui dit le Financier en le regardant avec bonté ? vous avez pleuré, eſt-ce que vous avez du chagrin, peut-on vous rendre ſervice ? Eh vraiment oui, j'ai de l'ennui, reprit avec franchiſe le jeune homme, & en vérité ce n'eſt pas ſans ſujet. Je ne demande pas mieux que de vous en apprendre la cauſe ; mais avant tout

n'y auroit-il pas parmi-vous, Messieurs, ajouta-t-il, quelqu'Officier qui voulût bien m'engager? Certainement, s'écria Prevandal, & vous ne pouviez mieux vous adresser. Fort bien, interrompit d'Argicourt; cependant remettons la chose jusqu'à ce que nous sachions l'histoire de ce Villageois: mais comme elle pourroit être longue & retarder le voyage, qu'il monte derriere la voiture. A la couchée il nous fera part de la cause de son chagrin, & si l'on peut l'aider & le servir, il n'y a personne ici qui n'y soit disposé.

Le jeune Colin (c'étoit le nom du Paysan) bien content de cette rencontre heureuse, ne se le fit pas redire deux fois; il se plaça derriere le Carosse, & sitôt qu'on fut arrivé, il vint sommer ses protecteurs de se ressouvenir de la parole qu'ils

avoient bien voulu lui donner.

Mlle de Monchamps qui l'avoit pris sous sa protection, ne fut pas plutôt établie dans l'appartement où elle devoit coucher, qu'elle le fit appeller. Sachons à présent Colin, lui dit-elle, quels sont vos chagrins, afin que nous voyons ce que nous pourrons faire pour les faire cesser.

Le jeune Paysan après avoir fait une révérence à sa maniere, prévint d'abord tous ceux qui l'écoutoient, par son préambule. J'allois me perdre si je ne vous avois pas rencontré, Messieurs, & Mesdemoiselles, dit-il : mon dessein étoit de me faire Soldat. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, si l'on avoit refusé de m'enrôler, à cause que je suis trop jeune, j'aurois été infailliblement me noyer.

Le pauvre garçon ! se noyer ! s'écria Mlle de Monchamps avec bonté. Hé pourquoi donc, mon enfant, vouliez-vous vous porter à une extrêmité si condamnable contre vous-même ? Pourquoi, poursuivit le Villageois : ah je vais vous l'apprendre. Tenez, je gage d'avance qu'il n'y a pas un de ces Messieurs qui n'en fît autant, s'il se trouvoit dans le cas où je me trouve ? Ecoutez & vous allez voir.

Je suis fils d'un nommé Georges le Camus, & de Marie-Françoise, surnommée la Bocasse, Laboureurs d'un petit Village qui est à deux lieuës d'ici, sur la hauteur. Il ne manque à mes Parens qu'un peu plus de bien qu'ils n'en ont pour en valoir bien d'autres. Le sobriquet de Camus a été donné à

mon pere Georges, parce qu'il a le nez trop court, & il n'est pas le seul, & celui de Bocasse à ma mere, parce qu'elle ne marche pas bien droit; combien de femmes qui lui ressemblent, à qui l'on ne donne pas ce sobriquet : voilà comme tout est malheureux ou heureux dans ce monde.

Il y a deux ans, pour faire bref, continua Colin; qu'en allant vendre du bled au Bourg voisin, distant d'une lieuë & demie de mon Pays : je fis la rencontre d'une Paysanne gentille, qui de son côté chassoit un Ane, portant du beurre & des œufs. Ah la belle enfant, dis-je en moi-même! que je sai bon gré à mon pere de m'avoir envoyé aujourd'hui au marché! Tenez, elle ressemble un peu à Mademoiselle; c'est tout dire,

pourſuivit Colin en montrant du doigt Mlle de Monchamps, je gagerois bien ſans craindre de perdre, Meſſieurs, que ſi vous l'euſſiez vuë, il n'y a pas un de vous qui ne s'y fût laiſſé prendre comme moi. Auſſi fis-je : nous allions le même chemin elle & moi ; je me mis à diſcourir avec elle. Jerni qu'elle me montra de connoiſſance : enfin je pris pour elle une ſi grande amitié que je lui offris ſans préambule mon cœur & ma perſonne, en ajoutant que ſi elle en vouloit faire autant de ſon côté, j'irois la demander en mariage à ſes parens le lendemain, & que ce ſeroit choſe faite. Marianne, c'eſt le nom de ma maîtreſſe, ne fit pas la rencherie comme tant d'autres ; elle me répondit que je ne lui déplaiſois pas, mais qu'elle étoit

encore trop jeune pour ſonger à cela, que j'étois le premier qui l'en eût fait appercevoir : cependant que ſi je voulois remettre la choſe aux Fêtes de Pâques prochaines, elle s'aviſeroit & qu'elle me diroit alors plus clairement ſa penſée. Nous continuames ainſi notre chemin en deviſant toujours ſur tout cela. Pour faire bref, nous fimes chacun de notre côté nos affaires quand nous fumes arrivés dans le Bourg; & puis, lorſque mon bled fut vendu je revins au Village tout chagrin de ne plus revoir Marianne.

Il y avoit encore ſix mois de ce jour-là aux Fêtes de Pâques : jerni le temps m'eût trop duré ſi j'euſſe été obligé d'attendre tout ce tems. Je n'en fis pas à deux fois : le Dimanche en ſuivant je me mis ſur mon propre, & j'allai à la grande-Meſſe au

Bourg : Marianne y étoit. Ah ! qu'elle étoit gentille ; elle avoit du beau linge fin & blanc, elle ressembloit à une Vierge. Après l'Office je la suivis dans une chanvriere où elle alla se promener. Il me parut qu'elle n'étoit pas fachée de me revoir : je lui dis que je ne pouvois plus moi, me passer de sa vuë ; hé bien, me dit-elle, que ne venez-vous demeurer dans le Bourg, quand vous y serez, ne me verrez-vous pas tant que vous voudrez ?

Le conseil étoit bon ; je ne manquai pas de le suivre. D'ailleurs les voyages dégourdissent les jeunes gens. Ce fut-là le prétexte dont je me servis auprès de mon pere & de ma mere pour en obtenir la permission de les quitter ; ils en furent frappés, & ils y consentirent.

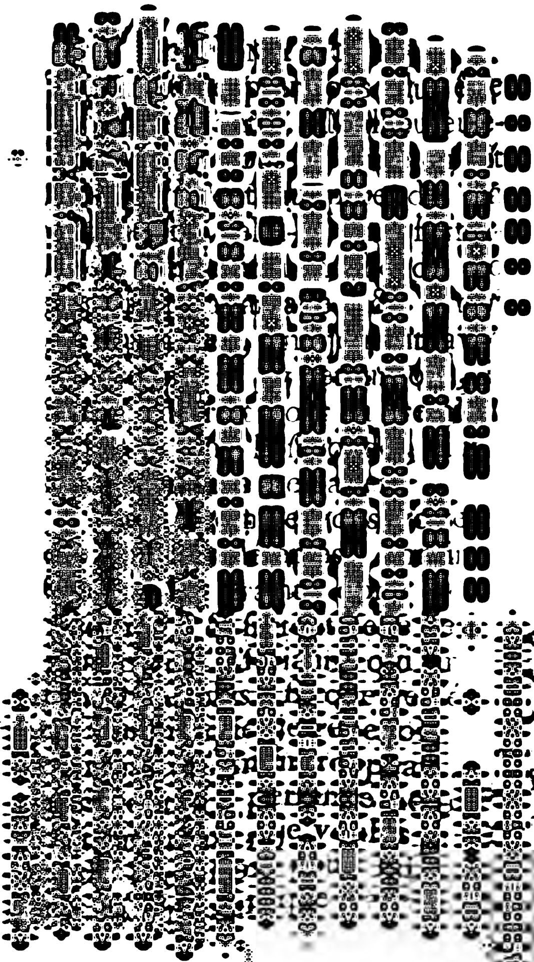
Pour ſurcroit de bonheur quand je fus arrivé dans le Bourg, Marianne m'apprit qu'il manquoit un garçon à ſon pere pour veiller au ſoin de ſes troupeaux. J'allai vîte me préſenter, & je fus retenu.

Que je me trouvai alors heureux ! c'étoit pour le coup que je vis Marianne tant que je voulus : ah que ma condition étoit douce. Non je ne jouirai jamais de momens ſi heureux : qu'eſt-ce que c'étoit que le travail ? il ſembloit que je me jouois. J'étois ſûr en rentrant le ſoir de manger du lait avec Marianne, je lui faiſois des niches ſous la table ; elle me les rendoit. Le Dimanche nous jouïons à cache cache, ou à la tapette : enfin pour faire bref, elle s'accoutuma ſi bien à moi, & moi ſi bien à elle,

que nous ne pouvions plus être l'un ſans l'autre. Malheureuſement pour nous le Curé en dit ſon ſentiment au pere de ma maîtreſſe ; celui-ci ſans formalité, défendit à ſa fille de me regarder davantage, & à moi de lui parler, en ajoutant avec colere que ſi j'y retournois, il me châtieroit pour la premiere fois, & qu'à la ſeconde, il me chaſſeroit ſans me payer.

Voilà, comme vous voyez, de terribles défenſes, continua Colin. La crainte donc d'être renvoyé, & ſurtout celle de ne plus revoir Marianne qui m'effrayoit le plus, fit que je l'évitai. Un ſoir que je revenois des champs avec mon troupeau, je la rencontrai ; perſonne ne pouvant me trahir, je voulus profiter de l'occaſion pour lui faire part du chagrin que j'avois de

ne plus oſer lui parler; mais au lieu de me plaindre, comme elle l'auroit dû, elle me tourna le dos, en me diſant avec froideur, qu'elle ne m'aimoit plus. Ce cruel mot me pénétrant de triſteſſe, je lui demandai les larmes aux yeux, ce que je lui avois fait? Allez, Colin, me dit-elle en pleurant auſſi, paſſez votre chemin; ſi vous aviez eu autant d'amitié pour moi que j'en avois pour vous, rien au monde ne vous auroit empêché de continuer à me voir; elle avoit raiſon, je le ſentis; je me jettai à ſes pieds, & je lui demandai tant de pardons, qu'elle eut pitié de l'état où ſa colere m'avoit réduit: nous fimes la paix, enſuite nous convînmes des endroits où nous nous parlerions à l'avenir, & dans les ſuites nous nous moquâmes des défenſes.



e
u
eu
ce
ce :
six
a été
con-
jadis
on, car
t, qu'on
ire paf-

r, le jeu-
pleurer sr
s ceux qui
furent tou-
champs lui
c'est tout ce
elle-mere lui
argent, Vau-
ent d'autant,
en mit quatre

Mais malheureusement pour nous, un certain Jacob, fils du Magister du Bourg, qui revint dans ce temps-là de l'armée, trouva Marianne devenuë si belle & si grande depuis son départ, qu'il s'avisa de l'aimer; elle eut beau lui dire qu'elle ne pouvoit pas le souffrir; il la pourchassa tant, qu'il me surprit plusieurs fois avec elle: il jugea par-là que c'étoit à cause de moi qu'il étoit rebuté, & il en fut si fâché, qu'il alla s'en plaindre en pleurant à sa mere. Marie-Barbe, c'est son nom, craignant qu'il ne prît trop la chose à cœur, & qu'il n'en tombât malade, ou n'allât s'engager une seconde fois, lui promit de lui faire obtenir Marianne, & qu'elle exigeroit en même temps qu'on me renvoyât.

Hélas! Messieurs, continua Colin en versant des larmes, elle

n'y a que trop réussi ; comme Jacob est riche, & que je ne le suis pas, ses raisons ont valu mieux que les miennes. J'ai eu beau vanter mon amour, ce grand Niais aura la préférence : enfin pour faire bref, hier à six heures du soir, Marianne a été accordée, & moi j'ai été congédié, avec avis que si j'osois tourner autour de la maison, on m'étrilleroit si cruellement, qu'on parviendroit à la fin à faire passer mon amour.

En achevant ce récit, le jeune Paysan se mit à pleurer si amerement, que tous ceux qui étoient présens en furent touchés. Mlle de Monchamps lui donna deux louis, c'est tout ce qu'elle avoit, sa belle-mere lui ayant ôté tout son argent, Vauban lui en fit présent d'autant, & Prevandal lui en mit quatre

dans la main en la lui fermant. Il n'y eut que d'Argicourt qui ne fit rien pour lui. Colin reçut l'argent qu'on lui donna, mais il n'en parut pas moins triste. Que ferai-je de tout cela, dit-il en le regardant, & en continuant à s'affliger : non, non, je ne puis être content, sans voir Marianne, puisque je l'ai perduë pour jamais, je renonce à tout le reste. Je vais m'engager, on me conduira à la guerre, j'y serai tué, & mon chagrin finira avec ma vie.

D'Argicourt qui avoit son projet, étoit sorti un moment avant le Villageois : l'ayant bientôt vû s'éloigner de la maison d'un air désespéré, il l'appella. Ne nous avez-vous pas assuré Colin, lui dit-il, que Jacob n'a eu la préférence sur vous que parce qu'il est plus riche. Oui, Mon-

ſieur, reprit le Villageois; & de combien l'eſt-il de plus que vous, continua le Financier? de cinq ou ſix cens livres de plus en terres labourables, repartit le jeune Payſan. Attendez, ajouta d'Argicourt, ſi par hazard on vous donnoit le double, pourriez-vous eſpérer de l'emporter ſur votre Concurrent? Sûrement, s'écria Colin, le pere de Marianne eſt plus intéreſſé qu'un Juif; s'il voyoit ſeulement cent écus de plus comptant, il manqueroit à mille paroles au lieu d'une. Hé bien, interrompit d'Argicourt, prenez les cinquante louis que voilà dans cette bourſe, allez la montrer à ce pere intéreſſé, il vous donnera ſa fille & j'en ſerai fort aiſe. Mais comme vos peines m'ont touché, & que je ſerois ravi d'apprendre ſi le ſecours que je vous ai donné, les aura

fait cesser ; prenez aussi le dessus de cette Lettre qui vous apprendra où je demeure à Paris, afin que vous puissiez me mander comment les choses se seront passées ; s'il arrivoit même que ce que je viens de vous remettre, ne suffît pas encore pour vous faire obtenir votre Maîtresse. Ecrivez-moi sur le champ, & je vous promets de vous faire toucher aussitôt l'argent que vous me demanderez.

Colin, tout simple qu'il étoit, sentit bien qu'avec la somme d'argent qu'on venoit de lui remettre, & la parole qu'on lui donnoit de lui en faire toucher davantage s'il étoit nécessaire, il auroit infailliblement la préférence sur Jacob. Il fut transporté d'une si grande joye à cette espérance, qu'il pensa en être suffoqué : il avoit voulu exprimer sa recon-

noiſſance, mais la parole lui avoit manqué ; partez au plus vîte, mon cher Colin, lui dit le Financier comblé du plaiſir qu'il procuroit à ce jeune homme ; retournez ſans perdre de temps au Bourg, de crainte que le pere de votre Maîtreſſe ne s'engage trop avant : allez, je vous diſpenſe de vos remerciemens. Je ſerai bien récompenſé de ce que je viens de faire pour vous, ſi j'apprens en arrivant à Paris, que j'ai contribué à votre bonheur, & à celui de Marianne.

La crainte de ne pas arriver aſſez-tôt, donna des aîles à Colin, il partit comme un éclair. Qu'il eſt doux de faire des heureux, dit d'Argicourt en lui-même, en le ſuivant des yeux, eſt-il poſſible que ſi peu de gens connoiſſent cette volupté, & comment ſe peut-il qu'ils igno-

rent que le vrai bonheur résidè en nous-mêmes, & que l'on n'en peut jouir qu'autant qu'on fait de bonnes œuvres, & qu'on est content de soi.

Après cette réfléxion le Financier se préparoit a rentrer à sa maison, mais voyant à quelques pas de lui un Soldat chargé d'un havresac & d'un fusil, qui chantoit à haute voix, il l'appella : vous avez l'air bien content, Monsieur, lui dit-il, sans doute que vous en avez sujet ? en ce cas je m'en réjouis avec vous de grand cœur. Oui, mon Gentilhomme, reprit le Grivois en lui otant son chapeau, & je vous en apprendrai volontiers la cause. Il y a dix ans que j'ai quitté mes parens & mon pays & je les reverrai bientôt : plus j'en approche & plus ma satisfaction augmente.

J'en reſſentirois cependant encore bien davantage ſi je pouvois obtenir un congé abſolu : ce n'eſt pas que je ne me trouve bien au ſervice du Roi, continüa-t-il, mais mon pere & ma mere ſont fort âgés, par conſéquent hors d'état de travailler & ſi je pouvois reſter auprès deux je ferois mon bonheur de les ſoulager par mon travail. Voilà des ſentimens bien dignes d'un honnête-homme, continua le Financier, & votre Capitaine en cette conſidération auroit bien dû vous renvoyer. Ah c'eſt ce qu'il n'a eu garde de faire, repartit le Soldat : il eſt trop intéreſſé, & trop avare. Et combien exigeroit-il pour vous accorder votre liberté, ajouta le Financier ? beaucoup plus que je ne pourrai jamais lui don-donner, repartit le Grivois,

quand même tous mes parens mourroient dans un jour : mais encore, interrompit d'Argicourt? Trente pistoles, poursuivit le Soldat. Hé bien les voilà, reprit le Financier en les tirant de sa poche, & dix de surplus pour vous réjouir avec votre famille quand vous serez arrivés. Ne soyez pas surpris de cette bonne fortune, ajouta-t-il en remarquant l'étonnement du Grivois; le Ciel secourt & récompense toujours ceux qui pensent à l'égard de leurs parens comme vous le faites à l'égard des vôtres. Allez, Monsieur, continuez votre chemin, continua le Financier, & que ce bienfait auquel vous ne vous attendiez pas serve à vous encourager & à soulager votre pere & votre mere jusqu'à ce que vous leur ayez fermé les yeux.

On ne tentera point d'expri-

mer quel fut le raviſſement du Grivois, on le devine aiſément. Il ſuffira de dire qu'il jura à la Grenadiere que tant que l'ame tiendroit dans ſon corps, il n'oublieroit jamais une action de cette nature, & qu'il la trouvoit beaucoup plus glorieuſe que toutes celles qu'il avoit vû faire aux Généraux ſous leſquels il avoit ſervi. Cet éloge tout groſſier qu'il paroiſſoit & fait en ſi peu de mots étoit peut-être un des plus flatteurs qu'on pût faire en pareil cas.

La nuit commençoit à tomber quand d'Argicourt rentra dans l'hôtellerie. Prevandal lui préſenta un Curé de ſa connoiſſance nommé M. Desfourneaux qui venoit d'arriver, & on l'arrêta à ſouper. On ſervit de bonne heure, parce qu'il faiſoit chaud & qu'il avoit été décidé qu'on partiroit le lendemain à la pointe du jour.

Aussitôt qu'on fut sorti de table, on laissa la liberté de se coucher à Mlle de Monchamps qu'on devoit réveiller de bonne heure & chacun se retira dans sa chambre. Le Financier fut assez étonné de trouver dans la sienne le Curé que Prevandal lui avoit présenté. Je lis dans vos yeux votre surprise, lui dit M. Desfourneaux en le saluant, mais elle augmentera bien davantage quand vous apprendrez que j'allois vous chercher à Paris & que je serois en chemin actuellement dans cette vue si en descendant ici pour y relayer je n'avois rencontré M. Prevandal qui m'a appris que vous y étiez.

Eh quelle affaire importante vous faisoit entreprendre un si long voyage, Monsieur, reprit d'Argicourt en lui présentant un

siége? Faites retirer vos gens, repartit le Curé, & je vous en instruirai dans le moment.

M. Desfourneaux ne se vit pas plutôt seul, qu'il poursuivit en ces termes.

Il y a quatre jours, Monsieur, que la Maîtresse d'une fameuse hotellerie de Mâcon où je suis Curé m'envoya priér d'administrer les derniers sacremens à son mari qui étoit à l'extrémité : comme je me préparois pour aller remplir ce devoir elle envoya un second message pour que je ne prisse pas cette peine, son époux venant d'expirer ; mais elle desiroit que je lui envoyasse un Prêtre pour passer la nuit auprès du Mort.

J'avois été de tout temps l'ami du défunt & de sa femme, je crus que dans cette triste occasion je ne pouvois me dispenser

d'y aller moi-même, puisqu'il m'avoit été impossible de l'assister à la mort.

Après avoir consolé la veuve de sa perte par les exhortations chrétiennes que l'on fait ordinairement en pareil cas, je passai dans la chambre du Mort, où je me mis à réciter les prieres qui sont d'usage : mais sentant que le sommeil me gagnoit peu-à-peu, & ne voulant pas y succomber, je me levai, j'allai prendre l'air à la fenêtre, ensuite je me mis à me promener.

En allant & venant je trouvai une porte entr'ouverte : j'entrai dans une assez grande chambre, au bout de laquelle il y en avoit une autre qui avoit été formée par une cloison.

Ayant entendu parler & jugeant à un rayon de lumiere qui passoit à travers la fente d'une planche

planche qu'il y avoit du monde dans cette chambre, je m'en approchai doucement.

A peine eus-je écouté un moment, qu'entendant un complot qui avoit rapport à un enlévement, je fus curieux d'apprendre de quoi il s'agissoit, & je regardai à travers l'ouverture dont je viens de parler.

Je vis deux hommes : l'un assis dans un fauteuil devant une table, chargeant des pistolets, & l'autre appuyé derriere causant avec le premier, qui étoit son maître, comme je ne fus pas longtemps à l'apprendre.

Un tableau aussi intéressant augmentant ma curiosité, je prêtai l'oreille. Que veux-tu que j'aye à craindre, continuoit l'inconnu assis dans le fauteuil ; tout le monde me croit en Angleterre : j'arriverai la nuit à

Paris, j'irai descendre dans une une chambre-garnie sous le nom d'un étranger, & dès que j'aurai fait mon coup je reprendrai la poste avec elle, & pour cette fois le faux bruit que je suis à à Londres, deviendra une réalité.

Mais pensez-vous qu'il vous soit aussi facile que vous vous le persuadez, d'enlever cette femme, reprit le Domestique; n'est-il pas vraisemblable au contraire de supposer que cette jeune personne étant mariée depuis que vous ne l'avez vuë, a pris de l'attachement pour son époux? Non, S. Georges, poursuivit le Maître, cette fille m'a trop aimé pour m'avoir oublié: sois assuré que c'est malgré elle qu'elle a épousé le Comte de Digby; mais surprise sans doute dans le moment qu'elle s'est enfuye de chez son pere, pour venir dans

une maiſon dont je lui avois donné l'adreſſe & où je devois aller la joindre, elle n'aura pu le calmer qu'en ſe ſoumettant a ſes volontés. D'ailleurs l'état où je l'ai laiſſée la mettoit dans le cas de ne point réſiſter : c'eût été s'expoſer à découvrir un myſtere que ſa réputation l'obligeoit à dérober ſoigneuſement & à quelque prix que ce pût être : par conſéquent je ne puis lui ſavoir mauvais gré du parti qu'elle a pris ; mais je ne doute point qu'elle ne ſera pas plutôt informée que j'ai remué Ciel & Terre pour la trouver, & que pour l'amour d'elle j'ai failli à me perdre, en m'introduiſant dans une Maiſon Religieuſe, où de mauvais mémoires m'avoient fait croire qu'elle étoit enfermée par l'ordre de ſon pere, & que mon deſſein étoit de l'en arracher ;

elle ne ſaura pas plutôt, dis-je, toutes ces choſes qu'elle ſera la premiere à faciliter mon projet.

Cependant malgré tout ce que l'Inconnu ajouta dans cette occaſion, pour convaincre le Domeſtique de la poſſibilité de la choſe : celui-ci continua encore à ſuppoſer de nouveaux obſtacles & ne ſe rendit point ; mais ſi dans ſes contradictions il avoit gardé juſques-là quelque ménagement, il n'en eut plus aucun lorſque ſon Maître eut ajouté, qu'indépendament du projet dont il venoit de lui parler, il vouloit avant que de quitter Paris pour jamais, ſe vanger d'un Financier qui l'avoit engagé dans de mauvaiſes affaires, en mettant le pere de ſa maîtreſſe en état de le pourſuivre. Et que prétendez-vous faire à cet homme, repartit le Valet-de-chambre ; je

ne vois pas que vous puissiez lui faire un crime d'avoir secouru un pere que vous persécutiez ? Tu ne comptes donc pour rien, interrompit avec impatience le Maître, de m'avoir mis à deux doigts de ma perte en me faisant poursuivre au criminel : affaire qui est devenuë si grave qu'il m'en a couté pour en sortir non-seulement ma réputation, mais tout mon bien ; hé comment avez-vous pû savoir positivement que c'est M. d'Argicourt qui vous a précipité dans ces embarras, continua S. Georges ? Par un de mes locataires, reprit l'Inconnu, qui est le meilleur des amis de M. de Calville, & qui est aussi le mien, il m'a écrit à Avignon tout ce que le Financier a fait pour M. de Calville, ainsi que le mariage de ma maîtresse, avec

celui que je viens de te nommer. Jugez après la certitude que j'ai de l'acharnement que cet homme a eu de me persécuter, si je ne dois pas l'en punir en me portant aux dernieres extrémités contre lui. Enfin, Monsieur, continua le Curé de Mâcon; M. de Condrieux, (car le Valet-de-chambre donna ce nom à son Maître dans la suite de la conversation) termina l'entretien par ordonner qu'on mît les chevaux à sa chaise. Le Domestique hésitant toujours, Condrieux impatient, lui dit que s'il ne vouloit pas le suivre, il ne l'y contraindroit pas, qu'il pouvoit l'attendre à Mâcon, & qu'il le reprendroit en passant.

Voilà de quelle maniere cet entretien s'est terminé, continua M. Desfourneaux : le jour ne parut pas plutôt que j'allai

prendre des mesures chez moi ; pour que mes Vicaires suppléassent à mes fonctions pendant mon absence; ensuite ayant été demander un congé, j'ai pris la Poste dans l'intention d'aller vous trouver à Paris pour vous faire part du danger que vous couriez. J'ignorois que vous fussiez dans cette Province, & je regarde comme un coup de la Providence que je vous aye rencontré assez à tems pour vous instruire des projets de vangeance que ce malheureux a formé contre vous.

Le Curé ayant achevé de cette maniere son récit, le Financier qui se ressouvint alors des craintes que Madame de Malausan lui avoit témoignées à l'occasion de Condrieux, qu'elle croyoit avoir rencontré à Lyon ; demanda à M. Desfourneaux si

dans tout ce qu'il avoit entendu dire à cet homme, il ne se rappelloit point qu'il eût prononcé le nom de Malausan ? Le Curé l'assura qu'il n'en avoit pas été question ; que Condrieux étoit dans la prévention que c'étoit le Comte de Digby qui avoit épousé sa maîtresse, & que c'étoit lui M. d'Argicourt, qui avoit occasionné tous ses malheurs.

Mais où s'est donc caché ce misérable pendant si longtems, continua le Financier ? car depuis que Mesdemoiselles de Calville ont quitté leur pere, on ne l'a pas vû à Paris, à ce qu'on m'a assuré ? C'est ce que je ne sai pas, poursuivit le Curé ; mais autant que je puis me le rappeller, Condrieux a toujours été à Avignon depuis ce tems sous le nom de Chabry, & il à passé quinze jours à Lyon pour

y recevoir de l'argent. Il a couché à Mâcon avant-hier, d'où il est parti comme je vous l'ai dit, pour aller exécuter à Paris ses coupables projets.

L'avis que le Curé venoit de donner à M. d'Argicourt étoit trop important pour qu'il ne lui en témoignât pas la plus vive reconnoissance ; il auroit bien voulu même, généreux comme il l'étoit, l'en convaincre par des endroits essentiels, & dans cette vûe il lui demanda s'il avoit quelques parens qui lui fussent à charge, bien résolu de les placer s'il se trouvoit dans ce cas. M. Desfourneaux y étoit précisément ; il avoit un neveu qui étoit orphelin, & dont il prenoit soin, disoit-il, par charité jusqu'à ce qu'il pût lui faire obtenir un emploi. Le Financier se félicita en secret de se voir si vîte à

portée de reconnoître l'obligation qu'il avoit à ce Curé. Entre plusieurs Emplois auxquels il étoit le maître de nommer, il en avoit un de dix-huit cent francs vacant; il tira la commission de son porte-feuille, la remplit du nom du parent en question, & la lui remit en l'assurant qu'il ne s'en tiendroit pas là, & que si le jeune homme aimoit à travailler, & qu'il se conduisît bien, il lui promettoit de veiller à son avancement, & de faire de son mieux en sa considération, pour contribuer à sa fortune. Après des remercimens & des complimens réciproques, ces Messieurs se séparerent on ne peut pas plus contens l'un de l'autre.

Le lendemain au point du jour on éveilla Mlle de Monchamps, & l'on partit une demie-heure après. A deux lieuës

de la dinée le Financier descendit de carosse, voulant, disoit-il, faire un peu d'exercice pour exciter son appétit. Dès qu'il fut seul il se mit à réfléchir à ce qu'il avoit appris du Curé de Mâcon, & aux moyens qu'il devoit employer pour se garentir des entreprises que Condrieux avoit formées contre lui. Il ne fut pas longtems sans en trouver un qui lui parut infaillible : il écrivit le lendemain à celui qui veilloit à la sureté publique ; c'étoit un Magistrat d'un si grand mérite, si éclairé, & en même-tems si actif & si bien servi, qu'il ne douta pas qu'en arrivant à Paris il ne s'y trouvât à l'abri de toutes les tentatives de Condrieux, lorsqu'il auroit prévenu de bonne heure ce Magistrat sur les risques qu'il couroit. En effet M. de...

n'eut pas été plutôt instruit des desseins que Condrieux se proposoit d'exécuter, qu'il ordonna qu'on découvrît l'endroit où il s'étoit chaché en arrivant. Trois jours après il le fut ; il auroit pû le faire arrêter en vertu des graves plaintes faites contre lui ; mais toujours circonspect & modéré lorsqu'il s'agissoit de punir, il jugea qu'il devoit en considération de la famille, prendre d'autres mesures ; il lui fit dire qu'il n'ignoroit pas les raisons qui l'avoient fait revenir à Paris, & que s'il n'en sortoit pas en vingt-quatre heures pour se retirer hors du Royaume, il pouvoit compter qu'on le mettroit en lieu où l'on répondroit de lui.

Ces menaces firent l'effet qu'on en avoit attendu : Condrieux persuadé que son Valet l'avoit trahi, & qu'il étoit perdu s'il

se laissoit arrêter, prit la poste dès le même jour, & se retira en Hollande; d'où l'on apprit six mois après qu'y étant devenu amoureux d'une femme de considération à qui il avoit voulu faire violence, un jour qu'il s'étoit trouvé seul avec elle, il en avoit été puni cruellement, cette vertueuse personne ayant eu le courage de lui plonger son poignard dans le cœur.

Le Financier ne fut occupé qu'un moment de ce qui avoit rapport à ce malheureux; à la veille de revoir Mlle de Versan, toutes ses idées se tournerent de ce côté-là. Prevandal à qui il avoit fait l'entiere confidence de son amour pour cette adorable personne, lui avoit promis si positivement de ménager ses intérêts auprès d'elle, que l'espoir de lui plaire commençoit à diminuer ses inquiétudes;

Il conservoit cependant encore une partie de ses craintes, parce que la Maison de M. de Versan étant illustrée, il appréhendoit qu'elle n'eût conservé ces préjugés contre la Finance, auxquels tant de gens tiennent injustement, & dont ils se défont si rarement. Grand-Dieu, que deviendrois-je, disoit-il en lui-même, si l'objet de tous mes desirs avoit cette prévention fatale, & que je ne pusse la détruire? Ciel, permettez, disoit-il, que je m'allarme sans sujet. Non je ne puis être heureux sans parvenir au bonheur de lui plaire, & sans l'espérance de passer ma vie avec elle.

Il étoit si rempli de tout ce qu'il pensoit à cette occasion, qu'il marcha longtems sans rien voir; mais des voix de femmes ayant frappé son oreille, il les leva; c'étoient deux jolies Pay-

ſannes qui avançoient de ſon côté. Lorſqu'elles furent à portée d'être mieux diſtinguées, il remarqua que l'une d'elles pleuroit, & que l'autre lui parloit avec beaucoup d'action : ce coup d'œil l'intéreſſa. Qu'avez-vous donc, la belle fille, lui dit-il en allant au-devant d'elle ? vous ſeroit-il arrivé quelque choſe de fâcheux ? Hélas que vous ſerviroit que je vous en rendiſſe compte, s'écria la jeune Villageoiſe en voulant continuer ſon chemin, vous ne pouvez y remédier ? Que ſait-on, reprit d'Argicourt, en lui barant le paſſage, le Ciel qui protége toujours l'innocence & la vertu a peut-être conduit ici mes pas pour faire ceſſer votre chagrin ; faites-en l'épreuve, en m'apprenant la cauſe de vos peines, & ſi elles ſont de nature à pou-

voir être soulagées, soyez sure que je ferai l'impossible pour que vous vous applaudissiez de la confiance que vous aurez eu en moi.

Pendant que le Financier tenoit ce discours, la jeune personne réfléchissoit en elle-même sur ce qu'elle devoit faire. Sa compagne moins timide lui ayant dit à l'oreille qu'elle ne risquoit rien, & que ce Monsieur avoit l'air trop honnête & trop prévenant pour qu'il abusât de sa confiance : la belle Villageoise se rassura. Hé bien je vais vous apprendre les raisons qui m'ont obligée, lui dit-elle, de quitter mes parens ; mais ce sera sous la condition que vous me direz sans me flatter si j'ai bien fait, & que vous me donnerez de bon conseils pour la conduite que j'ai à tenir. D'Argicourt s'y étant engagé, elle

quitta le grand chemin, entra dans un champ de bled, s'assit avec sa compagne à terre, engagea le Financier à se mettre auprès d'elle, & ensuite elle s'expliqua en ces termes.

Je suis fille unique d'un Fermier de Charency, petit Hameau que vous verriez d'ici, Monsieur, continua-t-elle, si le Soleil luisoit. Je me nomme Suzanne: le Seigneur de la Terre dont nous faisons valoir le bien, la vendit sur la fin de l'Eté passé à un jeune Officier fort riche, nommé M. du Vaucey. Le nouveau Seigneur est venu il y a quelques jours, prendre possession du Château qu'il avoit acquis, & de tout ce qui en dépend. Ma mère qui décide de tout dans la maison, parce qu'elle a vû le monde & qu'elle a plus d'esprit que mon pere, en ayant

été avertie aussi-tôt, a pris son habit des Dimanches, m'a fait mettre aussi le mien, & m'a conduite chez M. du Vaucey. Après lui avoir fait sa révérence, & m'avoir présentée, elle l'a prié de nous honorer de ses bontés, comme avoit toujours fait le Seigneur précédent, & de vouloir bien renouveller notre Bail qui étoit prêt à expirer. M. du Vaucey avoit jetté un cri de joye quand il nous avoit vû entrer. Ah je pensois bien, a-t-il dit, en me montrant du doigt quand il a eu écouté le compliment de ma mere, que c'est-là cette Suzanne dont on m'a tant parlé ! Ma mere & moi en étant convenues par une nouvelle révérence ; il s'est écrié venez, venez, belle enfant, que je vous voye de plus près, & que je vous admire ! vous êtes

ravissante, a-t-il continué quand je me suis approchée. Ensuite il a vanté mes yeux, ma bouche, ma taille, que sai-je, & a voulu se précipiter sur moi. Je n'étois pas accoutumée qu'on prît avec moi de si grandes libertés, je l'ai répoussé en rougissant, & je me suis enfuie en lui disant que ces manieres-là ne me convenoient point. Ma mere fâchée de me voir si sauvage a voulu me faire revenir pour que je fisse des excuses à ce Monsieur, de la mauvaise humeur que j'avois fait paroître; mais pour la premiere fois de ma vie je lui ai désobéi. M. du Vaucey ayant paru étonné de l'éloignement que je marquois pour lui; elle lui a dit en souriant qu'il ne devoit pas y prendre garde de si près, en ajoutant que c'étoit la premiere fois qu'elle m'a-

voit menée quelque part : que j'étois naturellement farouche ; mais que je ne le serois pas toujours, & qu'elle étoit bien sûre qu'avant peu je répondrois aux bontez qu'il vouloit bien avoir pour moi.

Cette réponse a tant plû à notre nouveau Seigneur, qu'il a demandé une plume, & qu'il a signé non-seulement le renouvellement du Bail, mais nous a encore accordé une diminution de cent pistoles sur ce que mon pere étoit tenu de lui rendre tous les ans. Cette remise étoit considérable : ma mere en a été enchantée, & en effet il ne pouvoit rien faire de plus agréable pour nous ; il avoit ses raisons, & je vis bien par-là, toute innocente que j'étois, que ma mere avoit eu aussi les siennes, quand elle avoit voulu que je

l'accompagnasse dans cette visite.

En nous en retournant à notre Village, elle m'a fait un long sermon, sur la fierté avec laquelle j'avois reçu les amitiés de M. du Vaucey : ne voyez-vous pas, petite sotte que vous êtes, m'a-t-elle dit, que ce nouveau Seigneur est fort riche, & qu'il peut nous faire beaucoup de bien. Allez, vous êtes trop heureux qu'il veuille bien vous regarder. Sachez qu'en répondant à ses politesses, votre fortune en ira mieux; ne devriez-vous pas en juger par ce qu'il vient de faire pour nous ? Allez, il en fera bien davantage quand vous serez plus raisonnable. Dites-moi, innocente que vous êtes, a-t-elle continué, ne serez-vous pas bien aise d'être une des plus braves du Village ? Je sais bien

que les autres Paysannes en créveront de dépit, & c'est-là ce que je souhaite. Ah ! ah ! si j'avois été aussi revêche que vous avec le Seigneur précédent, ajouta-t-elle, en mettant ses deux poings sur ses côtés, votre pere ne seroit pas aussi à son aise qu'il l'est. Apprenez, petite sotte que vous êtes, que nous étions pauvres avant ce temps. Voilà la différence de savoir vivre. Est-il possible que je ne vous l'apprendrai jamais ?

Pendant trois jours entiers, ma mere me tint de semblables discours ; mais elle avoit beau me recommander de faire amitié à la premiere occasion au Seigneur du Hameau, je ne m'y sentois disposée en aucune maniere. J'avouerai même franchement, qu'indépendamment de l'éloignement que j'avois pour

cet homme, j'étois prévenuë en faveur d'un autre ; & puisqu'il faut tout dire, qui me plaît bien davantage, il étoit dans ce temps-là Pensionnaire chez notre Curé, où il étudioit le Latin, il se nomme Vaucourt; il m'avoit déclaré son affection de si bonne grace, que je n'avois pû m'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui.

Hélas! ce que j'avois prévû, est arrivé, continua Suzanne, M. du Vaucey est venu il y a deux jours. Malheureusement, mon pere étoit aux champs. Ma mere après lui avoir fait beaucoup de remerciemens sur l'honneur qu'il vouloit bien nous faire, m'a laissé seule avec lui, sous prétexte d'aller chercher son mari. Or je dois vous dire avant tout, continua Suzanne, que Vaucourt ne trouvoit jamais les occasions de me

voir qu'il n'en profitât. Je ne ſais pas de quelle maniere il s'y prenoit pour être ſi bien informé, mais il étoit rare qu'il ne fût autour de la maiſon dès qu'il n'y avoit perſonne. J'y étois ſi accoutumée, que dès que cela arrivoit, j'allois ſur la porte, & j'étois ſûre alors de le voir bientôt auprès de moi.

Dès que M. du Vaucey a vû ma mere éloignée, il eſt venu s'aſſeoir auprès de moi; il a débuté par me demander à quoi j'occupois mon loiſir, & ce qu'il pourroit faire pour m'obliger. J'ai répondu ſi mal à toutes ſes queſtions, qu'il s'eſt écrié que j'avois du chagrin, & qu'il vouloit ſavoir ce qui y avoit donné lieu. J'ai repliqué qu'il ne devoit pas l'ignorer, puiſque c'étoit lui qui en étoit la cauſe; que depuis la viſite que nous lui avions renduë,

duë, ma mere ne m'avoit pas laiſſé un moment de repos; que toute ſimple que j'étois, j'avois bien compris qu'elle prétendoit que je ne le rebutaſſe point; mais que j'étois trop franche pour ne pas lui déclarer qu'il ne devoit jamais s'attendre à aucune complaiſance de ma part, quand il ſeroit encore trois fois plus riche, & que je ne pouvois le regarder autrement que comme le Seigneur du lieu, à qui l'on devoit & reſpect & honneur.

Ce n'étoit pas-là vraiſemblablement ce que M. du Vaucey s'étoit promis; il a tourné cependant le tout en badinage, & a voulu s'émanciper auprès de moi; effrayée de me voir à ſa merci, je me ſuis débarraſſé de lui avec précipitation, & je me ſuis enfuye ſur la porte. Malheureuſement le Penſionnaire dont je

viens de vous parler, y étoit. M'ayant vû poursuivie, & que le Seigneur du Village me tiroit par le bras pour me faire rentrer, il s'est jetté sur lui comme un Lion, en s'écriant qu'il me laissât, ou qu'il sauroit bien l'y obliger.

Il n'avoit pas été difficile à du Vaucey de comprendre à la jalousie que ce jeune homme faisoit éclater; que c'étoit-là celui qui étoit la cause que je l'avois si mal reçu. Irrité de cette pensée, il a tiré son couteau de chasse, & en a frappé Vaucourt; mais celui-ci devenu plus furieux, le lui a arraché au risque de se faire tuer, & l'a forcé à me quitter. Du Vaucey outré s'est retiré, en le menaçant qu'il le puniroit bientôt de son insolence; en effet il est revenu un moment après avec quatre Paysans, qui ont arrêté mon Amant par ordre de ce jaloux, & on

l'a conduit dans une cave où il a été enfermé à la clef.

Je n'étois plus à la maison lorsque tout cela est arrivé. Je m'étois enfuye chez une de mes tantes, qui demeure à l'extrémité du Village au moment que j'avois été libre ; je n'en ai été informée qu'une heure après, & c'étoit hier. Les larmes que j'ai versées, en apprenant que l'on avoit enfermé mon Amant, ont fait juger à ma parente que j'aimois ce jeune homme, & que ma mere avoit eu de bonnes raisons de me maltraiter ; dans cette prévention elle a été la premiere à prendre son parti, & sans vouloir entendre les miennes, elle m'a ramené à la maison; en lui disant qu'elle avoit fort-bien fait de me tenir de court, & qu'elle seroit la premiere à la seconder, si j'osois jamais revoir en face l'Ecolier.

Ma mere qui a été bien-aise que ma tante ait ainsi pris le change, en a profité pour continuer à me maltraiter; en me menaçant de me rendre la plus malheureuse fille du Village, si je songeois davantage à l'Etudiant, & si j'osois encore rebuter M. du Vaucey. J'ai eu beau la supplier de ne point exiger de ma part aucune complaisance pour lui, elle s'est emportée, & a voulu me conduire sur le champ au Château.

Persuadée que j'étois perduë, si je ne trouvois les moyens d'échapper, & qu'on me retiendroit peut-être malgré moi aussitôt que j'y serois, j'ai pris sur le champ mon parti; & sous prétexte d'aller m'habiller selon l'ordre de ma mere, j'ai passé par la porte de derriere, ai été trouver Nicole, qui est cette fille que vous voyez,

qui a toujours été ma bonne amie; & après lui avoir conté tout ce que je viens de vous rapporter, je l'ai invité à me suivre, en lui faisant part du dessein que j'avois de m'enfuir. Elle a voulu d'abord m'en détourner; mais voyant que rien n'étoit capable de me faire changer de résolution, elle a consenti à m'accompagner, & dès le moment même nous sommes sorties du Village dans le dessein de n'y jamais rentrer.

La premiere chose que je lui ai demandée quand nous avons été en pleine campagne, a eu rapport à l'Etudiant, dont je ne savois aucune nouvelle; elle m'a informée que le même jour qu'on avoit enfermé ce jeune homme, le Curé étoit venu le délivrer, & qu'il avoit dû le conduire le jour précédent à Lyon chez ses

parens à la sollicitation de M. du Vaucey, qui l'en avoit prié.

Suzanne ayant terminé ainsi son récit, le Financier se trouva d'abord fort embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre : cependant s'étant bientôt déterminé, il voulut avant que d'instruire la jeune personne de ce qu'il vouloit faire pour elle, approfondir un soupçon. Et où prétendiez-vous aller, lui dit-il, quand je vous ai rencontrée ? à Lyon, reprit-elle naïvement. A Lyon, continua d'Argicourt, en la regardant fixement. Pourquoi donc avez-vous préféré cette Ville, plutôt que toute autre moins éloignée ? Cette question & le ton froid avec lequel elle fut faite, ayant fait rougir la petite personne, le Financier comprit qu'il ne s'étoit point trompé dans sa conjecture : ah,

belle Suzanne ! avouez-moi avec franchise, continua-t-il, que vous n'avez pris la route de cette Ville-là, que parce que vous savez que l'Ecolier y demeure. La Paysanne se troubla de plus en plus, il reprit un air plus ouvert. Allez, ne craignez rien, poursuivit-il, bien loin de vouloir vous faire de la peine, je veux vous tirer de l'embarras dans lequel vous vous trouvez : ne croyez pas que je pense que vos intentions ayent été suspectes : vous avez cru devoir aller à Lyon, parce que ne sachant que devenir, vous avez espéré que Vaucourt vous trouveroit un asyle, où vous seriez à l'abri des inconvéniens de votre fuite ; il n'y a aucun mal à tout cela dans le fond, & je vous crois trop sage pour avoir eu d'autres idées ; mais, belle Susanne,

il ne suffit pas qu'une fille soit exempte de reproche, continua le Financier, il faut qu'elle le soit de soupçon. Ne voyez-vous pas que si votre mere étoit venuë à savoir que vous étiez allée dans un lieu où demeure votre Amant (ce qu'elle auroit bientôt appris) elle n'auroit pas manqué de vous accuser de ne vous être enfuye de chez elle que pour courir après Vaucourt, & qu'indépendamment du tort que cette imputation auroit faite à votre réputation, elle eût été en droit de venir vous chercher, & de redoubler ses mauvais traitemens. Alors personne ne vous auroit plaint; au contraire, chacun vous auroit jetté la pierre, & lui auroit donné raison.

Suzanne qui n'avoit pas porté si loin ses pensées, comprit alors combien elle étoit coupable;

elle en fut si honteuse, qu'elle se mit à pleurer amerement. Le Financier touché, lui dit d'essuyer ses larmes, & qu'il avoit imaginé le moyen de la mettre à l'abri de tous les inconvéniens dont il venoit de lui parler. Suivez-moi, continua-t-il, nous ne sommes qu'à un quart de lieuë de Versan, où je dois aller passer quelque temps. Je vous présenterai à ma sœur qui est dans mon carosse, que vous verriez d'ici, sans la montagne qui en empêche : je lui apprendrai les motifs qui vous ont forcée de quitter vos parens, & je l'engagerai à vous prendre à son service : si vous êtes raisonnable, comme j'y compte, elle aura soin de vous. A l'égard de Nicole, je la ferai reconduire à son Village, où elle apprendra à votre mere ce que vous êtes deve-

nuë ; & si elle ose venir pour vous chercher, je lui parlerai du ton qui convient ; n'ayez donc plus aucune inquiétude sur ce sujet, ajouta-t-il, je vous garantis qu'elle vous laissera en repos.

Mais si Vaucourt ne sait pas tout cela, répondit naïvement Marianne, comment pourrai-je jamais avoir de ses nouvelles ? Soyez encore tranquille sur cet article, continua avec bonté d'Argicourt, nous y pourvoirons, il le saura ; je vous promets plus : c'est que si d'ici à trois ans, vous continuez à vous souvenir l'un de l'autre, & à vous aimer avec la même innocence, j'engagerai ma sœur à consentir que vous l'épousiez. Ah ! sur cette espérance, je m'engage à tout, reprit Suzanne en essuyant ses pleurs, car il n'est pas douteux que mon Amant ne soit tou-

jours fidéle ; il me l'a tant juré, que je lui ferois un grand tort si je formois la moindre inquiétude sur ce sujet.

Après cette réfléxion ingénuë, Suzanne se leva, & suivit gaiment le Financier, en continuant à l'entretenir sur le même ton : au bout d'un quart-d'heure ayant vû un carosse arrêté, & apprenant que c'étoit celui où étoit la Maîtresse qui alloit prendre soin d'elle, sa joye en parut fort grande. Mlle de Monchamps & Vauban avoient mis pied à terre en attendant d'Argicourt ; ils ne furent pas peu surpris de le voir arriver au milieu de deux jeunes filles : ils ne savoient qu'en penser ; mais bientôt informé des motifs qui l'avoient engagé à s'intéresser pour la jeune Paysanne, ils furent non-seulement approuvés, mais

même Julie trouva cette fille si fort à son gré, qu'elle la prit dans les suites en amitié, & que depuis ce temps elle la traita plutôt en compagne qu'en personne destinée à la servir.

Prevandal avoit pris les devants lorsque le Carosse s'étoit arrêté pour attendre le Financier, & étoit entré à Versan ; il y causa la plus agréable surprise, en apprenant à ses aimables parens, que Mlle de Monchamps étoit de la partie ; elles marquerent l'empressement le plus vif pour la voir. Mlle de Versan voulut aller audevant d'elle, & Monsieur son pere tout âgé qu'il étoit, y vint aussi.

D'Argicourt qui avoit toujours les yeux tournés du côté du Château, fut le premier qui les remarqua: Ah! dit-il, en se tournant vers sa sœur & vers Vauban

qui marchoient derriere lui, je me trompe bien, ou j'entrevois Mlle de Versan & Prevandal qui viennent au-devant de nous. Le ton & l'air de joye dont il proféra ces mots, firent comprendre à sa sœur l'intérêt qu'il y prenoit. A ce que je puis voir, repartit Mlle de Monchamps, mon frere va jouir d'une satisfaction bien délicieuse : oui, ma chere Julie, s'écria le Financier, je vous tromperois si j'en disconvenois, je parie même que vous trouverez dans un moment, que c'est avec bien de la raison, & qu'il n'est rien dans le monde qu'on puisse comparer à Mlle de Versan.

Il est heureux que ce soit un frere qui prononce si définitivement en pareille matiere, s'écria, en souriant, M. de Vauban, sans quoi l'on seroit en droit de

contester une pareille décision. Mlle de Versan est assurément charmante, mais je donne le bras à une Demoiselle qui ne le lui céde en rien. Vous êtes bien honnête, reprit Julie, en éclatant de rire, de l'embarras où elle vit son frere. Je ne vous fais cependant aucun gré d'une fadeur que vous n'auriez pas dû me dire en présence d'un Amant qui n'a pas dû la trouver de son goût ; d'Argicourt n'entendit point ces derniers mots. Il avoit pris les devants, & étoit déja auprès de Mlle de Versan. L'on ne prétend point rendre ici le ravissement qu'il goûta dans ce délicieux moment, mais il étoit en présence d'un pere à qui l'on devoit beaucoup de considération, & il ne lui étoit possible de l'exprimer que par ses regards. Mlle de Versan les entendit, & le re-

eut avec une joye qu'elle ne dissimula point : l'arrivée imprévuë de Mlle de Monchamps, dont Prevandal lui avoit dit beaucoup de bien, en étoit un prétexte trop valable. Ces deux charmantes personnes s'admirerent d'abord, & se rendirent mutuellement justice. Le vieux Versan qui trouva Julie divine, lui dit les choses les plus polies & les plus flatteuses. Enfin après des complimens mutuels on regagna le Château, où l'on fut dans le cas de les recommencer quand on entra dans l'appartement de Madame de Versan qui les y attendoit avec plusieurs personnes qui étoient venuës ce jour-là à Versan. Tout le monde fut du sentiment que M. de Vauban n'avoit point flatté le portrait qu'il avoit fait de Mlle de Monchamps dans son

dernier voyage; & comme elle étoit aussi polie qu'elle étoit belle, elle se concilia bientôt l'amitié de tous ceux qui la virent, & ce fut à qui lui en témoigneroit le plus.

La réputation de sa beauté, & de toutes les belles qualités dont elle étoit douée, servirent de prétexte à tous les Gentilshommes des environs, qui étoient en grand nombre, pour venir en juger par eux-mêmes. Pendant un mois entier, le Château ne désemplit pas. M. de Versan contre son ordinaire, ouvrit la porte de chez lui à tout le monde, il trouvoit une satisfaction trop grande dans la considération que l'on marquoit au frere & à la sœur pour s'en priver. Il avoit les yeux pénétrans; il s'étoit fort bien apperçu que d'Argicourt brûloit en

ſecret pour ſa fille, & que celle-ci le voyoit avec complaiſance; il prévoyoit l'avenir, & il étoit bien-aiſe qu'en cas d'événement l'on rendît juſtice d'avance au mérite d'un homme qui pouvoit dans les ſuites lui appartenir.

Tout ſembloit y concourir, le mérite infini de d'Argicourt, & tous les biens que Mlle de Verſan en entendoit dire ſans ceſſe, l'avoit infiniment prévenuë en ſa faveur, & elle remarquoit en lui de jours en jours des qualités ſi eſtimables, qu'elle s'y attachoit peu-à-peu. Pour le Financier, ſa paſſion parvint à ſon dernier degré lorſqu'il la connut davantage. Il l'étudioit avec trop de ſoin pour échapper aucune de ſes vertus; ce qui le raviſſoit ſurtout en elle, c'eſt qu'elle étoit née avec un fond de douceur & d'humanité, qui paſſoit

tout ce qu'on en auroit pû dire. En effet, comment ne l'auroit-il pas adorée, elle pensoit en tout point comme lui? Le plus grand de ses desirs eût été d'être fort à son aise pour soulager tous ceux qui étoient dans le besoin. Il n'étoit pas possible qu'il en doutât, puisqu'il découvroit qu'à ce défaut elle trouvoit dans la privation de bien des choses qu'elle aimoit, & qui lui étoient souvent nécessaires, les moyens de faire du bien à ceux qui souffroient le plus, & que par des épargnes bien entendues, elle assistoit pendant le cours de l'année un nombre infini de malheureux, sans qu'il y parût.

Ce n'étoit pas tout, cette charmante personne s'étudioit sans cesse à rendre heureux tous ceux qui l'environnoient. Elle plaignoit la condition des Domesti-

ques ; toujours exposés, disoit-elle, à essuyer les caprices & les mauvaises humeurs d'autrui. Dans la vuë d'adoucir le sort des siens, elle les traitoit toujours avec indulgence, n'ouvroit jamais la bouche que pour leur dire des choses obligeantes ; & quand par leur négligence, ou par d'autres défauts, ils la mettoient dans le cas de ne pas être contente de leur service, elle ne leur en marquoit son mécontentement qu'en prenant avec eux son sérieux, ce qui les punissoit beaucoup davantage, que tout ce qu'elle auroit pû leur dire de plus affligeant ; & pourquoi ? parce qu'elle en étoit adorée ?

Son caractere de bonté descendoit jusqu'aux animaux. Tous ceux qui lui appartenoient, étoient aussi heureux qu'ils pouvoient l'être ; elle avoit coutu-

me de dire sur ce sujet, qu'il ne lui seroit pas possible d'entretenir des liaisons avec des gens qui avoient la barbarie de leur faire du mal sans nécessité, parce qu'elle trouvoit qu'il y avoit de la cruauté d'abuser d'une supériorité qui ne nous avoit été donnée sur eux, prétendoit-elle, que pour les protéger, & pour contribuer à leur bien être.

Avec une ame aussi belle que celle dont on vient de donner une idée, on ne doit pas être surpris du penchant qu'elle prit pour d'Argicourt, car malgré toutes les précautions que cet homme généreux avoit toujours prises pour qu'on ignorât les dignes actions qu'il avoit faites, il lui en étoit revenu plusieurs. Elle n'avoit fait dans les commencemens que de leur donner les éloges qu'elles méritoient; mais dans

les suites elle n'avoit pu s'empêcher de joindre à l'estime que l'on devoit à celui qui en étoit l'auteur, une considération tendre pour sa personne, qui avoit fait germer dans son cœur des sentimens que rien ne fut capable dans les suites d'altérer.

Le hazard qui découvre tous les jours une infinité de choses que l'on croit pour jamais cachées dans l'oubli, amena à Versan, Baltasar, ce Marchand de chevaux, dont s'étoit servi d'Argicourt pour faire la remonte de la Compagnie de M. de Prevandal. Il y venoit tous les ans parce que M. de Versan avoit comme on l'a déja dit, l'un des plus beaux Haras du Royaume, & que tous les amateurs de chevaux, ou ceux qui en faisoient commerce, venoient pour s'y pourvoir. Prevandal, Vau-

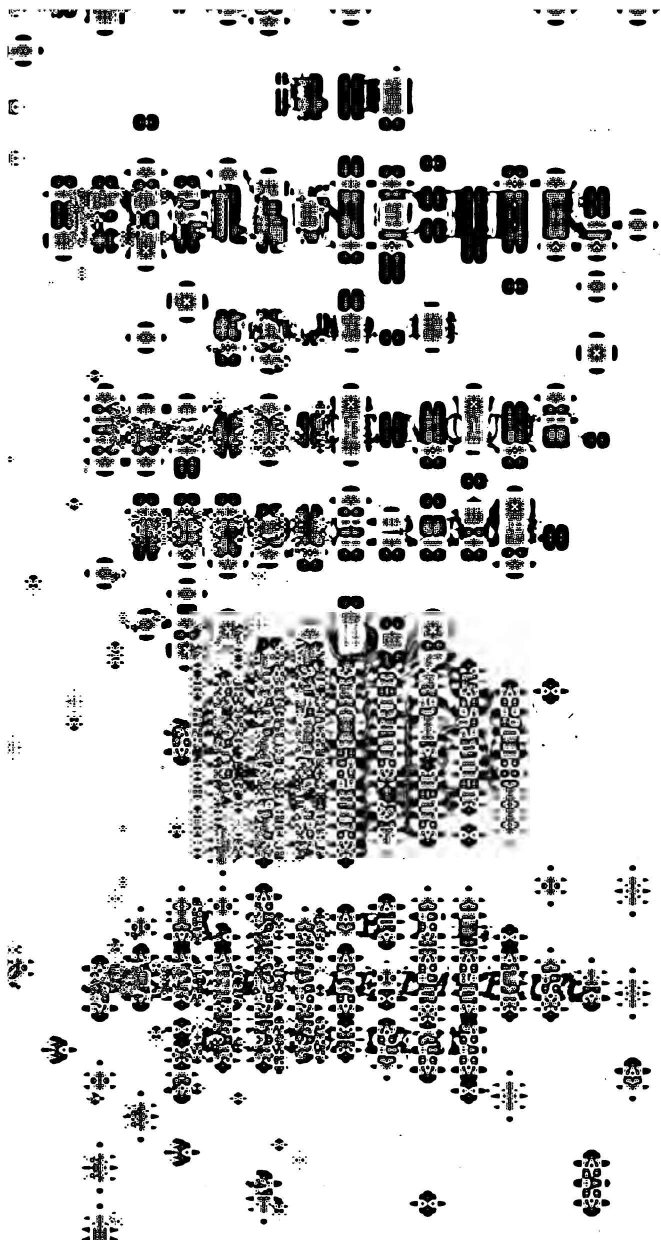
ban, d'Argicourt; M. Madame & Mlle de Verſan étoient à table, quand on annonça Baltazar. L'entretien rouloit dans ce moment ſur le ſervice important que l'on avoit rendu à Prevandat, à l'occaſion du délabrement de ſa Compagnie. La premiere choſe que celui-ci avoit faite en arrivant chez ſon oncle, avoit été de lui en faire de vifs remerciemens, perſuadé que c'étoit à lui à qui il devoit ce ſervice eſſentiel; & quoique M. de Verſan eût conſtament nié juſqu'à ce jour qu'il y eût eu aucune part, ſon neveu lui en parloit ſouvent, dans la prévention où il étoit que nul autre que lui ne lui avoit fait ce plaiſir. Hé bien, puiſque vous perſiſtez à croire que c'eſt moi qui vous ai ſervi dans cette occaſion, malgré tout ce que j'ai

pû vous dire jusqu'ici pour vous ôter cette idée de l'esprit, reprit avec impatience son oncle; voici Baltazar qui arrive de Paris, qui vous convaincra, puisque vous ne pourrez pas dire que je l'ai gagné? N'est-il pas vrai, continua M. de Versan, que vous n'avez point envoyé de chevaux à Lille au Régiment de mon neveu? Pardonnez-moi, Monsieur, reprit sans hésiter le Marchand, & quinze des plus beaux qui soyent dans le Royaume. Ah pour cette fois, mon oncle, interrompit Prevandal en sautant de joye, & en l'embrassant; vous agréerez mes remerciemens, voilà le fait bien avéré, je ne crois pas que vous puissiez le nier.

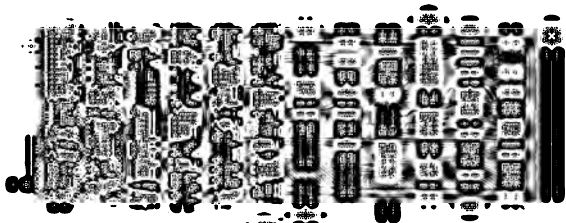
Le Financier qui avoit été d'une surprise extrême quand on avoit annoncé Baltazar, & qui avoit craint ce qui arrivoit, ne put

dans ce moment que lui faire des ſignes pour l'engager à ne point le nommer; mais M. de Verſan s'en étant apperçu: tenez, tenez, mon neveu, s'écria-t-il en montrant le Financier: voilà celui à qui vous devez exprimer la reconnoiſſance que vous vouliez abſolument me marquer. Aux ſignes que ce digne ami vient de faire à Baltazar pour qu'il garde le ſilence, vous ne devez pas vous y méprendre. D'ailleurs l'embarras où je vois M. d'Argicourt le trahiroit quand le Marchand refuſeroit de convenir que c'eſt par ſon ordre qu'il à fait la remonte dont vous vouliez me faire honneur malgré moi.

Fin de la quatriéme Partie.







Ah que vous êtes respectable & que vous méritez bien d'être aimé! Quoi sans me connoître, la seule idée que je suis dans la peine vous porte à faire une action aussi généreuse! oui, j'en suis si pénétré que je ne trouve point de termes qui puissent bien l'exprimer.

Ce fut avec des sentimens si vifs que Prevandal fit éclater sa reconnoissance & sa joye, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Mlle de Versan qui goutoit dans ce moment le plaisir le plus délicieux qu'elle eût ressenti de sa vie (ce qu'on n'aura pas de peine à croire en se rappellant ce qu'on a dit de son caractere) se couvrit les yeux de sa main, pour qu'on ne s'apperçût point qu'ils se mouilloient aussi de pleurs. M. & Madame de Versan & Vauban furent

émus de la même sensibilité : pour Mlle de Monchamps elle fut si pénétrée de l'action de ce cher frere, auquel elle avoit elle-même tant d'obligation, qu'elle se leva & vint se précipiter entre ses bras, en le serrant tendrement, puis elle s'écria qu'il passoit sa vie à faire de ces grandes actions, & qu'il n'y avoit pas dans le monde une ame aussi tendre, aussi noble, & aussi belle que la sienne.

Le cœur parloit, & quand il est ému il touche, remue & persuade. Ce transport acheva d'intéresser tous ceux qui étoient présens. Il n'y eut que le sieur Baltazar qui n'ayant pas le cœur aussi aisé à émouvoir, ne le fut en aucune maniere. Il ne pouvoit concevoir comment on pouvoit s'attendrir à ce point pour

des chevaux envoyés à un Régiment : l'action est belle, disoit-il en lui-même, on ne peut en disconvenir ; mais il est bien bizarre qu'on en pleure, tandis au contraire qu'on devroit se réjouir de ce qu'ils sont arrivés à bon port.

Rien n'eût été capable de consoler M. d'Argicourt du chagrin qu'il ressentoit de se voir découvert de cette maniere, si Mlle de Versan qui s'en apperçut ne l'eût remis en lui donnant des éloges délicats, & en lui disant des choses agréables. Il en fut si reconnoissant qu'il n'auroit pas manqué de se jetter à ses genoux pour l'en remercier, s'il n'avoit pas eu tant de témoins. Ses yeux y suppléerent, en lui exprimant combien il étoit pénétré d'une approbation aussi flatteuse que la sienne, & à quel

point il étoit content de l'avoir méritée.

L'on étoit à Versan dans l'usage à l'issuë du dîner, quand il n'y avoit ni partie de chasse, ni de promenade en carosse, d'aller passer le reste du jour dans le Parc, qui étoit de la derniere beauté. M. de Versan étant monté en chaise avec Baltazar, pour aller à son Haras, il fut décidé qu'on passeroit dans le Bois. Vauban donna la main à Madame de Versan, Prevandal à Mlle de Monchamps, & par un bonheur sans pareil pour d'Argicourt, la belle Adelaïde, c'étoit le nom de Mlle de Versan, lui tomba en partage : on se promena d'abord ensemble ; mais la grande allée où toute la compagnie pouvoit aller de front, venant à se rétrécir à mesure qu'on avançoit ; chaque couple prit

la route différente que le hazard lui présenta. De cette maniere on se sépara insensiblement. Que cette solitude me paroît délicieuse & paisible, s'écria d'Argicourt en soupirant, lorsqu'il se trouva seul avec Mlle de Versan, & quelle convient bien à des cœurs sensibles & bien épris! que j'envie le sort d'un amant heureux, ajouta-t-il (voyant que la belle Adelaïde ne lui répondoit point) qui s'y trouve avec l'objet qui l'enflamme, & à qui il est permis d'exprimer tout ce qu'il ressent! Non, je ne crois pas qu'il y ait de bien comparable à cette félicité? Sans doute, reprit Mlle de Versan; mais êtes-vous bien persuadé qu'il se trouve encore des hommes assez délicats, pour se borner à la seule douceur d'un sentiment si épuré? Oui, belle Adelaïde, reprit le Financier en

la regardant tendrement ; il en est encore à qui la corruption du siécle n'a point gâté le cœur, & qui brûlent de feux chastes & vertueux. Je vous crois, Monsieur, puisque vous me l'assurez, continua Mlle de Versan ; mais convenez franchement que ces cœurs-là sont bien rares. Ah ! si je m'en rapportois à tout ce que j'entends dire tous les jours des passions que l'amour forme, j'aurois bien raison d'en douter ; combien d'exemples pourrois-je fournir du contraire ? sans descendre dans la classe Bourgeoise, que je connois peu, il me seroit facile d'en citer vingt dans cette Province, qui prouveroient pour l'alternative. A quatre lieues d'ici, j'ai vû en dernier lieu un mariage prêt à se conclure : mais après six ans d'attente & de soupirs de la part

d'un amant qu'on donnoit pour le modéle de ceux qui ſavent bien aimer ; le croirez-vous? à la veille du jour qu'il devoit être uni à l'objet de ſon amour, une jeune Demoiſelle ſortant du Couvent, invitée à ſes nôces, avec Madame ſa mere, par celle de ſa maîtreſſe, le rend rêveur & diſtrait. L'amante prête à lui donner la main, qui n'a garde d'en ſoupçonner la cauſe, attribue ce changement à une indiſpoſition ſubite, & fournit par ce moyen à l'ingrat un prétexte que ſon trouble ne lui auroit pas fait ſans doute imaginer. Le mariage eſt remis : on compte que ce ne ſera que pour fort peu de jours ; la ſenſible amante ne quitte pas le chevet du lit où le perfide avoit été obligé de ſe mettre, pour cacher ſon infidélité & ſes re-

mords. Enfin ne pouvant toujours dissimuler, ou las du rôle incommode qu'il s'est imposé, il se fait écrire : suppose l'obligation d'un voyage indispensable : part & promet d'être de retour avant peu. Savez-vous ce que fait le traître ? de chez sa maîtresse il va chez les parens du nouvel objet de son amour ; il en fait la demande : sa fortune convient : on l'accepte ; enfin, au bout d'un mois il consomma l'infidélité. Sa premiere amante à qui on l'apprend, ne peut le croire ; mais trop tôt convaincuë de la trahison du perfide, & ne pouvant s'en consoler, elle tombe dans une langueur qui la mine peu-à-peu, & qui la conduisit au tombeau.

Que je la plains cette infortunée, s'écria d'Argicourt en s'attendrissant, & que le perfide

qui lui a manqué ſi cruellement de foi, mérite bien d'être déchiré par ſes remords. Auſſi a-t-il été bien puni de ſon infidélité, continua la belle Adelaïde : deux mois après ſon mariage ſes affaires l'ayant obligé d'aller à Paris pour ſolliciter un Procès à la veille d'être jugé ; un Prince devint amoureux de ſa femme, & la pourſuivit avec éclat. L'époux au déſeſpoir d'une rivalité dont il craint les ſuites, veut tout quitter & obliger ſa femme à le ſuivre ; mais ſoit que la jeune perſonne ne l'ait jamais aimée, ou qu'elle ait été déja ſéduite par les agrémens qu'on goûte à Paris, ou que ſa vanité s'applaudiſſe d'avoir ſubjugué un amant illuſtre, elle refuſe de l'accompagner. En vain a-t-il recours aux reproches, aux menaces, & enſuite aux larmes

& aux ſupplications : rien ne la touche, elle reſte inébranlable. Il a ſenti alors la perte qu'il a faite ; mais trop tard. Ne pouvant recourir à la violence ſans ſe perdre, il eſt revenu dans ſes Terres, où il gémit chaque jour d'un engagement, qui loin de faire ſa félicité comme il s'y étoit attendu, le comble aujourd'hui de chagrin & de deshonneur.

Il le mérite bien, s'écria le Financier, & je voudrois que tous les ingrats fuſſent punis de même ; mais ne feroit-il pas juſte en même-tems que les cœurs ſinceres & conſtans jouiſſent du bonheur délicieux d'être aimé ? Ce deſir eſt trop naturel, repartit Mlle de Verſan en ſouriant, pour que je le déſapprouve, & ſans doute vous n'êtes pas dans le cas d'en for-

mer un de cette nature ? Plus que qui que ce soit dans le Monde, continua d'Argicourt ; jamais on n'a aimé aussi tendrement que moi, & j'ignore encore si mes soupirs ont été entendus ? Quoi, poursuivit Mlle de Versan d'un air badin, vous seriez encore dans l'incertitude sur ce sujet, & l'objet de vos desirs auroit eu la cruauté de vous tenir si longtemps en suspens ? mais vous ne vous êtes peut-être point encore assez déclaré ? Ah cruelle & trop adorable Adelaïde, s'écria le Financier en la regardant tendrement ; se peut-il que vous tourniez en plaisanterie le tendre amour dont je brûle pour vous ? ne vous ai-je pas assez fait entendre avant que d'aller à Lyon, que vous aviez triomphé de mon indifférence ? Pensez-vous

qu'après avoir ſubjugué un cœur il ſoit poſſible de le reprendre, & qu'il ne vous ſoit pas ſoumis pour toujours ?

Mlle de Verſan qui avoit les yeux tournés ſur d'Argicourt pendant qu'il proféroit ces mots, y lut tant d'amour qu'elle ne put s'empêcher de les baiſſer & de rougir. Si j'avois prévû, lui dit-elle après avoir gardé un moment le ſilence, & en reprenant ſon ſérieux, que votre projet eût été de m'entretenir encore d'une paſſion que je crains à l'égal de la mort, je ne me ſerois point écartée de la compagnie, auſſi imprudemment que je l'ai fait. Ah, que me dites-vous, Mademoiſelle, s'écria triſtement le Financier, ſerois-je aſſez malheureux pour que vous continuyez à vous offenſer d'un amour que vous inſ-

pirerez toujours à ceux qui connoîtront tout le mérite dont vous êtes douée ? Non, Monsieur, repartit Mlle de Versan, fâchée du chagrin qu'elle venoit de lui causer ; l'aveu m'en a été fait avec trop de respect & de ménagement pour que j'en conserve aucun ressentiment & pour que je m'en allarme ; mais vous ferai-je à mon tour une confidence ? Plus vous me paroissez estimable, plus on m'a peint de vertus en vous, & plus je vous trouve à craindre. Selon les arrangemens que j'avois fait avec moi-même, depuis que j'ai l'âge de raison, j'avois fortement résolu en moi même de ne jamais m'engager. Hélas si vous m'aimiez autant que vous voulez me le persuader, vous devriez être plus jaloux de mon bonheur. Hé, pourrois-je m'en

flatter si je laissois surprendre mon cœur : non, non, trop de soins & d'inquiétudes sont les suites d'une passion si dangereuse. Contentez-vous de mon estime : j'en ai pour vous autant qu'on peut en être prévenu pour quelqu'un, & loin de me refuser à ce sentiment, comme à celui que vous vous efforcez de m'inspirer, je m'en applaudirai ; j'y joindrai même celui d'une amitié si tendre, qu'elle ne différera que de bien peu de cet amour qu'on dit si vif & si séduisant.

Je suis aussi reconnoissant qu'on le peut être, adorable Adelaïde, de tous les biens que vous m'offrez, poursuivit d'Argicourt, & quoiqu'il arrive je ferai toute ma vie ce qui dépendra de moi pour m'en rendre de plus en plus digne, & pour

les conserver. Mais, en supposant que vous portiez cette amitié précieuse aussi loin qu'elle pourroit aller ; dites-moi, s'il vous plaît, Mademoiselle, quels en seront les fruits ? à quoi doit elle aboutir ? A la confiance réciproque, reprit Mlle de Versan ; un charme flatteur l'étendra aussi loin qu'elle peut aller : enfin, à la douceur d'une liaison intime & paisible qui n'entraîne jamais aucun soin après elle. Ah que dites-vous, Mademoiselle, reprit le Financier encore plus tristement : peut-on s'aimer à quelque titre que ce soit, sans gémir douloureusement de la fatale nécessité d'être séparé de l'objet qui nous captive ? Cette amitié si précieuse que vous avez la cruauté de trouver préférable à cet amour si tendre que vous m'ins-

pirez, me mettroit-elle à l'abri du tourment de vivre ſans vous voir ? Non ſans doute, & quand même il ſeroit poſſible que je reſſerraſſe dans les bornes étroites que vous lui preſcrivez, les mouvemens qui lui ſont propres, pourrois-je m'accoutumer à l'abſence, à la rigueur de vivre ſans vous ? Non, non, plutôt mourir ! en vous aimant ſur le ton où mon cœur eſt monté, j'enviſage en même-temps le bonheur de vous voir ſans ceſſe, comme celui de vous plaire, d'être aimé de vous & de n'en être jamais ſéparé ; de partager vos peines comme vos plaiſirs ; de lire dans vos penſées, comme vous lirez dans les miennes ; de multiplier les occaſions comme tous les moyens de vous prouver ſans ceſſe mon amour ; enfin de faire conſiſter

tous les biens qu'on peut goûter dans la vie, à la félicité de vivre en vous & pour vous seule. Voilà mon but en vous aimant, adorable Adelaïde : jugez après ce point de vuë si je puis me borner à cette amitié languissante, qui ne produit que de stériles douceurs, & à laquelle il faut encore sacrifier au respect humain, quand elle se trouve entre deux personnes de séxes differens, par la crainte des interprétations qui ne sont que trop ordinaires en semblables cas.

Mlle de Versan qui avoit infiniment d'esprit, n'auroit pas manqué de répartir à ce que venoit de lui dire le Financier, si la compagnie dont elle s'étoit écartée, n'eût reparue tout-à-coup : l'entretien devint alors général. Un moment après un

Gentilhomme des plus intimes amis de M. de Verſan, nommé S. Lambin, à qui l'on avoit dit au Château qu'il étoit dans le Parc, vint à ſa rencontre ; il avoit l'air ſi triſte lorſqu'il l'aborda, que M. & Madame de Verſan lui en demanderent avec inquiétude la cauſe? Hélas, reprit le Gentilhomme, on ne peut en avoir un plus grand ſujet ; il y a quatre jours entiers que je ne bois ni ne mange & que je ne puis reſter en place. Cette réponſe ayant augmenté la curioſité de tous ceux qui le connoiſſoient, on lui réïtéra la priere qu'on venoit de lui faire ; il y conſentit, & l'on n'eut pas plutôt pris place dans un Berceau voiſin, qu'il adreſſa la parole à Madame de Verſan, & parla dans ces termes.

Je ne vous préviendrai point

sur l'excessive tendresse de ma sœur pour sa fille : je vous ai dit plusieurs fois que sa foiblesse pour elle a toujours été si grande, qu'elle ne l'a jamais, je crois, contredite depuis la mort de M. Morin son mari ; la grande passion de ma niéce étant de danser, comme vous le savez, il n'y avoit pas de semaines pendant l'hyver où il n'y eût bal chez elle ; & comme ce genre d'amusement plaît ordinairement à la jeunesse, elle avoit toujours chez elle tout ce qu'il y a de plus aimable dans les personnes de l'un & de l'autre séxe, de Mâcon.

Sur la fin de l'automne dernier il arriva dans cette Ville un Officier, nommé de Vinelle, dont vous avez vû autrefois le pere Commandant de cette Place. Il en étoit sorti fort jeune pour être Page du Roi ; il a

servi, & longtems vêcu à la Cour, où il y a fait une espece de fortune. L'envie de revoir sa Patrie, & quelques parens, où peut-être celle de s'y faire voir sur un autre ton que celui où il étoit monté lorsqu'il en est parti, l'y ramena. Comme il est d'une très-jolie figure, & qu'il la soutenoit par des dehors magnifiques, & par l'air de petit-maître qu'il jouoit assez bien : tout ce qu'il y a de mieux tint à honneur de le voir, & il devint si fort à la mode, qu'il n'y avoit pas un dîner de cérémonie, ou une partie de plaisir où il ne fût invité.

Le bruit qu'il faisoit dans la Ville donna à ma niéce une curiosité infinie de le voir, & de juger s'il avoit autant d'esprit qu'on lui en attribuoit ; mais

quelque desir qu'elle en eût, n'étant pas naturel qu'elle fît les avances, elle donna un bal dans la prévention qu'il ne manqueroit pas à y venir. Elle ne se trompa pas: de Vinelle s'y trouva; mais quoiqu'au premier coup d'œil il lui plût beaucoup davantage que tous les amans que sa fortune lui attiroit, elle n'eut pas lieu d'être contente de la froideur avec laquelle il en usa avec elle, non-seulement le premier jour qu'il la vit, mais encore pendant plus de deux mois.

Ce n'étoit pas que Vinelle ne l'eût trouvée charmante, & qu'il n'en fût devenu amoureux à la premiere vuë; mais ayant été prévenu avant que lui être présenté, qu'elle étoit extrêmement haute: qu'elle traitoit ses adorateurs en esclaves, & qu'au-

cun jusques-là n'avoit trouvé le secret de lui plaire ; il s'étoit persuadé que pour les supplanter tous, & s'attirer la préférence qu'il ambitionnoit, il devoit se conduire tout différemment que ses rivaux n'avoient fait ; dans cette vuë il feignit de ne la pas trouver mieux que les autres femmes qui étoient à ce bal, ne lui dit aucune de ces galanteries qui sont d'usage, lorsqu'on voit pour la premiere fois une jeune personne aimable, & pour comble d'offense, il prodigua des douceurs à deux ou trois jeunes personnes dont les charmes étoient fort au-dessous de ceux de ma niéce.

Une conduite aussi étrange piqua d'abord Mlle Morin. Son amour-propre lui persuadant cependant, après les premiers effets de son dépit, que Vinelle ne

l'avoit pas bien considérée, ou que la fierté qu'on lui avoit reprochée plus d'une fois, en avoit imposé à ce jeune homme; elle le pria à danser, affecta une politesse & des façons familieres qui ne lui étoient pas ordinaires, & fit tout ce qu'elle crut de propre à arracher le compliment qu'elle desiroit, & qu'elle ne doutoit pas qui ne lui fût dû.

Mais elle tenta inutilement de mettre ce soir-là de la légéreté & du badinage dans tout ce qu'elle dit: Vinelle, ou feignit de ne le point remarquer, ou y répondit avec les tons d'un Fat, qui veut en imposer à des Provinciaux.

Cette fierté mal entendue & ces façons déplacées auroient bien dû faire rentrer ma niece en elle-même, & lui inspirer le mépris, ou tout au moins l'indifférence qu'el-

le

le méritoit ; mais malheureusement pour elle le premier coup d'œil, qui décide presque toujours chez les femmes, l'avoit prévenu en faveur de cet important. Il eut beau soutenir le mauvais ton qu'il avoit pris avec elle, elle eut la sottise de le justifier en elle-même, & de supposer que c'étoit celui de Paris, ou le trop de mérite de ce Cavalier, l'avoit sans doute un peu trop gâté. Ainsi bien loin de le traiter avec le dédain qu'il méritoit ; elle n'eut des yeux que pour lui, ne dansa qu'avec lui, & quand deux ou trois de ceux qui lui faisoient leur cour, oserent s'étonner de tant de préférence, & s'en plaindre ; elle haussa les épaules en leur disant qu'elle s'étonnoit qu'ils ne se rendissent pas plus de justice, & qu'ils n'eussent pas encore pris la

peine de faire quelque comparaison.

Pendant deux mois entiers, Vinelle ne démentit point la conduite qu'il avoit tenuë le premier jour. Dans toutes les maisons où il alloit, il étoit enjoué, prévenant & poli avec toutes les femmes qui s'y rencontroient; il n'y avoit que pour Mlle Morin qu'il étoit toujours froid & sérieux: elle en étoit désespérée; & par une bizarrerie qui n'a peut-être pas d'exemple, plus il affectoit d'indifférence, & plus elle devenoit sensible pour cet homme; elle avoit beau dans le particulier combattre un penchant si déplacé, & se le reprocher, elle étoit entraînée par son fatal ascendant; & quelque peine qu'elle ressentît du peu d'égard, que ce jeune homme lui marquoit, son plus grand chagrin étoit de de ne pas

le voir, & elle en faisoit naître souvent l'occasion.

Le jour de sa Fête étant venu, elle annonça dans une maison où Vinelle étoit, qu'elle donneroit le lendemain un grand dîner pour la célébrer, & y invita toute la compagnie, quoiqu'elle fût fort nombreuse. On fut exact, & l'on arriva de bonne heure. Il n'y eut que Vinelle qui se fit attendre comme à son ordinaire; il ne parut qu'au moment qu'on alloit se mettre à table. De pareilles façons auroient bien dû faire rentrer ma niéce en elle-même; elle feignit non-seulement de n'y pas prendre garde, mais même elle le reçut avec un air de satisfaction, & avec des égards qui surprirent tout le monde. Vinelle au lieu d'en être touché, ou tout au moins reconnoissant, sembloit qu'on ne fai-

ſoit pour lui que ce qu'on devoit faire, & qu'il méritoit encore davantage. Quelle fatuité !

A l'iſſuë du Caffé, ma niéce voulut qu'on apportât ſur une table tous les Bouquets qu'elle avoit reçus ce jour-là. Ceux qui la recherchoient, lui en avoient envoyé les plus galans du monde. De toute la Compagnie Vinelle étoit le ſeul qui n'en eût point donné : elle ne put s'empêcher de lui en faire un léger reproche. Il répondit avec ſon impudence ordinaire. Je ne ſavois pas qu'on s'occupât de ces miſeres dans cette Ville, lui dit-il, & qu'on y eût le ton auſſi Bourgeois ; mais allons, puiſque ce petit étiquette eſt d'uſage, je me donnerai bien de garde d'y déroger. En diſant ces mots, il détacha de ſa boutonniere une roſe artificielle, & la préſenta avec autant de ſuffiſan-

ce, que s'il eût fait un présent magnifique. Une autre que ma niéce, l'auroit sans doute rejetté avec hauteur, après le propos méprisant qu'il venoit de tenir ; mais cette fleur venoit d'un homme pour lequel elle s'étoit passionnée : elle l'accepta avec une joye vive, & la plaça même sur son sein, en lui disant imprudemment que cette attention de sa part la flattoit autant que tout ce qu'elle avoit reçu de plus agréable ce jour-là.

Un propos aussi flatteur & aussi délicat de la part d'une jeune personne aussi aimable & aussi fêtée que l'étoit Mlle de Morin, auroit bien dû faire changer de ton à Vinelle; mais quelque satisfait qu'il en fût en secret, il n'en fit rien paroître ; il est vrai qu'il a justifié depuis une conduite si condamnable, en avouant qu'il avoit été à la

veille de ſe jetter aux pieds de ma niéce, & de l'aſſurer qu'il l'avoit aimé dès le premier moment qu'il l'avoit vuë; mais que la crainte, qu'en ſe déclarant trop tôt, il n'échouât dans ſon entrepriſe, l'avoit retenu, & que c'étoit même ce qui l'avoit porté à pouſſer encore l'affectation plus loin.

En effet voulant éprouver ſi le goût que Mlle Morin laiſſoit entrevoir pour lui, étoit bien réel, il feignit quelques jours après d'être devenu amoureux de Mlle Deſormeaux que vous connoiſſiez, dans la prévention que s'il étoit aimé de ma niéce, ſa jalouſie le manifeſteroit : cet artifice lui réuſſit. Mlle Morin qui s'étoit toujours flattée, parce qu'il ne s'étoit attaché à perſonne depuis qu'il étoit à Mâcon, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'on

lui en eût fourni bien des occasions, attribuoit à son indifférence naturelle celle qu'il lui marquoit : mais elle ne sut pas plutôt que l'Ingrat lui en avoit préféré une autre, qu'elle en conçut un si grand chagrin, que dans la crainte de le trop faire éclater, elle se renferma chez elle, renonça au plaisir, & fit défendre sa porte à tout le monde.

C'étoit-là où Vinelle l'attendoit. Il ne fut pas plutôt persuadé que la jalousie avoit donné lieu à ce changement, que se croyant alors véritablement aimé, il changea de conduite, & dès le lendemain il envoya savoir des nouvelles de ma niéce qui avoit fait répandre le bruit qu'elle étoit malade, pour justifier sa retraite inopinée. Charmée d'une attention & d'un souvenir sur lequel elle ne comptoit plus,

elle lui en fit faire des remerciemens infinis, & en ressentit une si grande joye, que dès ce moment même tous ses chagrins s'évanouirent.

Mais combien ne dut-elle pas être comblée de satisfaction, lorsqu'elle apprit le lendemain qu'il avoit non-seulement envoyé savoir, comment elle avoit passé la nuit, mais même qu'il lui faisoit demander la permission de venir s'en informer lui-même ; elle en fut si ravie, qu'elle n'hésita point à lui faire dire que l'ordre qu'elle avoit donné, qu'on ne lui laissât entrer personne, seroit révoqué, & qu'on le recevroit avec plaisir.

Il y vint, se jetta à ses genoux, déclara son amour, fit l'aveu des motifs de la conduite répréhensible qu'il avoit tenuë jusques-là, s'avoua coupable,

demanda pardon, & offrit de ſubir les rigueurs qu'il avoit ſi juſtement méritées : ma niéce enchantée d'un retour ſi conforme à ſes deſirs, le releva, lui pardonna, convint des ſentimens qu'il lui avoit inſpirés à la premiere vuë, agréa ſa foi, lui engagea la ſienne, & le préſenta enfin à ſa mere, en lui proteſtant qu'il étoit le ſeul de tous les hommes qui pût faire ſon bonheur, en ajoutant que ſi elle ne conſentoit pas qu'il devînt ſon époux, elle iroit s'enfermer le lendemain dans un Cloître, où elle y mourroit de regret & de douleur.

Qui eût cru qu'après tant de meſures priſes de la part de ſon amant pour s'aſſurer de ſon cœur, elle eût à pleurer bientôt ſon infidélité, & qu'un mariage formé, pour ainſi dire, par l'amour-même, eût eu des ſuites auſſi funeſ-

tes que celles que je vais vous rapporter: hélas, il n'est cependant que trop vrai! à peine un mois s'étoit-il écoulé dans les délices que procure une union mutuelle, accompagnée de l'aisance qui contribue si fort à la félicité, que les nouveaux époux furent invités aux nôces de cette Dlle Desormeaux, à laquelle Vinelle avoit feint de s'attacher quelque temps auparavant; malheureusement pour ma niéce la partie fut acceptée, & plus malheureusement encore, ces quatre personnes se convinrent tant d'abord, qu'elles formerent ensemble une société si intime, qu'elles ne pouvoient plus vivre les unes sans les autres.

Pendant le premier mois, l'amitié seule présida à ce commerce; mais insensiblement l'amour, le cruel amour, se mit de la par-

tie. Vinelle qui ne s'étoit point soucié de la nouvelle mariée, tant qu'elle avoit été fille, la trouva piquante quand il ne lui fut plus permis d'y songer. Elle étoit sage, la résistance irrita ses desirs, & il en devint éperdûment amoureux.

D'un autre côté, M. de Nervelet (c'est le nom de l'époux de Mlle Desormeaux) qui avoit été un de ceux qui qui avoit soupiré pour ma niéce avant son mariage, & qui ne s'étoit retiré que lorsqu'il avoit jugé que la préférence qu'elle donnoit à Vinelle, ne lui laissoit plus d'espoir, ne put voir si souvent un objet qu'il avoit tant aimé, sans sentir renaître un amour mal éteint; il le dissimula cependant, il connoissoit la vertu de ma niéce; elle l'eût banni de sa présence s'il se fût déclaré, & il ressentoit trop

de plaiſir à la voir, pour hazarder un aveu qui l'en auroit infailliblement privé ſur le champ.

Madame de Vinelle aimoit trop tendrement ſon époux pour ne pas s'apercevoir que ſon amour pour elle ſe refroidiſſoit de jour en jour. De l'inquiétude elle paſſa aux raiſons qui avoient pu l'occaſionner. Plus elle s'examina, & moins elle trouva qu'elle y avoit donné lieu. Trop intéreſſée à percer ce myſtere, elle ſe mit à obſerver ſon époux ; deux jours ſuffirent pour lui faire pénétrer ce fatal ſecret. Elle connut qu'il brûloit pour Madame de Nervelet : elle n'en fut pas plutôt aſſurée, qu'elle rompit dès ce moment tout commerce avec elle, & donna des ordres précis à ſa porte, pour que ſa Rivale ne remît jamais les pieds dans ſa maiſon.

Pendant qu'elle recouroit à ce violent moyen pour arrêter, s'il étoit possible, le mal en sa naissance, Madame de Nervelet qui étoit aussi attachée à son mari que ma niéce, & qui avoit aussi les mêmes raisons de se plaindre de son indifférence, chercha de son côté à en pénétrer la cause : née encore plus violente que Madame de Vinelle, elle éclata : son époux eut beau vouloir se justifier, elle avoit lû dans son cœur. Elle voulut exiger qu'il ne revît plus Madame de Vinelle, & dans les mêmes vuës que ma niéce, elle donna les mêmes ordres à ses gens.

Quelqu'intéressés que fussent les époux à tenir la main à ces défenses réciproques, ils ne prirent pas la chose avec la même châleur que leurs femmes. Ce n'étoit pas qu'ils ne se fussent aisément aperçus de leurs projets

mutuels ; mais ſans s'en faire confidence, ils continuerent à ſe voir : ils eſpéroient qu'avec le temps ils raméneroient leurs femmes jalouſes, & qu'ils obtiendroient d'elles qu'elles ſe reverroient : c'étoit Vinelle qui le deſiroit le plus.

Les ſoins qu'il ſe donna auprès de ſa femme pour obtenir qu'elle ſe raccommodât avec Madame de Nervelet, produiſirent deux mauvais effets, qui furent la ſource de tous les malheurs qui arriverent. Ma niéce perſuadée par ces inſtances réitérées que ſon époux ne deſiroit tant cette réunion, que pour voir plus ſouvent & peut-être plus commodément Madame de Nervelet, ſe mit dans l'eſprit que celle-ci le traitoit bien. Ce ſoupçon augmenta l'averſion qu'elle avoit pour ſa Rivale ; elle ne la

ménagea plus, & la perdit de réputation dans le Monde. Elle fit encore davantage : instruite qu'elle ne pouvoit la punir par un endroit plus sensible, qu'en lui ôtant entierement le cœur de son mari, elle résolut de feindre d'être enfin touchée des soins qu'il prenoit de lui plaire, & elle le regarda avec tant de complaisance la premiere fois qu'elle le rencontra, que Nervelet persuadé qu'elle étoit changée à son égard, la rechercha, lui demanda la permission d'aller la voir, l'obtint, & y fut reçu aussi souvent qu'il y vint.

M. Vinelle & Madame de Nervelet informés presqu'en même temps que Nervelet voyoit Madame Vinelle, conçurent à la fois le projet, l'un de profiter de l'exemple que lui donnoit sa femme, & Mada-

me de Vinelle de punir sa Rivale par les mêmes endroits ; disposés de cette maniere, Vinelle & Madame de Nervelet, se virent sans ménagement ; & comme ma niéce ne douta point que l'on ne la trahît, elle exigea que Nervelet fît divorce avec sa femme, persuadé que celle-ci en seroit désespérée, connoissant combien sa Rivale aimoit son mari.

Effectivement elle ne pouvoit recourir à un moyen plus sûr pour achever de l'accabler ; l'amour que Madame de Nervelet avoit pour son mari, étoit devenu excessif. Les mauvais traitemens qu'il lui fit pour se fournir le prétexte de la quitter, lui furent si sensibles, & elle se trouva si malheureuse quand il l'eut tout-à-fait abandonnée, que dans son premier mouvement elle voulut

s'arracher la vie : mais la jalousie qui la dévoroit, lui ayant fait sentir qu'en suivant ce parti, sa Rivale défaite entierement d'elle par sa mort, jouiroit alors sans obstacle de son époux, qu'elle lui auroit abandonné, cette réfléxion la mit dans une telle fureur, qu'elle résolut dès-lors de lui vendre cher cet avantage, & pour cet effet elle lui écrivit en ces termes.

CARTEL.

Je n'avois reçu votre mari chez moi que pour vous punir de m'avoir enlevé le mien avec ma réputation : non contente de tant d'outrages réiterés, vous avez obligé M. de Nervelet à me maltraiter & à m'abandonner. Il ne seroit pas juste que je vous laissasse la maîtresse de porter plus

loin les choses ; ainsi je veux que vous m'en fassiez raison. Trouvez-vous donc demain au lever du Soleil dans la grande allée du Cours avec une épée ; je vous y joindrai avec les mêmes armes. Nous verrons alors si vous avez autant de cœur que de noirceur dans l'ame. Adieu, si vous me manquez, soyez sure que je ne vous manquerai pas, & que je vous attaquerai en tous lieux.

Loin que ma niéce fût effrayée de ce défi, elle en fut transportée de joye, & se sut mauvais gré que cette maniere de se vanger ne lui fût pas venuë d'abord dans l'esprit ; elle se hâta de répondre, & elle le fit en ces mots.

REPONSE AU CARTEL.

J'accepte le rendez-vous de grand

cœur ; je ne me ferai pas attendre assurément : vous connoîtrez à vos dépens, perfide, que j'ai encore plus de courage que de haine pour vous ; & en vérité c'est plus dire qu'on ne peut l'imaginer.

Hélas, continua M. de S. Lambin en s'essuyant les yeux : ces femmes terribles n'ont été que trop exactes à leur parole. Ma niéce s'est trouvée la premiere au Cours. Madame de Nervelet ne l'a pas fait attendre ; elles avoient chacune une épée sous leur robe. Après avoir laissé leurs carosses & leurs gens à la porte, elles ont gagné une allée détournée, où elles n'ont pas plutôt été qu'elles se sont attaquées avec la même fureur. Madame de Nervelet a eu d'abord l'avantage ; mais elle ne l'a pas conservé longtemps :

ma niéce irritée de voir couler son sang, s'est précipitée sur sa rivale avec tant de rage qu'elle lui a passé son épée au travers du corps.

Madame de Vinelle qui a cru l'avoir tuée, & qui a craint les suites de cette mort, s'est enfuye dans le dessein de gagner son carosse, afin d'aller se mettre en lieu de sureté; mais le sang qu'elle avoit perdu l'avoit si fort affoiblie qu'elle n'a pû gagner que la grande allée. En-vain a-t-elle voulu appeller ses gens pour qu'on lui amenât sa voiture: sa voix & ses forces lui ont manqué tout à la fois. Enfin, elle a été obligée de se laisser aller à terre, & un moment après elle a perdu connoissance.

Quelque cruelle que fût la situation de ces femmes infortu-

nées, il eût été heureux pour elles qu'elles en eussent été quittes pour les blessures qu'elles avoient reçuës ; mais cette journée leur préparoit encore d'autres malheurs.

Par une suite fatale de l'infortune qui présidoit à la destinée de ces quatre époux, un Domestique de ma niéce gagné par Nervelet, pour l'avertir quand elle étoit seule chez elle, afin d'en profiter pour venir la voir : avoit suivi au Cours sa maîtresse. Ce misérable qu'elle avoit laissé à la grande porte, comme il a été dit, au moment qu'elle y avoit été arrivée : persuadé qu'elle avoit donné un rendez-vous à quelque rival de son bien-faicteur, & dans la crainte que s'il ne l'en avertissoit pas, il n'en reçût des reproches, & qu'il ne perdît par-

là les gratifications continuelles qu'il en recevoit, eſt allé ſur le champ lui faire part de ſes ſoupçons. Nervelet jaloux a cru tout, & a pris auſſitôt le chemin du Cours; il n'a pas été plutôt dans la grande allée, qu'il a reconnu de loin Madame de Vinelle, qu'il a cru voir aſſiſe ſeule au pied d'un arbre : jugeant par-là qu'il avoit eu tort de la ſoupçonner, il a été à elle pour lui marquer la joye qu'il reſſentoit de l'avoir rencontrée, & pour lui demander par quel hazard elle étoit venuë ſe promener ſi matin au Bois; mais quelle a été ſa ſurpriſe & ſa douleur en la trouvant pâle, ſans connoiſſance, & en remarquant qu'il couloit du ſang de ſon ſein. Juſte Ciel ! que ſignifie cette avanture, a-t-il dit, en appellant de toutes ſes forces le Do-

mestique qui lui avoit servi de guide : va, cours au plus vîte chercher un Chirurgien, a-t-il ajouté, ne perds pas un moment de temps.

En attendant le retour de ce Laquais, il a fait tout ce qui dépendoit de lui pour étancher le sang qui sortoit de la playe de ma niéce ; mais dans le temps qu'il s'occupoit de ce soin pressant, il a entendu quelqu'un qui venoit à toutes jambes de son côté : pensant qu'il lui arrivoit du secours, il a tourné avec précipitation la tête ; mais quelle a été sa surprise en voyant fondre sur lui un homme l'épée à la main, & un moment après de le reconnoître : c'étoit Vinelle ; il avoit la fureur peinte dans les yeux. Il avoit fait la veille une partie de chasse : le hazard cruel avoit permis qu'il fût sorti si ma-

tin, & que ſon chemin l'eût obligé à traverſer le Cours; en entrant dans la grande allée il avoit apperçu une femme étenduë par terre, & un homme qui ſembloit l'embraſſer : étonné & curieux d'approfondir cette avanture, il étoit deſcendu de cheval, l'avoit donné à tenir à ſon Laquais, & avoit avancé; il n'avoit pas été plutôt à trente pas qu'il avoit reconnu ſa femme & Nervelet. Malgré ſes nouvelles amours ma niéce n'avoit point ceſſé de lui être chére, mais s'en croyant trahi, rien n'auroit été capable de le retenir. Aveuglé par ſa jalouſie, il n'avoit vû que des coupables, dont il avoit voulu ſur le champ ſe vanger.

A cette attaque imprévue, Nervelet n'a eu que le temps de ſe lever & de mettre l'épée

à la main ; il auroit bien desiré désabuser de son erreur le furieux & jaloux Vinelle, avant que de le combattre ; mais celui-ci le chargeoit avec tant de rage qu'il n'a eu que celui de se défendre. Bientôt blessé il n'a plus gardé de ménagement ; il s'est battu de son côté avec tant de colere qu'il a passé son épée au travers du bras de son adversaire ; mais si malheureusement pour lui qu'il s'est enferré en même-temps, & est tombé aussi percé de part-en-part.

Tout autre que le jaloux Vinelle, eût perdu sa fureur après avoir arraché la vie à son rival ; mais dans la prévention où il étoit que sa femme étoit coupable du crime qu'il venoit de punir, il a été vers elle dans le dessein cruel de l'immoler à son honneur outragé ; mais quel

le a été sa surprise, ou pour mieux dire son désespoir, en la voyant environnée des ombres de la mort, & nageant dans son sang. Qu'allois-je faire, juste Ciel! s'est-il écrié en se précipitant à ses pieds : j'en voulois à ta vie, ô trop chere & trop infortunée épouse, & tu viens de la perdre, sans doute pour me conserver ton cœur & ta foi. Tout plein de cette idée & s'abhorrant lui-même, ses premieres fureurs l'ont reprises, & sans plus de réfléxions ni de plaintes, il a ramassé son épée qu'il avoit jettée à terre, & sa rage se trouvant à son dernier excès, il se l'est passée au travers du corps.

C'en eût été fait, & il auroit perdu infailliblement la vie, aussi bien que ma niéce, sans le secours qui leur est arrivé.

Le Domeſtique que Nervelet avoit dépêché à Paris, étant ſurvenu heureuſement alors avec deux Chirurgiens : leurs soins ont produit de ſi heureux effets, qu'ils ont rappellé à la vie M. & Madame de Vinelle. La premiere choſe qu'a fait ma niéce, en reprenant connoiſſance a été de s'informer ſi l'on avoit été au ſecours de Madame de Nervelet ; mais apprenant que l'ignorance où l'on avoit été à cette occaſion, l'avoit empêché d'en recevoir aucun, elle a indiqué l'endroit où étoit cette infortunée, mais on y eſt venu trop tard, Madame de Nervelet n'étoit plus.

Enfin, on a tranſporté avec le plus de ſecret qu'il a été poſſible, M. & Madame de Vinelle chez moi, où ils ſont actuellement, continua M. de S.

Lambin, & dans le même moment j'ai envoyé des Paysans pour enterrer les corps de M. & de Madame de Nervelet, au même endroit où ils ont perdu la vie; mais quelques précautions qu'on ait prises pour cacher cette tragique avanture, elle a transpiré. Je viens d'être averti que la Justice en a déja pris connoissance, & qu'elle a décrété Vinelle & ma niéce: comme ils ne sont plus en sureté chez moi, je suis venu sur le champ ici, dans l'espérance, Monsieur & Madame, poursuivit le Gentilhomme, que vous voudrez bien leur donner un asyle pendant quelques jours, & m'aider de vos amis, pour tâcher d'assoupir cette malheureuse affaire.

Madame de Versan & tous ceux qui étoient présens, avoient

écouté avec trop d'intérêt cette touchante histoire, pour ne pas offrir à M. de S. Lambin tous les services qu'il pouvoit se promettre de leur ancienne amitié dans cette triste occasion. Il fut décidé qu'on transporteroit ces époux malheureux à l'entrée de la nuit, & pour que le secret ne pût être pénétré, qu'il ne seroit confié qu'au Valet-de-chambre de M. de Versan, en qui l'on pouvoit prendre une entiere confiance.

Ce qui fut projetté à ce sujet fut exécuté le soir même avec tout le succès possible, parce que les blessures de M. & de Madame de Vinelle, quoique profondes, ne se trouverent pas dangereuses.

Il fut heureux que M. de S. Lambin n'eût point perdu de temps pour les faire transférer

de chez lui. Le lendemain à quatre heures du matin, les Officiers de la Justice se présentérent à sa porte, & en vertu d'un ordre supérieur ils fouillerent par toute sa maison.

Cependant, malgré toutes les mesures que ce Gentilhomme avoit prises pour qu'on ne sût point où il avoit fait transporter sa niéce & son épouse, la Justice apprit huit jours après qu'ils étoient cachés chez M. de Versan. Heureusement pour les coupables que l'on en fut averti la veille à Versan : sur cette fâcheuse nouvelle l'on tint sur le champ conseil pour résoudre de la maniere dont on devoit s'y prendre, pour empêcher que ces époux infortunés ne tombassent entre les mains de ceux qui les poursuivoient. Le Financier s'écria qu'il se chargeoit de ce soin;

ne voulant pas même perdre un moment, il fit appeller un vieux Valet-de-chambre dont il connoissoit l'adresse : lui ordonna de faire mettre sur le champ les chevaux à sa chaise : y fit placer M. & Madame de Vinelle ; leur dit qu'il pouvoit se laisser conduire par le Domestique entre les mains duquel il les confioit, ajouta qu'il les meneroit dans une de ses Terres où ils seroient en sureté, & qu'avant vingt-quatre heures ils seroient à l'abri de tous les dangers qu'ils avoient à craindre.

M. de S. Lambin & M. de Versan qui étoient présens, mirent alors la main à la bourse, pour donner de l'argent à l'homme de M. d'Argicourt, afin qu'il fût en état de faire les frais du voyage ; mais le Financier avoit pourvû à tout : le Valet-de-chambre le refusa, leur dit

qu'il en avoit, & que lorsque les affaires de ceux qu'il alloit conduire seroient terminées, il ne feroit point difficulté de fournir alors son mémoire.

M. de S. Lambin fut d'autant plus sensible au procédé de M. d'Argicourt dans cette occasion, qu'il n'étoit pas connu de lui, & que sa niéce & son époux ne se trouvoient point en argent comptant pour lors, ayant fait des rembourſemens qui les avoient épuisés ; mais leur reconnoissance se trouva quelques jours après dans le cas d'être bien plus étenduë ; le Financier qui s'étoit apperçû combien Mlle de Versan étoit allarmée des risques que couroit Madame de Vinelle, se transporta chez les principaux parens de feu M. & Madame Nervelet, qui s'étoient rendus parties ; & moyennant une

somme de vingt mille écus qu'il donna, & de vingt mille francs qu'il distribua à propos, l'on fit entendre d'autres témoins, & ce Procès-criminel fut jugé à l'avantage de M. & de Madame de Vinelle parce qu'il parut par leurs dépositions que l'on en avoit voulu à leur vie, comme l'indiquoient assez les blessures dont ils étoient couverts, & que s'ils l'avoient fait perdre à leurs aggresseurs, ce n'avoit été qu'à leurs corps défendans.

Cette affaire fit un grand bruit dans la Province, & un honneur si grand à M. d'Argicourt, que tout ce qu'il y avoit de plus distingué s'empressa de le connoître & de le rechercher.

Mais on avoit beau le fêter & le combler d'éloges, il étoit toujours modeste & ne s'en prévaloit pas davantage ; s'il s'en

félicitoit quelquefois en lui-même, c'étoit parce qu'il se persuadoit que cette opinion flatteuse qu'on avoit de lui, pouvoit contribuer à disposer le cœur de Mlle de Versan en sa faveur, & c'étoit-là le prix le plus cher qu'il ambitionnoit.

Il ne manquoit pas d'occasions pour lui peindre les sentimens dont il étoit prévenu pour elle ; mais de quelque maniere qu'il s'y fût pris après deux mois de soins & d'assurance d'un amour qui ne finiroit, disoit-il, qu'avec sa vie, il n'avoit pû encore découvrir s'il étoit parvenu à plaire. Il n'avoit aucun doute qu'il n'eût acquis toute son estime & même sans trop de présomption il pouvoit compter sur une amitié tendre, elle ne lui avoit point dissimulé sur ce sujet sa façon de penser. Mais quand il vouloit

étendre un peu plus loin ce sentiment elle tournoit la chose en badinage, ou trouvoit les moyens de détourner l'entretien ; un jour que pour l'amener à ce point qui faisoit l'objet de ses desirs, il lui donnoit des louanges délicates sur les qualités de son ame dont il étoit aussi épris, disoit-il, que de ses attraits ; elle lui répondit qu'elle lui savoit bien plus de gré de l'attachement qu'il lui marquoit par ces premiers endroits que par les autres. Ces foibles charmes que vous avez toujours trop vantés, lui disoit-elle, passeront comme un beau songe ; mais s'il est vrai que j'aye acquis des avantages qui tiennent au mérite, ces biens me resteront & pourront contribuer au bonheur de mes parens & de mes amis. Je vous avouerai plus, Monsieur,

ajouta cette vertueuse fille ; c'est que je trouve de la douceur à être aimée par ces côtés solides ; il y a peut-être un rafinement d'amour-propre de parler de cette maniere, mais je n'en suis pas la maitresse, & comme cette façon de penser ne me paroît pas répréhensible, je m'y livre avec une sorte de plaisir.

Ah ! que je suis bien de votre sentiment, reprit d'Argicourt, ravi que cette jeune personne eût à son âge un caractere aussi solide & aussi adorable ; en vérité plus je vous étudie, ajouta-t-il en la regardant avec admiration, & plus vous m'étonnez ; je vous trouverois assurément sans défaut si votre cœur ressembloit un peu plus à votre ame. Comment, interrompit la belle Adelaïde, qui entendit bien ce qu'il vouloit dire, mais qui

étoit bien-aise de l'embaraſſer : eſt-ce que vous avez remarqué qu'il pêche dans les principes que vous m'avez fourni quelquefois l'occaſion d'établir ? Non, Mademoiſelle, reprit vivement d'Argicourt ; je ſai qu'il eſt humain, noble & généreux, & qu'il eſt formé pour ſervir de modéle à toutes celles de votre ſéxe, qui tendent à la perfection ; mais ce cœur dont j'envie la poſſeſſion comme tout ce qu'il y a de plus deſirable dans la vie, manque de ſenſibilité & de reconnoiſſance, & c'eſt ſelon moi un défaut dont il devroit ſe corriger. Je vous entends, continua Mlle de Verſan en ſouriant, vous deſireriez qu'il ſe laiſſât prévenir en faveur d'un amant fidéle. Hé, voilà précisément quel eſt l'objet de tous mes vœux, s'écria d'Ar-

gicourt avec transport en lui saisissant une de ses mains qu'elle retira : & s'il étoit vrai qu'il se fût déja donné, poursuivit cette charmante personne du même ton, & que je vous confesse qu'il est aussi tendre qu'il peut l'être, auriez-vous encore quelque chose à desirer ? Non, sans doute, reprit d'Argicourt pénétré de joye & de plaisir, cette connoissance commenceroit mon bonheur ! Mais si dans cet aveu je vous laissois des doutes sur l'objet de cette sensibilité, cette joye que vous me faites entrevoir seroit-elle bien pure, & ne craindriez-vous pas ?.. Ah, juste Ciel n'achevez pas, s'écria le Financier en pâlissant : l'idée, la seule idée de vous croire du penchant pour un autre que pour moi, est un supplice si grand, si cruel que je sens bien qu'il me seroit im-

possible que je l'endurasse long-temps.

D'Argicourt étoit si pénétré de ce qu'il disoit, qu'il put à peine achever. Mlle de Versan touchée de tant d'amour, alloit sans doute le rassurer ; mais Mlle de Monchamps étant entrée dans ce moment, elle ne put que lui faire un sourire ; mais il lui parut si obligeant & signifier tant de choses qu'il perdit ses craintes, & qu'il se flatta qu'à la premiere occasion favorable il obtiendroit peut-être l'aveu d'un retour dont il n'avoit encore osé se flatter jusqu'à ce moment.

Sa bonne fortune la lui fit rencontrer dès le lendemain, & d'une maniere bien propre à le hâter, mais il l'acheta cher. Il y avoit plus de huit jours qu'il étoit question d'une par-

tie de chasse dont les Dames devoient être ; mais elle avoit été retardée jusques-là, à cause qu'elles avoient voulu être vêtuës en Amazones, pour y aller plus commodément, & que Mlle de Monchamps qui n'avoit jamais monté à cheval, avoit été bien-aise d'apprendre à s'y tenir, afin de ne point risquer de se blesser.

Les commencemens de cette partie promettoient toute la satisfaction qu'on s'en étoit promise : les chiens avoient trouvé la piste du Chevreuil ; on étoit dans le train de le forcer, & les Dames s'en faisoient d'avance un grand plaisir. D'Argicourt qui en cherchoit un bien plus flatteur, avoit suivi de loin Mlle de Versan. Aussitôt qu'il la vit écartée de son monde il se pressa de la joindre, dans la vuë de renouer

l'entretien de la veille ; mais quel fut son chagrin, dans le moment qu'il alloit lui parler elle s'éloigna de lui à toute bride ; il ne douta pas qu'elle ne voulût l'éviter, & il fut d'abord déſeſpéré, mais l'entendant auſſitôt jetter de grands cris, il jugea que ſon cheval l'emportoit malgré elle, & il en frémit. Sa conjecture n'étoit que trop fondée : un clou qui ſe trouva malheureuſement ſous la ſelle de la Jument qu'elle montoit, lui avoit fait prendre le mort-aux-dents, & malgré tout ce que cette jeune Demoiſelle tentoit pour la retenir, elle couroit les plus grands riſques. Le Financier n'héſita point ſur le parti qu'il avoit à prendre, il entra au grand galop dans un taillis qui le ſéparoit de la route où Mlle de Verſan étoit emportée, le perça & au péril de

ſa vie, il alla à la rencontre du cheval de ſa maîtreſſe, & lui préſenta le flanc pour l'arrêter; cette heureuſe témérité ſauva la vie à Mlle de Verſan; mais le choc fut ſi violent qu'il en fut renverſé, & qu'il ſe caſſa le bras.

Quelque mal qu'on reſſente, on l'oublie quand il s'agit de ſauver ce qu'on aime. Plus occupé alors du nouveau riſque qu'auroit couru ſa Maîtreſſe, ſi ſon cheval eût repris haleine, que de la douleur que lui cauſoit ſon bras, il ſe releva dans le moment, & de la main qu'il avoit libre, le ſaiſit ſi fortement, qu'il donna à Mlle de Verſan le temps de ſauter à terre. Il étoit temps. A peine y étoit-elle deſcenduë, que la jument par une ſecouſſe ſe délivra du frein qui la retenoit, & s'enfuit à toutes jambes.

Ah ! vous m'avez ſauvé la vie, Monſieur, s'écria Mlle de Verſan, je l'aurois perduë infailliment ſans le ſecours généreux que vous venez de me donner. Je ne ſavois plus où j'en étois, & un moment plus tard, c'en étoit fait. Soyez sûr, ajouta-t-elle, que je n'oublierai jamais un ſervice auſſi important. Que dites-vous, belle Adelaïde, reprit d'Argicourt. Hé ! n'ai-je pas fait autant pour moi que pour vous dans cette occaſion ? Vous ne vous ſouvenez donc pas que je vous ai dit cent fois que mes jours tiennent aux vôtres, que je ne vis plus que pour vous ſeule. Ah ! grand Dieu, que ſerois-je devenu, ſi j'avois eu le malheur de ne pas être ſurvenu à point nommé, & qu'il vous fût arrivé quelque accident. Soyez ſûr, Mademoiſel-

le, que j'en ferois mort infailliblement.

En vérité vous mettez tant de véhémence & de paſſion dans tout ce que vous me dites depuis quelque temps, reprit Mlle de Verſan, en le faiſant aſſeoir à côté d'elle, que je ne puis m'empêcher de rendre juſtice à vos ſentimens : apprenez donc pour reconnoître ce que vous venez de faire pour moi, que je fais un cas infini de votre perſonne & de votre mérite. Oui, Monſieur, j'ai pour vous l'eſtime la plus tendre, il ne m'eſt pas poſſible de le diſſimuler plus longtems. Mais après cet aveu auquel vous ne deviez pas vous attendre, après l'éloignement que je vous avois laiſſé entrevoir pour tout ce qui s'appelle engagement, n'exigez rien de plus; vous devez me connoître aſſez pour ſentir que je ne

suis pas la maîtresse de disposer de ma main, ni de mon cœur, & que ce n'est qu'après le consentement d'un pere & d'une mere ausquels je dois tout, que je puis m'expliquer plus clairement.

D'Argicourt transporté de la joye la plus vive à cette réponse flatteuse, qui ne lui laissoit aucun doute qu'il ne fût aimé, alloit se jetter à ses pieds pour lui en exprimer sa reconnoissance & son ravissement; mais cette adorable personne qui le prévit, le retint en l'avertissant que l'Allée se remplissoit de monde; en effet M. de Versan & tous les Chasseurs venoient à toute bride. Tous ceux qui s'étoient trouvés à portée d'entendre les cris qu'avoit jettés Mlle de Versan, quand sa jument avoit pris le mords aux dents, avoient donné des signaux pour

appeller à ſon ſecours ceux qui étoient plus éloignés. M. de Verſan inſtruit par ſa fille du danger qu'elle venoit de courir, & du riſque où s'étoit expoſé M. d'Argicourt pour la ſauver, en fut ſi pénétré, que dans ſon tranſport il voulut le prendre entre ſes bras pour l'embraſſer; mais lui ayant ſerré le bras, la douleur qu'en reſſentit d'Argicourt, fut ſi vive, qu'il jetta un cri aigu, qui apprit l'accident qu'il avoit voulu cacher. Tout le monde l'environna pour le ſecourir, & pour lui marquer combien on étoit touché de ſon accident. Mlle de Verſan informée par-là de ce qu'il en avoit couté à ſon Amant pour la ſauver du péril qu'elle avoit couru, ne fut pas la maîtreſſe de céler la vive affliction dont elle étoit pénétrée. Le Financier s'applaudit

en lui-même d'un malheur qui lui attiroit une pitié si tendre, & pour ne point trop l'inquiéter, il s'écria que ce n'étoit rien, qu'il n'avoit que le bras démis, & que cet accident n'auroit point de suite. Pour achever même de la rassurer, ainsi que M. & Madame de Versan qui continuoient à s'allarmer, il ordonna à ses gens de l'aider à remonter à cheval, & malgré toutes les instances que les Dames lui firent, pour se placer à côté d'elles dans leur carosse, il prit encore beaucoup davantage sur lui. Dans la même vuë il eut la constance de les entretenir jusqu'au Château avec autant de liberté que s'il eût été dans son état naturel, quoiqu'il souffrît on ne le peut davantage.

Il paya aussi bien cher cette imprudence : le mouvement du cheval avoit si fort enflé les

chairs, que les Chirurgiens que l'on avoit mandé, furent effrayés de l'état où ils trouverent son bras, & l'opération fut aussi longue que douloureuse. Une grosse fiévre qu'elle occasionna, rendit son état si douteux, qu'il fut ordonné qu'il ne verroit ni ne parleroit à personne : les Maîtres de l'Art assurant que si elle continuoit, il y avoit tout lieu de craindre, & qu'ils ne répondoient pas de sa vie.

Mademoiselle de Versan sentit à ces précautions combien M. d'Argicourt lui étoit devenu cher ; elle n'eut pas un moment de tranquillité tant qu'il fut en danger ; elle envoyoit savoir dix fois par jour en secret, l'état dans lequel il se trouvoit, & jusqu'au moment où on assura qu'il n'y avoit plus rien à craindre, elle fut d'une tristesse si grande, qu'il étoit

étoit bien-aiſé de s'en appercevoir : mais comme on connoiſſoit la bonté de ſon cœur, & qu'on ſavoit qu'elle s'affectoit à ce point pour tout ce qui ſouffroit ſans exception, elle auroit porté encore plus loin ſon affliction ſans qu'on l'eût interprétée à ſon déſavantage.

Tous ceux qui étoient à Verſan ne ſurent pas plutôt que M. d'Argicourt étoit hors de tout accident & qu'il voyoit du monde, que l'on s'empreſſa à venir le féliciter ſur ſon rétabliſſement. Mais de tous ceux qui lui en marquerent leur joye, il n'y eut perſonne qui la témoignât plus ſincerement que Mlle de Verſan. Vous devez me bien perſuadé du vif intérêt que j'ai pris à tout ce que vous avez ſouffert pour moi, lui dit-elle en baiſſant la voix & avec des yeux

qui étoient les garans de cette aſſurance; & s'il eſt vrai que de certains ſentimens vous en dédommagent, je ne vous cacherai plus que vous devez l'être, & infiniment content de ceux dont je ſuis prévenuë en votre faveur.

La joye dont le Financier fut comblé à ce doux aveu, fut ſi grande qu'il falloit tous les témoins dont il étoit environné, pour empêcher qu'elle n'éclatât. Il ſuppléa à cet obſtacle par un regard qui exprimoit tout ſon amour : puis trouvant un moment favorable, il lui dit le plus bas qu'il lui fut poſſible, qu'il chériſſoit l'heureux accident dont elle avoit la bonté de le plaindre ; puiſqu'il lui avoit valu un bien qu'il auroit acheté non-ſeulement de ſon bien ; mais même au prix de tout ſon ſang.

Tant que M. d'Argicourt fut

obligé de garder la chambre, on vint toutes les après-dinées passer le reste de la journée avec lui; il fit voir tant d'esprit, de solidité, de sagesse, & de lumiere dans les entretiens différens qu'on eut avec lui, qu'il captiva tous ceux qui s'y trouverent, & que M. & Madame de Versan prirent l'amitié la plus tendre pour lui.

Un jour qu'il n'y avoit dans sa chambre que M. & Mlle de Versan auprès de lui, le reste de la compagnie étant allé se promener dans le Parc, un Laquais de la maison vint avertir son Maître qu'il venoit d'arriver un Avoçat de Châlons qui le demandoit. Le Financier qui soupiroit après l'occasion d'entretenir en secret Mlle de Versan depuis qu'il étoit retenu dans son appartement, n'eut garde

d'échapper celle-ci. Le tems m'eſt cher, adorable Adelaïde, lui dit-il, permettez que j'en profite pour achever de vous ouvrir mon cœur. Dieu m'eſt témoin, continua-t-il, qu'on n'a jamais aimé plus tendrement que je vous aime; que je ne connois plus d'autre avantage dans la vie que celui de vous plaire, & de ne jamais vous quitter; ainſi que vais-je donc devenir? Le jour de mon départ approche, mes devoirs me rappellent à Paris, & je ne puis me diſpenſer de m'y rendre: enfin, je vais être privé de votre chere préſence; penſez-vous belle, Adelaïde, que je puiſſe la ſupporter? Non, je ne vous aurai pas plutôt perdu de vuë que je tomberai dans le plus mortel chagrin; je me connois, je ne pourrai jamais ſupporter

votre abſence : oui trop adorable de Verſan, votre image me ſuivra en tous lieux ; mes yeux vous chercheront par tout : vous n'y ſerez plus, & j'en mourrai de douleur.

D'Argicourt en prononçant ces derniers mots, ſe pénétra ſi vivement de cette funeſte penſée, que les larmes lui vinrent aux yeux. Il étoit ſi triſte, ſi pâle, ſi accablé, que Mlle de Verſan eut beau vouloir cacher l'attendriſſement que ce cher amant lui cauſoit, le ſentiment l'emporta. Hé pourquoi donc voulez-vous nous quitter ſi-tôt, lui dit-elle en dévorant des pleurs prêtes à couler ? Le prétexte de l'accident qui vous a retenu au lit en eſt un ſi naturel, ne pourriez-vous point vous en ſervir pour prolonger ici votre ſéjour ? Ah ! ſi vous m'aimiez autant

que vous voulez me le perſuader, ajouta-t-elle, ſongeriez-vous à me quitter ? reſtez au moins encore un mois ici, c'eſt moi qui vous en preſſe... Hé qu'eſt-ce qu'un mois, repartit vivement le Financier? ne voyez-vous pas que ce temps s'écouleroit comme un ſonge, & que ce ne feroit que retarder les tourmens auxquels je ſerois bientôt livré. Oui, charmante de Verſan, le bonheur de vous voir en eſt un ſi grand pour moi, que l'idée ſeule d'en être privé commence mon ſupplice : ah plus je jouirai de cette félicité délicieuſe, & moins je pourrai m'accoutumer au chagrin inſupportable de ne la plus goûter. Hélas n'y auroit-il pas des moyens plus doux & plus propres à mon amour ? Je vous en propoſerois bien un, reprit

en rougissant Mlle de Versan ; mais je ne puis m'empêcher d'hésiter à vous en faire part. Ah s'il est en ma puissance d'en faire usage, pour ne jamais être séparé de vous, continua vivement d'Argicourt, soyez certaine qu'il n'y a rien que je n'entreprenne, ou qui me coûte, pour y parvenir.

Ah! vous en marquez un empressement trop vif pour que je ne le partage pas, repartit Mlle de Versan en baissant les yeux : hé bien, puisque je suis convenuë que vous m'êtes cher, je ne dois faire aucune difficulté de vous tracer la route qu'il faut que vous suiviez pour assurer notre bonheur mutuel. Quittez votre place, sollicitez-en une plus honorable, & tous les obstacles seront levés : je sai que M. de Versan vous aime, &

qu'il a une considération infinie pour vous ; je ne doute pas qu'aussitôt que vous vous serez mis en état de vous proposer pour son gendre, il ne vous agrée avec empressement. Que je suis heureux & à plaindre tout à la fois, repartit d'Argicourt : votre cœur dont la possession fait ma félicité la plus douce vous parle pour moi, & votre naissance & les préjugés qui y sont attachés détruisent en même-temps ce que le sentiment opére en ma faveur. Ah se peut-il, charmante Adelaïde, qu'avec tant d'esprit, de pénétration & de lumieres, vous ne reveniez pas des préventions injustes qu'on a pour la Finance, & pour ceux qui y sont employés. Pourquoi donc rabaisser une classe dont on a reconnu l'utilité en tant d'occa-

fions. Croyez moi, Mademoiselle, ce n'eſt pas l'état qui dégrade, ce ſont les vices qui aviliſſent. Admettez que celui qui en remplit les fonctions ait de l'honneur, des principes, & de la probité, vous lui accorderez une eſtime que le préjugé ne peut lui ôter ſans bleſſer l'équité & la raiſon. Dans tous les corps il s'eſt trouvé de tous temps des membres mépriſables, & dignes d'être rejettés; celui dans lequel je me trouve eſt moins que jamais dans ce cas. Donnez-vous la peine de comparer les Financiers de ce ſiécle avec ceux qui les ont précédés: vous ne pourrez diſconvenir que ceux d'aujourd'hui ſont auſſi eſtimables que leurs devanciers l'étoient peu. Nés d'honnêtes gens: ſouvent alliés à de grandes Maiſons, que les ri-

cheſſes de ceux-ci ont mis en état de ſervir utilement le Roi & la partie, ils ont acquis cette façon de penſer eſtimable & relevée, qui les égalent en quelque façon à l'homme de condition, par les qualités du cœur & de l'ame; d'ailleurs l'éducation ornée qu'ils reçoivent, leur ont inſpiré de bonne heure les ſentimens qui caractériſent l'honneur & la vertu. Feu mon pere, qu'il m'eſt permis de citer, étoit j'oſe le dire, de ce nombre; il eſt mort avec l'eſtime générale. Je n'ai garde d'avancer que je lui reſſemblerai jamais, ce ſeroit trop hazarder; mais comme il s'eſt attaché tant qu'il a vêcu à m'inſpirer de bons préceptes, je ferai toujours tout ce qui dépendra de moi pour marcher ſur ſes traces, & pour conſerver votre eſtime, dont

je fais mille fois plus de cas que de tous les grands biens que la fortune m'a prodigués.

Si vous n'aviez à rencontrer des obstacles que de ma part, continua Mlle de Versan, vous devez être bien sûr que tous iroit au gré de vos desirs : je connois plus que vous ne pensez tout ce que vous valez : mon cœur a mille fois fait votre apologie, & m'a réprésenté aussi souvent tout ce que vous venez de me dire ; mais, mon cher d'Argicourt, continua cette adorable personne d'un ton familier : j'ai un pere & une mere dont je dépens. Je crains que né dans le sein d'une noblesse antique, ils ne pensent comme nos ayeux sur le chapitre dont il est question. Ne seroit-il pas plus court, pour abréger mes craintes, & pour vous assurer

leur consentement, que vous donnassiez la démission de votre Place? Vous dirai-je plus, ma délicatesse se trouve blessée de ce que vous hésitez si long-temps à m'en faire le sacrifice. Que dis-je, s'il étoit vrai que vous m'aimassiez avec autant d'excès que vous avez voulu me le persuader, auriez-vous balancé si longtems à m'en donner cette preuve? Ah, Mademoiselle, un pareil doute est pour moi plus accablant que tout ce qui pourroit m'arriver de plus fâcheux, interrompit d'Argicourt : au nom de ce qui vous intéresse le plus, ne le conservez pas plus longtemps. Non, ce n'est pas à ma place à laquelle je suis attaché ; mais aux moyens abondans qu'elle me fournit de faire souvent des heureux, de soulager des infortu-

nés qui languiſſent : de réparer les caprices d'une fortune preſque toujours aveugle ou injuſte : de ſoutenir des veuves que la mort prématurée de leurs époux ont plongées dans la miſére : d'élever & d'établir des orphelins abandonnés de toute la Terre : de tirer du néant le mérite accablé ſous le poids de l'indigence : enfin, de faire le bien pour le ſeul plaiſir de le faire. Voilà, belle de Verſan, les vrais motifs qui me rendoient cette place ſi chére ; mais puiſque vous croyez que je dois m'en défaire, n'en parlons plus : c'en eſt fait, je vous la ſacrifie ; votre cœur eſt d'un ſi grand prix pour moi, qu'il me tiendra lieu de tout.

Non, généreux d'Argicourt, vous ne quitterez point votre place, & vous aurez ma fille :,

s'écria M. de Verſan qui ſurvînt à l'improviſte, dans l'inſtant que le Financier achevoit ces mots. Le hazard qui m'a amené à la porte de cet appartement, dans le tems que Mlle de Verſan vous engageoit à lui faire ce grand ſacrifice, m'a inſpiré la curioſité d'écouter ce que vous répondriez. J'ai tout entendu : les raiſons qui vous font chérir votre état l'euſſent annoblis, s'il en eût été beſoin ; mais tant s'en faut que j'aye aucune répugnance à cet égard: Il y a longtemps que le ton de nobleſſe dont vit la Finance, m'a reconcilié avec elle. Je ſai que cette claſſe fourmille aujourd'hui de gens eſtimables & remplis d'un vrai mérite. Tout ce que vous avez établi ſur ce ſujet eſt ſans réplique : nous en avons la preuve tous les jours ; en m'al-

liant avec vous je ne fais que suivre l'exemple d'un grand nombre de gens de qualité. qui en ont contractées de semblables, & qui s'en applaudissent tous les jours.

Le Financier qui étoit encore aux genoux de Mlle de Versan, fut si transporté de joye du consentement imprévu qu'on lui accordoit, & des choses obligeantes qui l'accompagnerent, qu'il voulut se jetter à ceux de M. de Versan, dans l'intention de le convaincre de toute la reconnoissance dont il étoit penétré; mais ce respectable pere le releva & l'embrassa, en l'assurant qu'il y avoit plus de quinze jours qu'il attendoit le moment de lui apprendre que la recherche qu'il faisoit de sa fille lui étoit agréable, & qu'il l'avoit aimé dès le premier

moment qu'il l'avoit connu.

Il ne s'en tint pas à ces complimens, il voulut sur le champ convaincre Mr. d'Argicourt de la solidité de l'espérance qu'il venoit de lui donner. Il le prit par sa main, & le conduisit chez Madame de Versan à qui il le présenta comme un gendre chéri, dont il avoit fait le choix, & qui n'attendoit plus que le consentement de la mere de sa Maîtresse pour se livrer entierement à sa joye. Madame de Versan qui l'aimoit, & qui l'estimoit autant que son mari, le lui donna de tout son cœur : mais avec l'expresse condition qu'elle ne seroit jamais séparée de sa fille, sans laquelle elle traîneroit, disoit-elle, des jours languissans. Le Financier comblé de la confirmation d'une félicité qu'il avoit tant desirée, se mit à ses

pieds, lui jura que la premiere grace qu'il lui auroit demandée, ainsi qu'à M. de Versan, eût été celle qu'elle venoit de lui accorder, que son projet avoit été de leur proposer que leurs maisons n'en fissent à l'avenir qu'une seule; & pour que M. de Versan ne perdît rien à cet arrangement, à cause de l'amour qu'il portoit à sa Terre, il seroit réglé qu'on iroit y passer tout l'été, & qu'on ne reviendroit à Paris qu'aux approches de l'hyver.

Cette proposition étoit si conforme aux desirs de M. & de Madame de Versan, qu'ils furent un gré infini au Financier de l'avoir faite.

Le résultat de la conférence qui suivit l'agrément que Madame de Versan venoit de donner à ce mariage, fut de convenir du temps & des arrangemens

pour la célébration de cette heureuse union. Comme le devoir de M. d'Argicourt l'obligeoit à retourner incessamment à Paris, & qu'il respectoit trop les droits du sang pour passer outre sans le consentement de Madame sa mere; il fut arrêté qu'il partiroit dans la huitaine, & que Madame & Mlle de Versan le suivroient un mois après; que le mariage se feroit sans éclat dans une des Terres de M. d'Argicourt, & qu'enfin aussitôt qu'il seroit célébré, M. & Madame de Versan viendroient demeurer avec les nouveaux mariés, selon le premier arrangement qui avoit été arrêté.

Ces choses ne furent pas plutôt convenuës avec une satisfaction réciproque, que le Financier après avoir réitéré sa reconnoissance aux chers parens de

ſon adorable Maîtreſſe, & avoir baiſé la main à Mlle de Verſan, qui pour cette fois l'embraſſa en rougiſſant, vola dans l'appartement de ſa ſœur, où il trouva Prevandal & Vauban. Il avoit l'ait ſi pénétré de joye lorſqu'il entra, qu'on ne douta point qu'il n'eût reçu de favorables nouvelles, & qu'il n'en vînt faire part. Félicitez-moi, ma chére ſœur, dit-il à Mlle de Monchamps, en ſe jettant à ſon col, je viens d'obtenir le conſentement de M. & de Madame de Verſan pour épouſer leur charmante fille ; mon heureux mariage ſe fera dans ſix ſemaines ſi ma mere y conſent comme je l'eſpere : jugez combien je me trouve fortuné, & ſi vous me devez des complimens.

Quoique Mlle de Monchamps fût parfaitement prévenuë des

vuës de son frere pour Mlle de Versan, elle ne croyoit pas que ce mariage se feroit sitôt, elle en fut aussi contente que Prevandal & Vauban. Le premier profita d'une circonstance si favorable pour rappeller à d'Argicourt les bonnes dispositions dans lesquelles il avoit paru à son égard, lorsqu'il lui avoit fait l'aveu de ses sentimens pour Mlle de Monchamps. Le Financier ne lui donna pas le temps d'achever ; non-seulement il lui confirma la parole qu'il lui avoit donnée à cet égard, mais il ajouta que rien dans le Monde, après son Hymen avec son adorable Maîtresse, ne pouvoit lui être plus agréable ; cependant il remit à lui en indiquer le jour, ne pouvant, ni ne devant passer outre, ajouta-t-il, qu'il n'en eût conféré avec Ma-

dame de Monchamps, & avec la famille de sa sœur. Prevandal ayant paru inquiet de cette réponse, dans la prévention où il étoit que la belle-mere de sa Maîtresse ne consentiroit jamais à cet Hymen tant desiré : d'Argicourt repartit en souriant, qu'il en faisoit son affaire, & que s'il arrivoit qu'elle s'obstinât, ainsi que la famille, à refuser l'agrément qu'on demanderoit, il feroit alors valoir les droits que feu son pere lui avoit donnés sur Mlle de Monchamps en mourant.

Cette parole étoit trop positive pour qu'il restât aucune inquiétude à Prevandal sur ce sujet, il en ressentit une joye si vive que dans son transport il embrassa le frere, la sœur & Vauban, tour-à-tour : Mlle de Monchamps qui n'étoit pas ac-

coutumée à de pareilles libertés s'en fâcha tout de bon ; mais son aimable frere justifia si bien celle-ci, qu'elle lui pardonna & qu'elle reprit sa belle humeur.

Le Financier avoit trop d'impatience de hâter son mariage, pour ne pas presser son départ. Quelque regret qu'il eût de s'éloigner d'une maison qu'il regardoit comme le temple de la félicité, il en partit huit jours après, & les adieux qu'il fit à Mlle de Versan furent aussi touchants, & lui couterent autant que si cette séparation eût dû être d'une longue durée.

En arrivant à Paris, il trouva plusieurs lettres qu'on lui avoit écrites en son absence. Une de celles qui lui fit le plus de plaisir lui venoit de Colin ; ce jeune Paysan pour lequel il s'étoit intéressé si généreusement, lui

mandoit qu'il n'avoit pas plutôt montré au pere de sa Maîtresse, à son retour, la bourse de cinquante louis, que Jacob avoit été renvoyé, & qu'il avoit épousé sa chére Marianne à qui son retour & sa bonne fortune avoient rendu la vie : Colin ajoutoit que son bienfaiteur mettroit le comble à la joye qu'il ressentoit du bonheur de posséder sa chére Maîtresse, s'il avoit un petit emploi dans le Bourg, pour se mettre en état de la rendre plus heureuse. Le Financier qui trouva ce desir naturel ne le fit pas attendre, quatre jours après il lui envoya une commission de six cens livres de revenu, & y ajouta un présent de vingt-cinq louis pour que Colin fût en état de faire les avances qui convénoient.

Le premier des devoirs que

remplit d'Argicourt après avoir lû ses lettres, fut d'aller rendre ses respects à sa mere. Elle avoit été informée par sa sœur l'Abbesse de Sainte Marie qu'il avoit retiré du Couvent Mlle de Monchamps : c'en étoit trop selon les vuës dont on a parlé si souvent, pour qu'elle le reçût bien. Elle le traita avec la plus grande aigreur, lui reprocha avec des emportemens condamnables l'audace qu'il avoit euë, disoit-elle, de contredire les sages arrangemens qu'elle avoit pris pour mettre sa belle-fille à l'abri de la séduction ; elle lui dit qu'il étoit le plus mauvais cœur qu'elle connût ; qu'il n'avoit jamais aimé de toute sa famille que cette fille du premier lit, quoiqu'elle ne le méritât en aucune maniere, & que son frere qui lui faisoit bien plus d'honneur &

qui

qui étoit un bon Sujet, étoit devenu l'objet de ſon indifférence, & peut-être de ſon averſion.

M. d'Argicourt, loin d'interrompre Madame ſa mere, écouta avec reſpect tout ce qu'il lui plut de lui dire, jugeant qu'il ne devoit oppoſer que le ſilence à ſes injures pour ne point l'irriter davantage. Mais lorſqu'elle eut évaporé toute ſa bile, & qu'il en eut eſſuyé toute l'amertume, il juſtifia tous les griefs dont elle ſe plaignoit avec tous les ménagemens qu'il croyoit devoir à celle de qui il tenoit le jour: connoiſſant ſon foible pour Monchamps qu'elle chériſſoit plus que jamais, il l'attaqua par cet endroit; lui proteſta qu'il aimoit ſon frere autant qu'on pouvoit le faire; qu'il étoit ſi occupé de lui en donner des preuves eſſentielles, qu'il étoit dans la réſolu-

tion de lui faire un préſent de cent mille écus dans le moment qu'elle le marieroit ; que ſon intention n'étoit pas même d'en reſter là, & qu'elle n'auroit jamais à ſe plaindre de lui de ce côté. Ce propos l'ayant adoucie, il en profita pour lui apprendre qu'il avoit pris des engagemens en Province pour ſe marier, mais qu'il n'avoit pas voulu les ratifier qu'il n'eût obtenu ſon conſentement.

Madame de Monchamps revenuë de ſa colere ne fut point auſſi difficultueuſe ſur cette propoſition qu'il s'y étoit attendu ; au contraire étant informée du nom de celle qu'il vouloit épouſer, elle ne conteſta que le déſagrément de s'allier avec des gens de qualité qui fiers d'un avantage qu'ils doivent moins à leur mérite qu'au hazard, croyent

honorer ceux auxquels ils font souvent acheter cher cette distinction, mais d'Argicourt ayant protesté que M. & Madame de Versan ne prouvoient leur naissance que par un mérite qui la leur eût acquise s'il ne l'eussent pas euë, elle se rendit. Ce point important emporté il crut devoir profiter de ce moment de grace pour la préparer sur l'agrément qu'il desiroit qu'elle lui donnât pour le mariage de sa sœur, mais à peine lui laissa-t-elle le tems d'achever. La seule idée de voir Mlle de Monchamps dans le Monde après le desir qu'elle avoit toujours eu de l'en séquestrer pour jamais, la mit dans une si grande colere qu'il fallut une seconde fois en essuyer le cours: la scène fut longue; & les épithetes les plus humiliantes pour cette charmante personne furent

prodiguées outre mesure. D'Argicourt ne trouva qu'un moyen pour arrêter ce débordement ; il s'écria que puisqu'elle lui refusoit cette grace, il alloit engager son frere à la lui demander & qu'il se flattoit qu'en faveur du présent qu'il vouloit lui faire en signant son contrat de mariage, il viendroit à ses pieds obtenir le consentement qu'elle lui refusoit.

Par ce détour adroit il l'amena à son but. Ce ne fut pas cependant sans désaprouver hautement qu'il eût eu la foiblesse de consentir que sa sœur épousât un Officier qui n'avoit que la cape & l'épée : en train de fronder tout ce qui lui paroissoit mériter de l'être, elle n'épargna pas les Militaires, & finit par dire qu'étant bien sûre que de vingt filles qui épousoient des Officiers, il y en avoit surement au moins quin-

ze, de malheureuſes, elle accordoit l'agrément qu'on lui arrachoit, parce qu'elle ne doutoit pas que ſa belle-fille ne fût punie comme elle le méritoit, d'avoir contrarié ſes vuës, & qu'elle auroit un jour la ſatisfaction de le lui reprocher.

Mais en donnant de cette maniere ce conſentement, elle dit encore que c'étoit ſous la condition expreſſe que Mlle de Monchamps ni ſon époux ne mettroient point les pieds chez elle, & qu'elle ne les verroit jamais.

C'étoit toujours avoir beaucoup gagné, mais le Financier vouloit en obtenir davantage. Le lendemain il alla voir ſon frere, & ne le trouvant pas diſpoſé à engager ſa mere à recevoir au moins une fois chez elle Mlle de Monchamps & ſon mari, afin

qu'il ne parût pas dans le Monde que ce mariage s'étoit fait malgré elle, il lui déclara que si lui Monchamps ne lui obtenoit pas cette faveur, il devoit être certain que lui son frere ne feroit rien de plus que ce qu'il avoit promis à sa mere, & que ce n'étoit qu'à cette condition qu'il s'occuperoit du soin de son avancement & de sa fortune.

Monchamps qui étoit intéressé, se rendit ; enfin il entreprit cette affaire dès le même jour & fit connoître à cette occasion le crédit infini qu'il avoit sur l'esprit de Madame sa mere ; il obtint non seulement ce que son frere avoit exigé, mais encore qu'elle donneroit à manger aux nouveaux mariés & qu'elle paroîtroit une fois à l'Opéra avec eux.

On imagine aisément que le Fi-

nancier n'omit pas de faire part de toutes ces choſes à M. de Verſan. Il renferma dans le paquet qu'il lui adreſſa une lettre ſans être cachetée, à l'adreſſe de Mlle de Verſan, en le priant de trouver bon qu'il ſe rappellât dans l'honneur de ſon ſouvenir, & qu'autoriſé par le conſentement qu'il avoit bien voulu lui donner, on lui remît de ſa part ſon préſent de nôces, puiſqu'il n'étoit pas aſſez heureux de pouvoir le lui offrir lui-même. Ce préſent conſiſtoit en un écrin qui renfermoit pour plus de cinquante mille écus de diamans; les pierreries étoient ſi belles & ſi parfaitement montées qu'elles firent l'admiration de toute la Province: auſſi la Nobleſſe des environs vint-elle à l'envi les voir, & féliciter Mlle de Verſan ſur un mariage auſſi avantageux.

L'impatience où étoit M. d'Argicourt de revoir l'objet de ſes vœux & de hâter ſon bonheur fit que le premier de ſes ſoins fut de louer une maiſon commode afin que rien ne retardât ſon arrivée. Il auroit bien deſiré que M. & Madame de Verſan deſcendiſſent chez lui ; mais étant de régle qu'il n'habitât pas dans le même lieu que ſa prétendue, juſqu'à ce qu'il fût marié, il ſuppléa à cette rigueur en les logeant ſi près de ſa demeure qu'il pouvoit y aller & venir ſans équipage & ſans Domeſtiques.

Après avoir pris ces meſures, il examina tous les appartemens de ſa maiſon pour les faire mettre en état de recevoir les hôtes qui devoient les occuper. Il deſtina le premier à main gauche à M. & à Madame de Verſan ; celui de la droite qui

étoit vis-à-vis, à sa chére Maîtresse devenuë alors sa femme; le second au-dessus de M. de Versan, à Prevandal & à sa sœur. Il décida en lui-même que l'appartement qui étoit à côté seroit pour son cher de Vauban. Il avoit formé un projet en faveur de ce digne ami & il y travailla deux jours après.

Ce projet étoit la preuve de l'amitié la plus signalée qu'on pût donner à un ami estimable: il avoit soupçonné que les visites assiduës que Vauban rendoit à M. de la Villiere & les soins qu'il prenoit pour former le cœur de la fille de ce Sous-Fermier tiroient leur source d'un amour tendre & respectueux pour cette aimable personne, mais il avoit en même temps pénétré que son ami n'étant pas en état de prétendre à sa main à

cause de la médiocrité de sa fortune, il se consumoit en secret sans espoir & avec le regret de nourrir un amour qu'il ne lui seroit jamais permis de déclarer. Un jour l'ayant surpris à Lyon soupirant de douleur parce qu'il avoit appris dans une maison qu'on parloit du mariage de Mlle de la Villiere, il lui avoit fait de vifs reproches de lui avoir toujours caché la passion qu'il ressentoit pour cette charmante Demoiselle, & avoit voulu saisir cette occasion pour l'obliger à lui en faire l'aveu, mais Vauban par une obstination blâmable n'avoit jamais voulu en convenir. Cependant d'Argicourt qui savoit à quoi s'en tenir, avoit pris son parti sur cette affaire dès ce moment, & dans la crainte que M. de la Villiere non prévenu disposât de sa fille pendant son absence, il lui avoit écrit de

vouloir bien ne s'arrêter à aucune résolution sur son établissement jusqu'à son arrivée à Paris, ayant à lui proposer, lui mandoit-il, un parti pour elle dont il l'assuroit qu'il seroit on ne peut pas plus content.

Bien sûr par la réponse que lui fit dans ce temps-là le Sous-Fermier qu'il trouveroit sa fille libre, & voulant consommer cette affaire avant l'arrivée de sa Maîtresse, afin de n'être plus occupé d'autres soins que de celui de jouir du bonheur de la revoir, il alla chez Mlle de la Villiere. Avant que de proposer à Monsieur votre pere un époux qui brûle pour vous de l'amour le plus tendre, lui dit-il lorsqu'il fut seul avec elle, j'ai desiré d'apprendre de votre bouche s'il vous est agréable. Il s'agit de M. de Vauban : s'il vous

a fait un mystere de la passion dont il brûle pour vous, c'est le respect & la crainte de vous déplaire qui l'ont retenu jusqu'ici ; un mot de votre bouche va décider de son sort ; puis-je me flatter qu'en considération de l'amitié qui régne entre Monsieur votre pere & moi, vous pancherez en sa faveur. Je suis garant que vous ne pouvez faire un choix qui vous rende plus heureuse ; vous le connoissez trop bien pour former aucune inquiétude sur ce point.

Mlle de la Villiere avoit rougi au début de d'Argicourt ; mais la franchise de son caractere ne lui permettant pas de dissimuler longtems, elle convint qu'elle avoit une estime particuliere pour M. de Vauban, & que loin d'avoir aucune répugnance pour le mariage qui

lui étoit proposé, elle y souscriroit sans murmurer, aussitôt que son pere lui ordonneroit d'y penser.

Le Financier jugeant par une réponse aussi obligeante pour son ami, qu'elle lui vouloit beaucoup de bien, n'eut pas plutôt prévenu cette charmante personne, qu'il passa dans le cabinet de M. son pere. Il avoit toujours vêcu sans cérémonie avec lui; il lui demanda sans préambule sa fille pour M. de Vauban; & afin que l'article de l'intérêt ne fût point la source d'aucun obstacle, il ajouta sans lui donner le tems de répondre: que son ami avoit un intérêt de cent mille écus sur la place dont il étoit revêtu, & qu'à la signature du contrat, il lui prêteroit la moitié de cette somme, pour la faire valoir à son pro-

le dissimuler : j'aimois cette adorable personne ; mon projet étoit de vous le cacher éternellement, dans la crainte que l'exemple d'une si grande foiblesse ne vous mît en droit de ne pas faire autant de cas que je le desirois, des conseils que ma tendre amitié pour vous, vous eût donnés dans les occasions. Jugez après cet aveu, que ma douleur m'arrache, de ce qu'il va m'en couter en perdant ce que j'aime. Non, trop cruel d'Argicourt, vous ne pouviez m'annoncer une nouvelle qui me rendît plus malheureux.

Le Financier se reprochant déja le chagrin qu'il venoit de causer à son cher Mentor, l'embrassa en lui apprenant tout ce qu'il venoit de conclure pour le rendre heureux. Vauban fut si saisi de son bonheur imprévu,

que la joye dont il fut transporté pensa faire ce que son désespoir tout grand qu'il étoit n'avoit cependant pas opéré. Il fut pendant quelques minutes au même état que s'il eût été à la veille de perdre connoissance. Du sel d'Angleterre que d'Argicourt lui mit sous le nez le rappella à lui-même ; mais il fut pendant plus d'une heure sans jouir entiérement de sa raison, tant la joye avoit pris d'empire sur lui : il pouvoit à peine soutenir l'idée de l'état heureux où il alloit se trouver.

Il voulut parler de sa reconnoissance ; mais le Financier l'assura en l'embrassant, que le succès de cette affaire, & la joye qu'il venoit de lui occasionner lui avoit causé à lui-même un ravissement si plein & si entier qu'il lui devoit mille

fois plus que tout ce qu'il pourroit jamais faire pour lui de plus essentiel & de plus avantageux.

Cependant en droit d'exiger de la confiance, il lui demanda s'il étoit aimé. Un autre que moi s'en flatteroit, reprit le modeste Vauban ; mais dans la prévention où je suis qu'un homme qui a passé quarante ans, n'est plus en âge de rien inspirer, j'envisage les bontés dont Mlle de la Villiere m'honore comme un sentiment de reconnoissance qu'elle a cru devoir aux soins que je me suis donnés pour lui former l'esprit & le cœur ; mais hélas en lui apprenant à connoître les hommes, pour qu'elle évitât leurs piéges, ses charmes en tendoient de plus dangereux à ma Philosophie, que tous ceux qu'elle avoit à redou-

ter ; que vous dirois-je de plus, j'y ſuis tombé ſans m'en appercevoir, & quand je l'ai reconnu, je m'y ſuis trouvé ſi engagé qu'il ne m'a pas été poſſible, quelques efforts que j'aye faits, de pouvoir m'en retirer.

Mais comment a commencé cet amour, continua d'Argicourt ? Ce que vous venez de me dire m'intéreſſe au dernier point. Vous le ſerez dans un moment bien davantage, reprit Vauban. Vous ne devineriez jamais de quel artifice l'amour s'eſt ſervi pour me punir d'avoir bravé ſa puiſſance. Ce trait mérite d'autant plus d'être rapporté que mon exemple peut ſervir de leçons aux Miſantropes de nos jours pour leur prouver qu'il eſt des mouvemens irréſiſtibles qui entraînent la Philoſphie & tous ſes axiômes & qu'il n'y a

que la fuite qui en préserve ou du moins qui aide à en triompher.

Il y a un an, continua M. de Vauban, qu'il parut un livre intitulé les * *Lettres du Commandeur*. Mlle de la Villiere les trouva si touchantes & si bien écrites qu'elle me dit après les avoir luës deux fois, qu'elle desireroit pour toute chose au monde avoir le talent d'en écrire de semblables. Je lui répondis qu'il ne tiendroit qu'à elle quand elle le voudroit; qu'il ne s'agissoit que d'avoir une ame sensible & le cœur disposé à la

* On doit imaginer que l'Auteur de cet Ouvrage ne feroit pas l'éloge des Lettres dont il parle dans cet endroit, si elles étoient de lui. Après cette déclaration il peut ajouter que l'édition de ces Lettres intéressantes qui forment trois volumes & qui se vendent chez *Jorry*, Quai des Augustins, est à sa fin, & qu'il n'en reste que fort peu d'exemplaires.

tendresse, que le reste étoit une méchanique de style, que l'art apprenoit & à qui le sentiment donnoit de la chaleur & de la vie. Elle écouta avec une attention curieuse tout ce que j'ajoutai sur ce sujet: que vous dirai-je? elle voulut que je commençasse dès le lendemain à lui donner des leçons. Je lui proposai pour jetter plus d'intérêt dans ce commerce, qu'elle admit une supposition qui nous encourageât l'un & l'autre, c'est-à-dire, que je feindrois un commencement de passion pour elle, & qu'elle de son côté sembleroit y répondre, comme si son cœur fût déjà prévenu de quelques dispositions avantageuses pour moi. Ce projet lui rit, & l'exécution l'en amusa. Nous nous écrivîmes sur ce ton. Hélas, au bout de deux mois, ce qui n'étoit qu'un jeu,

une fiction, se tourna à mon égard dans la plus sérieuse réalité. Oui, ce que les attraits de Mlle de Villiere avoient ébauché, son esprit & les qualités de son ame l'acheverent. Je trouvai tant de franchise, d'ingénuité, & à la fois tant d'élévation dans ses sentimens, que je me livrai sans réfléxion à la douceur de l'aimer. Ce ne fut plus à l'art que je recourus pour répondre à ses lettres, j'abandonnai ce soin à mon cœur. Il est plus persuasif que l'éloquence. Je ne tardai pas à m'en appercevoir : il échauffa les réponses de Mlle de la Villiere, & il me sembla qu'elles m'annonçoient de l'espoir ; mais je vous le répéte, malgré ces garants flatteurs, j'ai toujours désespéré du bonheur insigne que vous m'apprenez, enfin pour ne vous rien céler, il me paroît

si fort au-dessus de mes espérances, que quoique vous ayez pû me dire, je n'oserai me livrer entiérement à ma joye, que le pere & la fille ne me l'ayent confirmé de leurs bouches.

Il y alla, & ses doutes furent convertis en transport d'allégresse. Deux jours après les contrats de mariage de ce tendre amant, & celui de Prevandal furent signés : d'Argicourt avoit fait porter chez les Notaires les sommes dont il avantageoit ces heureux époux, & elles furent employées sur les minutes avec tant de secret & d'adresse, qu'il n'étoit pas possible qu'on pût former aucun soupçon ou de prêt ou de don.

Le lendemain de la signature de ces contrats, le Financier reçut une lettre de la Cour qui l'invitoit à s'y rendre sur le

champ. Il n'étoit pas dans l'usage qu'on lui envoyât de semblables ordres, & il en témoigna son inquiétude à Vauban. Celui-ci lui répondit qu'après l'exactitude & la probité qu'il avoit toujours mises dans toutes les fonctions de son emploi, il ne devoit s'attendre qu'à des choses agréables, & qu'il falloit qu'il obéît avec confiance, sans crainte d'aucun désagrément. En effet, lorsqu'il parut chez la personne en place qui l'avoit mandée, il reçut l'accueil le plus gracieux. Elle lui dit que la Cour se trouvant dans le cas de mettre à la tête d'un établissement important, un Sujet de sa robe, qui fût en état par ses biens d'en soutenir la dignité; elle l'avoit nommé en considération de sa probité reconnuë, de ses talens, & du bon usage qu'il

qu'il avoit toujours fait de ses richesses.

D'Argicourt surpris d'une préférence aussi honorable que celle qu'on lui accordoit, demanda à M. de Minarais, qu'il rencontra en sortant de chez le Ministre, s'il étoit informé des motifs secrets qui avoient engagé la Cour à l'honorer d'une si grande distinction. Le Comte qui vivoit dans une étroite liaison avec M. de S. Justain, ce même homme en place à qui le Financier étoit redevable du rapport avantageux qui lui avoit procuré le Poste qu'on venoit de lui donner, lui répondit: que c'étoit à Madame de S. Justain, à laquelle il avoit rendu, disoit-on, un service important, & à Madame de Marmonde, qui se louoit aussi beaucoup de lui, qu'il devoit principalement cette grace

grace qu'on venoit de lui accorder..

Le Financier ne se trouvant guères mieux instruit qu'il ne l'étoit auparavant, exigea que le Comte s'étendît un peu davantage sur ce chapitre, ne connoissant point du tout, disoit-il, Madame de S. Justain, & trop peu Madame de Marmonde, pour qu'il pût croire qu'elle se fût souvenuë de lui dans cette occasion. M. de Minarais lui donna les éclaircissemens qu'il desiroit; il lui apprit que Madame de S. Justain étoit la même Mlle de Cormeil, dont le Comte d'Osambeuil avoit été si amoureux, & à qui, lui d'Argicourt, avoit rendu le service important de la préserver du précipice dans lequel sa vertu avoit été à la veille de tomber, il ajouta que peu de mois après le retour de

cette jeune perſonne à Rennes, elle avoit hérité d'un oncle qui étoit paſſé dans ſa jeuneſſe aux Indes Orientales, & qui y avoit fait une fortune immenſe; que cette ſucceſſion l'ayant renduë le plus riche parti de la Province & peut-être du Royaume, tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué en Bretagne l'avoit recherchée; que M. de S. Juſtain avoit eu la préférence à cauſe de ſa faveur; que Mlle de Cormeil l'aînée n'avoit pas été plutôt mariée qu'elle avoit confié à ſon mari les importantes obligations qu'elle avoit à M. d'Argicourt, en le priant de les acquitter quand il s'en préſenteroit une occaſion; que la Place dont on venoit de le pourvoir étant venuë à vaquer, il s'étoit ſouvenu de lui, & la lui avoit fait donner.

M. de Minarais ajouta, que les motifs qui avoient porté Madame de Marmonde à unir son crédit à celui de Madame de S. Justain pour lui faire obtenir ce poste, avoient été les mêmes; que M. de Marmonde, qui depuis six mois, étoit dans la plus grande faveur, avoit été ravi de trouver cette occasion pour reconnoître le service qu'il lui avoit rendu, & qu'il avoit parlé de lui avec tant de chaleur, en assurant que lui d'Argicourt étoit le sujet le plus éclairé, & le plus estimable, qu'il connût, que la Cour avoit pensé qu'elle ne pouvoit mieux faire que de l'employer, & que son choix seroit généralement approuvé.

Le Financier remercia beaucoup M. de Minarais de la complaisance qu'il avoit euë de l'instruire de toutes ces choses, & le pria d'y mettre le comble en

lui apprenant ce qu'étoit devenuë Mlle de Cormeil sa cadette. Le Comte lui apprit qu'elle n'avoit point voulu se marier, ni suivre sa sœur à la Cour, quoiqu'on l'en eût fort pressée, & qu'il se fût présenté un établissement considérable pour elle: il ajouta que le prétexte dont elle s'étoit servie pour se dispenser de ces deux choses, avoit été que sa mere étant devenuë infirme, elle ne pouvoit se résoudre à la quitter, mais qu'on avoit su depuis qu'elle s'étoit laissée toucher en faveur d'un jeune homme de Rennes qui n'étoit pas riche, & que n'ayant osé le déclarer, dans la crainte qu'on ne désapprouvât son choix, elle attendoit qu'elle fût en âge de disposer d'elle pour suivre les mouvemens de son cœur, & pour rendre heureux son Amant.

Quelqu'empressement qu'eût Monsieur d'Argicourt de retourner à Paris pour s'occuper de plusieurs arrangemens qui avoient rapport à son mariage prochain, & à ceux de sa sœur, & de Vauban, il fut obligé de rester plusieurs jours à la Cour. Il y avoit été si bien servi, & son caractére & son élévation de penser, y avoient été tant vantés, qu'il y fut recherché de tout ce qu'il y avoit de plus distingué, & qu'on y eut pour lui toutes sortes d'égards & de considération.

Le lendemain de son arrivée, il fut abordé en rentrant chez lui, par un homme qui ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne put d'abord se remettre les traits : cependant il n'eut pas plutôt entendu prononcer son nom, qu'il se rappella ce Laquais fidéle de M. de la Clanieres, qui avoit don-

né à son Maître une preuve si touchante de son affection, tandis que tous les amis sur lesquels cet Officier joueur avoit compté, l'avoient abandonné. Je suis ravi, S. Martin, de vous revoir, lui dit le Financier, suivez-moi, je veux m'entretenir avec vous; & si je puis vous être bon à quelque chose, soyez sûr d'avance que vous me trouverez.

Il ne fut pas plutôt dans son appartement, qu'il lui demanda des nouvelles de son Maître. A cette question les yeux de ce Domestique se mouillerent de larmes. Quoi! vous pleurez, mon enfant, continua d'Argicourt, seroit-il arrivé quelque malheur à M. de la Clanieres? Vous en allez juger, Monsieur, reprit S. Martin: Hélas, il est bien plus à plaindre mille fois que vous ne l'avez vû: daignez

me permettre de vous rendre compte de ce qui lui eſt arrivé, & vous en conviendrez.

Trois mois après le ſervice important que vous lui rendîtes, dont il me fit confidence, Madame ſa tante mourut, & lui laiſſa tout ſon bien. Mon Maître devenu riche par cette ſucceſſion, au lieu de ſe retirer dans ſa Province, comme il me l'avoit tant de fois promis, vint malheureuſement à Paris ſous le prétexte d'y régler quelques affaires : mais en effet pour y reprendre le train de vie, auquel il avoit juré ſi ſouvent de renoncer, & dont il ne ſe rappelloit cependant jamais les fauſſes douceurs, qu'il ne fît des ſoupirs, qui m'indiquoient aſſez combien il ſouffroit de leur privation. Auſſi ne fut-il pas plutôt arrivé dans cette Ville infernale, que je prévîs à ſon dé-

but tout ce qui lui est arrivé. Mon attachement pour sa personne eut beau gémir, de le voir visiter & renouer avec les faux amis qu'il auroit dû cependant si bien connoître, il se moqua de mes terreurs, en m'assurant qu'il n'avoit essuyé les refus que je lui représentois, que parce que les fonds leur avoient manqué dans ce moment; mais que pour lors lui la Clanieres étant en état de braver les caprices du jeu, il répareroit dans peu avec usure les pertes qu'il avoit faites, & me forceroit à convenir par les biens immenses qu'il alloit amasser, que son bon génie l'avoit ramené à Paris.

Hélas, ses pressentimens ont été bien contraires à l'événement! Le jeu loin de lui être favorable, s'est déchaîné contre lui avec tant de fureur, qu'en

moins de trois mois il lui a fait perdre tout ſon bien. Enfin ne lui reſtant plus que ſa Compagnie, il l'a venduë, & dans une ſéance, ce qu'il en avoit tiré, a été englouti avec tout le reſte.

Le lendemain de ce jour fatal, étant venu à l'heure ordinaire pour le lever, je n'ai pas été peu ſurpris de ne point le trouver; j'avois imaginé d'abord que dans le dérangement où cette derniere perte venoit de le jetter, il s'étoit levé ſi matin pour aller faire reſſource, & que je le reverrois bientôt : mais hélas, je ne ſavois pas que j'en étois privé pour jamais! En l'attendant, voulant faire ſon lit, j'ai trouvé un billet attaché avec une épingle au rideau, j'ai pâli, il ſembloit que je préviſſe ce que j'allois apprendre : cet écrit m'étoit adreſſé. M. de la Clanieres me

marquoit, que déſeſpéré de ſa mauvaiſe conduite, & des extrémités où ſes fureurs pour le jeu l'avoient réduit, il partoit pour l'Orient, d'où il s'embarqueroit pour les grandes Indes, ayant obtenu une Compagnie, qui le mettroit à portée de trouver la mort qu'il cherchoit, ou la fortune; il ajoutoit que c'étoit avec un regret extrême qu'il s'éloignoit, ſans me rendre les ſommes que je lui avois prêtées avec tant d'affection : mais que ſi le Ciel irrité de ſes égaremens, ceſſoit de le perſécuter, il me les feroit rembourſer, & en uſeroit dans cette occaſion comme il le devoit.

Bien plus déſeſpéré du chagrin de perdre ce Maître infortuné, que de l'argent dont il me parloit, continua ce fidéle Serviteur, je ſuis parti dans le moment mê-

me pour l'Orient, résolu de le suivre aux Indes, si j'étois assez heureux pour arriver à temps.

Mais quel a été mon chagrin, Monsieur, en apprenant à mon arrivée que M. de la Clanieres étoit arrivé la veille, & que le vaisseau avoit mis à la voile la même nuit. Il n'est pas douteux que si j'eusse été en état d'attendre le départ d'un autre bâtiment, je n'eusse persévéré dans mon projet : mais me voyant à la veille de manquer, & m'étant souvenu des bontés que vous avez eues pour moi, il m'est venu dans l'esprit de vous supplier de vouloir bien répondre de ma fidélité, en cas que je sois assez heureux pour découvrir une bonne maison.

Elle est toute trouvée, s'écria d'Argicourt, ravi de s'attacher un si brave garçon. Je vous re-

tiens à mon ſervice, ajouta-t-il: ayez pour moi la même affection que celle que vous aviez pour M. de la Clanieres & j'aurai ſoin de vous. En effet dès le même moment il pourvut d'un emploi vacant ſon premier Valet-de-chambre, & reçut S. Martin à ſa place. Dans les ſuites il fut ſi ſatisfait de ce Domeſtique qu'il lui donna ſa confiance, & qu'il s'en ſervit pour faire du bien à une infinité d'honnêtes gens qui en avoient beſoin.

Le lendemain en traverſant la grande gallerie pour aller faire ſa cour, il rencontra Marignan qu'il y avoit fort longtems qu'il n'avoit vû; le Magiſtrat lui dit qu'il étoit venu exprès de Paris pour ſe réjouir avec lui de la bonne fortune qui venoit de lui arriver. Après quelques remercimens ſur cette attention, d'Ar-

gicourt lui proposa d'aller l'attendre chez lui où ils dîneroient ensemble tête-à-tête, lui dit-il, pour se rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vûs : Marignan accepta volontiers la partie.

Hé bien, êtes-vous toujours content de votre sort ? s'écria d'Argicourt lorsqu'il eut congédié ses gens à la fin du repas, nul soin, nulle inquiétude n'éclipsent-ils point votre bonheur ? Non, reprit le Magistrat : plus je cultive Madame de Marignan & plus je me félicite d'avoir eu le bonheur de lui plaire & de l'avoir épousée. Son caractére est adorable, sa douceur pleine de charmes, & son esprit d'une ressource qui ne m'a jamais mis dans le cas de trouver le tems long auprès d'elle ; vous l'avoû-

rai-je, mon cher ami, continua Marignan (car devant tout autre je m'en donnerois bien de garde) je suis plus amoureux de ma femme que je ne l'ai jamais été : hors chez moi je m'ennuye partout, & c'est toujours avec un nouvel empressement que j'y reviens : oui, ce n'est qu'auprès de Madame de Marignan que je me trouve à mon aise & véritablement content. On a beau me vanter dans le Monde les jolies femmes qui y brillent, & que tous nos jeunes gens courent, je les vois comme de belles choses, & je n'en suis point tenté ; je vous dirai encore plus, qu'il m'arrive souvent de comparer les plus aimables à la mienne, & que Madame de Marignan l'emporte toujours : s'il arrivoit même que mes yeux hésitassent dans le parallèle, l'ame & le sentiment plus sûrs & meilleurs

Juges prononceroient ſans appel en ſa faveur.

Eh bien vous voilà arrivé au comble du bonheur, s'écria d'Argicourt en l'embraſſant. J'ai une joye d'autant plus grande que vous y ſoyez parvenu, que ce digne exemple de félicité entre deux époux me donne lieu d'eſpérer que je jouirai dans peu d'un avantage auſſi doux.

Vous n'en devez pas douter, repartit Marignan, je connois Mlle de Verſan, je l'ai vuë pluſieurs fois chez une de ſes tantes qui eſt un peu ma parente, & je ſai qu'elle a des qualités admirables. Tout ce que vous riſquez en l'épouſant c'eſt que ſes charmes ne vous attirent autant de jaloux que d'adorateurs & qu'on ne faſſe l'impoſſible pour mériter ſon eſtime. Si l'homme ſage doit s'attendre à tout, reprit en

souriant le Financier, il faut en même temps qu'il soit d'accord avec lui-même sur tous les événemens de la vie. Que toute la Jeunesse brillante tente de plaire & de se faire aimer de la femme que je vais épouser, je n'opposerai aux dangers que vous venez de me faire envisager, qu'une confiance aveugle & tranquille, & s'il arrivoit, Marignan, que cette bonne opinion que j'ai de la vertu de Mlle de Versan alors ma femme se trouvât en défaut, c'est-à-dire qu'un ascendant fatal l'emportât sur ses principes : je gémirois tout bas de la rigueur de mon sort, mais je ne ferois point éclater au grand jour des mystères que l'honneur doit couvrir de ses crêpes les plus noirs. Je mépriserois ma femme en secret, mais j'aurois l'air de la respecter en

Public, parce que la considération qu'on nous porte dans le Monde ne se mesure qu'autant que nous n'avons point fourni de prétexte à ce même Public de la diminuer ou de nous l'ôter entiérement, & qu'il est toujours de notre intérêt de lui cacher soigneusement tout ce qui est capable de lui donner des doutes sur ce sujet.

Le Financier en étoit là de ces réfléxions lorsqu'un laquais qui entra, annonça la visite de M. de Calville, du Comte & de la Comtesse de Digby. Matignan qui avoit des raisons pour ne point se trouver avec ce vieux Militaire qui avoit perdu Condrieux de réputation qui étoit son parent, se leva & prit congé du Financier; mais d'Argicourt bien-aise que cette visite lui fournît l'occasion d'apprendre ce que ce parent étoit de-

venu n'ayant pû en savoir rien de positif depuis son retour ; son ami lui confia à l'oreille que la famille ayant été avertie par le Magistrat qui veille à la sureté publique de la derniere tentative que Condrieux avoit faite pour enlever Madame de Digby dans la croyance que c'étoit l'aînée des filles de Mlle de Calville, il avoit été décidé qu'on le mettroit en lieu de sureté jusqu'à ce que l'âge des passions fût amorti, ce qui avoit été fait il y avoit environ deux mois du consentement unanime de tous les parens réunis.

Le Financier reçut M. de Calville avec tous les égards qui lui étoient dûs ; il fut enchanté du ton de la conversation de cet Officier & de celui de son gendre & de sa fille ; ils mirent une noblesse & une dignité in-

finie dans les remercimens qu'ils lui firent tour à tour, qui redoublerent l'intérêt qu'il avoit toujours pris en eux.

L'objet de la visite de M. de Calville ne consistoit pas en de simples propos de reconnoissance; il rapportoit à M. d'Argicourt les sommes qu'il lui avoit prêtées, ayant hérité d'un frere fort riche qui l'avoit mis en état de faire honneur à cette dette & à toutes ses affaires. Après l'avoir liquidée & en avoir reçu quittance, le Comte de Digby invita d'Argicourt de venir dîner le lendemain à une jolie maison qu'il avoit à S. Germain; mais comme le Financier devoit ce jour-là retourner à Paris où il avoit beaucoup d'affaires, il s'en dispensa en donnant sa parole qu'au premier moment dont il pourroit disposer, il en profi-

teroit avec empressement.

Deux jours après d'Argicourt étant débarassé de tous les soins & de tous les devoirs qui le retenoient à la Cour, se rendit à Paris : quelle fut sa joye en y trouvant de retour le Valet-de-chambre qu'il avoit dépêché huit jours auparavant, qui lui apprenoit que M. & Madame de Versan, & leur aimable fille, avoient dû se mettre en chemin le lendemain de son départ, & qu'ils arriveroient vraisemblablement dans quatre ou cinq jours. Cette nouvelle lui fit un si grand plaisir, ainsi que les lettres obligeantes que M. & Mlle de Versan lui écrivoient pour le remercier de son présent, que ne tenant point d'argent sur lui, il donna au porteur un diamant qu'il avoit à son doigt, qui valoit mille écus, en lui disant

qu'il étoit porteur de nouvelles trop agréables, pour qu'il ne se ressentit pas de la joye qu'elles lui procuroient.

Il est aisé d'imaginer que cet amant empressé & délicat, alla au-devant de personnes si chéres. Pour ne point être dans le cas de les manquer, il les attendit avec sa sœur & Prevandal qui l'avoient accompagné, à l'endroit où elles devoient dîner. Vauban s'en dispensa, il étoit si occupé des apprêts de son mariage, qu'il ne lui fut pas possible d'être de la partie.

Une heure après que d'Argicourt fut arrivé au Village où il attendoit l'arrivée de son adorable maîtresse, il vit entrer dans l'Hôtellerie où il étoit descendu, un jeune homme à cheval, de la physionomie la plus fine & la plus agréable. Jugeant

au ton d'économie avec lequel il demanda à dîner, qu'il n'étoit point à son aise, il dit à l'Hôte que ce n'étoit pas la peine de mettre une table pour ce jeune Cavalier, & qu'il n'avoit qu'à faire porter son couvert à la sienne, où il seroit mieux que d'être seul. L'adolescent confus d'un honneur auquel il ne s'attendoit pas, & qui lui fit intérieurement plaisir, l'accepta avec beaucoup de reconnoissance, & mit dans ses remercimens autant d'esprit que de timidité, & c'étoit beaucoup dire. Le Financier l'encouragea, & pour amener le prétexte de lui faire plaisir s'il en avoit besoin, il lui proposa de faire un tour au Jardin, en attendant le dîner.

Lorsqu'il se trouva seul avec lui, il lui demanda s'il vendit

de loin, & s'il avoit des affaires à Paris, où l'on pût le servir ? Hélas, Monſieur, répondit le jeune homme ; je me trouve dans une perpléxité trop grande pour ne pas profiter de toutes les bontés dont vous m'honorez, ſans que je le mérite : j'ai autant beſoin de conſeils que de protection. Vous voyez en moi le cadet de ſix freres & de quatre ſœurs : mon pere nommé Vaucourt, eſt un Négociant de Lyon qui n'eſt pas riche, & qui pour ſe mettre en état de pouvoir marier mes ſœurs, a engagé une partie de ſes enfans dans l'Etat Eccléſiaſtique. Son intention étoit que je priſſe auſſi ce parti, & pour cet effet il m'avoit envoyé chez le Curé de Charancey pour étudier ; mais heureuſement, ou malheureuſement (ce ſera l'événement qui
le

le juſtifiera) je fis la connoiſſance le Dimanche ſuivant, dans le Verger, d'une jeune perſonne aimable... Que le Seigneur du lieu, nommé du Vaucey, trouvoit auſſi à ſon gré, interrompit d'Argicourt en ſouriant; vous, M. de Vaucourt, ne le trouvâtes pas bon? vous osâtes vous oppoſer à ce dangereux rival; vous futes mis en priſon; on vous renvoya à vos Parens; vous avez appris, par une amie de Suzanne, que votre maîtreſſe s'eſt enfuie de chez ſa mere; qu'elle a pris le chemin de Paris; qu'elle a rencontrée des perſonnes qui ſe ſont intéreſſées à ſon ſort; & vous allez la chercher. N'eſt-ce pas là votre hiſtoire, en ai-je omis quelque circonſtance?

Le jeune homme fut frappé d'une ſi grande ſurpriſe, en s'en-

tendant ainsi rapporter les principales circonstances de son histoire, que son attitude ressembloit dans ce moment à celle de quelqu'un qui est pétrifié. Hé ! bon Dieu, s'écria-t-il, après avoir consideré fixement le Financier ; par quel prodige êtes-vous donc si bien instruit de tout ce qui me touche ? Suivez-moi, reprit d'Argicourt en souriant, je vais vous donner la connoissance d'une jeune Demoiselle qui pourra si elle le veut, vous donner des nouvelles qui vous étonneront bien davantage ; ainsi tachez de lui plaire, c'est ce que vous pourrez faire de mieux.

Après ces mots le Financier conduisit le jeune Vaucourt à sa sœur, & il la prevint sur les raisons qui l'amenoient à Paris. Je crains bien qu'il n'ait pris de la peine inutilement,

tilement, reprit Mlle de Monchamps. Suzanne eſt raiſonnable & a de l'eſprit ; elle a fait depuis quelques jours beaucoup de réfléxions, & je doute fort qu'elle approuve l'équipée de cet Ecolier. Cette réponſe mortifia beaucoup le jeune homme ; il s'écria que ſi ſa maîtreſſe l'avoit oubliée, il n'avoit plus rien qui l'attachât au monde ; mais qu'avant de prendre ſon parti, il ſupplioit qu'on lui per. mît de la voir, en promettant qu'on n'entendroit jamais parler de lui, s'il étoit vrai qu'elle ne ſe ſouciât plus de lui.

Un Laquais que le Financier avoit fait tenir à un quart de lieuës du grand chemin, pour venir l'avertir quand il verroit paroître le Caroſſe de M. de Verſan, arriva dans le moment pour l'informer qu'il avançoit ;

d'Argicourt n'eut que le tems de dire à Vaucourt qu'il l'attendît, & que son intention étoit de lui donner un asyle à Paris, jusqu'à ce qu'il eût réglé ce qu'il feroit de lui.

M. de Versan qui vit venir au-devant de son Carosse, un homme à grands pas, ne douta pas que ce ne fût d'Argicourt, & il fit arrêter. Un moment après, cet amant délicat, à qui on avoit ouvert la portiere: baisa la main au pere & à la mere de son adorable maîtresse, & reçut de leur part les plus tendres embrassemens. Après avoir répondu à leurs caresses, il se jetta aux pieds de Mlle de Versan, à qui il exprima le ravissement qu'il avoit de la revoir. M. de Versan qui la vit rougir, & qui eut pitié de l'embarras où elle se trouvoit, lui présenta son A-

mant & lui dit: voilà votre époux, ma fille, tout vous autorise à l'embrasser & à le bien aimer. d'Argicourt qui n'attendoit que cette permission, ne donna pas le temps à Mlle de Versan de lui présenter la joue; il la prit entre ses bras, & oubliant qu'il étoit devant ses parens, il la couvrit de caresses & de baisers.

Après ces transports qui augmenterent l'incarnat de la belle Adelaïde, le Carosse continua à marcher; il fut bientôt à l'Hôtellerie, où Mlle de Monchamps & Prevandal vinrent recevoir Madame & Mlle de Versan, en faisant éclater la satisfaction qu'ils ressentoient de se retrouver avec elles.

Le parfait contentement dont étoit rempli d'Argicourt l'occupoit si entierement, qu'il se trouva aux portes de Paris sur le

ſoir, ſans s'être ſouvenu de faire part à M. & à Madame de Verſan des diſtinctions dont l'avoit honoré la Cour, depuis qu'il ne les avoit vus, ſans Prevandal qui leur demanda s'ils en étoient inſtruits, le Financier l'eût oublié. On lui fit de ſinceres complimens ſur la modeſtie qu'il avoit fait paroître dans cette occaſion, où il étoit cependant ſi naturel de ſe faire valoir; mais il répondit qu'on ne devoit l'attribuer qu'à la parfaite ſatisfaction qu'il reſſentoit de jouir de leur préſence, dont il étoit occupé ſi entierement, diſoit-il, que tout le reſte lui étoit indifférent.

On deſcendit dans la maiſon qui avoit été préparée pour M. & Madame de Verſan. Elle étoit on ne peut pas plus commode. Un grand ſouper les y attendoit, mais il n'y eut perſonne d'invité,

parce que le Financier ſuppoſoit avec raiſon que l'on devoit être fatigué du voyage, & qu'il falloit que l'on eût la liberté d'aller ſe repoſer quand on le voudroit.

A minuit, jugeant qu'il étoit temps de laiſſer coucher M. & Madame de Verſan, il les conduiſit dans leur appartement. Après leur avoir donné le bon ſoir, il préſenta la main à ſa belle Maîtreſſe pour la mener dans le ſien.

Quoiqu'il y eût fort peu de chemin à faire pour y arriver, ce couple heureux y mit un gros quart-d'heure; d'Argicourt avoit mille choſes à dire, à faire ſentir, & il trouva ce temps bien court.

Sa belle Maîtreſſe, avant que de le congédier, lui confia qu'elle avoit lû ſur un des carreaux de fenêtre de la chambre

où elle avoit couché en venant, les Vers qu'il avoit mis au-dessous des siens. Elle ajouta que cette attention délicate l'avoit touchée, & que dans sa rêverie elle en avoit écrit deux autres sous les siens. D'Argicourt, sans lui faire part d'un projet qu'il forma dans ce moment, lui baisa la main pour l'en remercier, & un instant après il se retira comblé de joye de tout ce que son adorable Maîtresse lui avoit dit de gracieux & de flatteur depuis son heureuse arrivée.

En rentrant dans son appartement, il trouva Vaucourt qui l'y attendoit. Avant que de lui déclarer ce qu'il étoit convenu de faire pour lui de concert avec sa sœur, il ordonna à S. Martin son nouveau Valet-de-chambre, de monter à cheval au point du jour, d'aller à l'Hôtellerie, où

M. & Madame de Verſan avoient couché , de feindre que la jeune Demoiſelle avoit oublié quelque choſe dans ſa chambre, de détacher un carreau de la fenêtre où il trouveroit de l'écriture, de l'enfermer avec précaution, pour qu'il ne fût point caſſé, & de le lui apporter à ſon lever.

Satisfait après avoir donné cet ordre qui lui étoit cher, il ſe tourna du côté de Vaucourt : j'avois chargé ma ſœur, lui dit-il, de vous faire voir Suzanne : hé bien, en avez-vous été content ? Non repartit franchement le jeune homme ; hélas, en changeant ſes habits de Payſanne contre ceux de Demoiſelle, elle a pris avec ceux-ci une indifférence & une fierté que je ne lui ai jamais vuë ; vous m'en voyez, Monſieur,

dans une affliction que je ne puis vous exprimer. Hélas ! comment se peut-il que cette Ingrate m'ait sitôt oubliée ? Si votre Maîtresse vous a aimé, reprit d'Argicourt, elle vous aime encore, elle n'a pas quitté Mlle de Monchamps, & nulle occasion n'a pu l'engager à l'infidélité. Mais il se pourroit fort bien que l'éducatoin qu'on lui a donnée depuis que vous ne l'avez vuë, lui a fait sentir qu'une fille doit mettre de la réserve & du choix dans la maniere dont elle s'énonce avec un homme, & que c'est-là la cause qu'elle ne vous a pas tenu le même langage que par le passé. Ce n'est que dans les suites que vous connoîtrez si elle vous a conservé son cœur : en attendant, vous resterez dans mes Bureaux, où j'ai donné ordre qu'on vous donnât une place ; si

dans trois ans, comme il a été dit à Suzanne, vous continuez à vous aimer l'un & l'autre, j'obtiendrai le consentement de vos parens, je vous marierai ensemble, & j'aurai soin de votre fortune. Au contraire, s'il arrive que Suzanne ne se soucie plus de vous, ou que votre amour pour elle s'éteigne, vous serez libres tous deux de changer, & de vous arrêter au parti qui vous conviendra le mieux.

Huit jours après l'arrivée de M. & de Madame de Versan, tout ce qui avoit rapport aux mariages projettés étant prêt, M. d'Argicourt épousa Mlle de Versan sans pompe à quatre heures du matin dans une de ses Terres. Madame de Monchamps plus docile depuis les graces que la Cour avoit accordées à son fils, s'y trouva, & y fut de la

meilleure humeur du monde. Il est vrai que le Financier lui promit qu'au premier voyage qu'il feroit à la Cour, il demanderoit l'agrément de se démettre de sa place de Fermier Général en faveur de Monchamps; & comme elle connoissoit le fond qu'on devoit faire sur les paroles de ce digne fils, elle fut alors comblée de son avancement, & parut depuis moins indisposée contre lui, & contre Madame de Prevandal, que par le passé.

Enfin le Financier après avoir passé huit jours à la campagne avec sa famille, revint à Paris, où il partagea son temps entre son adorable femme & ses devoirs. Comme il vivoit sans faste, & dans la privation des plaisirs ruineux, ses richesses augmenterent encore, & devinrent immenses. Il ne faut pas croire

cependant qu'il en fût devenu plus opulent : non, il continua à en faire l'emploi que l'on a vû dans le cours de son Histoire ; & de concert avec son adorable épouse qui étoit née aussi généreuse & aussi compatissante que lui, il perça dans les sombres réduits de tous les infortunés, dont les malheurs ou les besoins venoient à sa connoissance, & le reste de ses jours il se fit un noble délassement de chercher la vertu, accablée sous le poids de l'envie ou de l'indigence, de l'encourager, de la secourir, & de tirer enfin le mérite de l'obscurité, où la misére & l'oubli ne le tiennent que trop souvent.

Fin de la cinquiéme & derniere Partie.

PEndant le cours de l'impreſſion de ces Mémoires, l'Auteur a reçu une Lettre anonyme, dans laquelle on lui promet de lui faire part de la ſuite de l'hiſtoire de M. d'Argicourt, dont les événemens, dit-on, ſont remplis de traits fort intéreſſans & très-agréables.

AVERTISSEMENT.

LE Catalogue des Œuvres de M. *le Chevalier* DE MOUHY, *demeurant à l'entrée de la rue des Cordeliers près de la Comédie Françoise*, placé dans le Livre utile de l'Almanach des Beaux-Arts, qui se vend chez *Duchesne*, rue S. Jacques, & à la suite des derniers Ouvrages de cet Auteur, ayant persuadé qu'on les trouveroit chez lui, y ont fait envoyer si souvent qu'il est obligé d'annoncer ici, que les Editions de la plus grande partie de ses anciennes productions sont consommées, & que celles qui ne le sont pas encore se vendent chez les Libraires désignés à la suite des titres. Mais voulant éviter la peine à l'avenir à une infinité de personnes de venir inutilement chez lui, il met ici les noms des nouveaux Ouvrages qu'il a fait imprimer depuis deux ans chez *Jorry* Quai des Augustins, que l'on vend aussi chez *Duchesne* rue S. Jacques, & chez Lambert, rue de la Comédie Françoise, afin qu'ils sachent où les trouver.

Nouveaux Ouvrages de M. le Chevalier de Mouhy, de l'Académie des Belles-Lettres de Dijon.

Les Tablettes Dramatiques, contenant le Dictionnaire du Théâtre François, avec l'abré-

gé de l'hiſtoire de ce Théâtre, les Vies des Auteurs & des Acteurs &c. in-8°, avec les Supplémens qui ſe donnent *gratis* chaque année. Broché 6 liv. relié 6 liv. 12. ſ.

Les Délices du Sentiment, 6 tom. in-12. broché 10 liv. 16. ſ. relié 15 liv.

Les Mémoires du Marquis de Bénavidés, Roman moral, 7 tom. in-12. broché 8 liv. 8. ſ. relié 10 liv. 12 ſ.

Les Lettres du Commandeur avec les Réponſes, ſe vendront à l'avenir 6 liv. brochés les trois tomes, & 8 liv. 5 ſ. relié, parce qu'il n'y en a plus que fort peu qu'on a fait revenir de Hollande.

Le Répertoire des Piéces reſtées au Théâtre François, ou le Petit Dictionnaire du Théâtre François, broché 15 ſ. relié 1 liv. 4 ſ.

Les Supplémens aux Tablettes Dramatiques pour les années 1752, 1753, 1754 & 1755. diſtribués *gratis* à ceux qui ont acheté l'Ouvrage, ſe vendent 12 ſ. chacun lorſqu'on le prend à part, c'eſt-à-dire ſans les Tablettes.

Le Supplément des années 1754. & 1755. paroîtra le 8. Avril à la rentrée du Théâtre.

Dictionnaire Etymologique des termes d'Architecture, avec le Supplément, 1 vol. in-12. broché 1 liv. 16 ſ. relié 2 liv. 10 ſ.

Le Financier, 5 parties in-12. broché 6 liv. relié 7 liv. 4 ſ.

Les Mémoires du Marquis de Fieux, ſous preſſe.





